

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

SOLIDARITÉ *par Jacques Bergier et Pierre Versins* 3
L'HOMME AU COL DE FOURRURE *par John Dickson Carr* 31
MON BARMAN ET SON MONSTRE *par Robert Bloch* 46
TROIS PETITS TOURS ET PUIS S'EN VA... *par J. Jean-Charles* 51
LE DIALOGUE DES SOURDS *par Ray Russell* 54
GANDOLPHUS *par Anthony Boucher* 57
UN RÊVE DE PIERRE *par Philippe Curval* 69
L'ENFANT QUI N'ÉTAIT PAS LA *par Lester Del Rey* 81
MON MARTIEN ET MOI *par Evelyn E. Smith* 93
RENAISSANCE *par G. C. Edmondson* 100
MANUSCRIT TROUVÉ DANS UN SABLE CHINOIS *par C. M. Kornbluth* 115

ARTICLES ET CHRONIQUES

ICI ON DÉSINTÈGRE ! *par J. Bergier, A. Dorémieux et I. B. Maslowski*
L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS *par F. Hoda*

Présentations de nouvelles de Jacques Bergier et Alain Dorémieux

Dessin de couverture de Jean-Claude Forest illustrant la nouvelle « *L'homme au col de fourrure* ».

6e Année — No 55 Juin 1958

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
Secrétaire de rédaction : Alain DOREMIEUX.
La rédaction ne reçoit les auteurs que sur rendez-vous.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France, 140 *frs; Belgique,* 20 *frs; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union française,* 760 *frs.* (*Recom.,* 1.230 *frs.*)
1 an : — — 1.480 *frs.* (*Recom.,* 2.390 *frs.*)

Solidarité

par JACQUES BERGIER et PIERRE VERSINS

Cette importante nouvelle est le fruit d'une collaboration de choix. Vous connaissez Pierre Versins, dont vous avez lu à plusieurs reprises des nouvelles dans « Fiction » (1). *Vous connaissez aussi notre ami Jacques Bergier, qui tient chaque mois la rubrique des livres scientifiques dans notre revue. Mais si sa signature vous est familière, nous n'avons jamais eu l'occasion jusqu'ici de vous le présenter personnellement, ce que nous sommes heureux de pouvoir faire aujourd'hui.*

Né en 1912, *à Odessa, Jacques Bergier étudia la physique nucléaire avec Maurice de Broglie et Jean Thibaud. Avant la guerre, il appartenait à un groupe de physiciens qui, parallèlement aux recherches effectuées par Kowarsky et Joliot-Curie, s'était attaché à l'utilisation de l'eau lourde. Pendant l'occupation allemande, il participa à la constitution d'un noyau de résistance. A partir de* 1942, *sous le contrôle du réseau Marco Polo, Bergier lutta pour percer le secret des armes V que fabriquaient les Allemands. L'équipe dont il faisait partie réussit quelques brillantes opérations, comme la détection des travaux allemands concernant les V2 à Caen et la transmission de renseignements à Londres à propos des recherches en cours à l'île de Peenemunde. C'était l'époque où le G. Q. G. allié ne voulait pas croire à la fabrication allemande de projectiles robots... Entre autres travaux dans la clandestinité, il diffusa* « Le silence de la mer » *de Vercors parmi les équipes des intellectuels de la Résistance. En novembre* 1943, *Bergier fut arrêté par la Gestapo à Lyon. Le maquis de Beaubrey (Saône-et-Loire) avait été capturé et l'un des maquisards avait parlé. Bergier connut alors la déportation à Neuebremme et Manthausen. Rapatrié en France, il a repris une partie de son activité scientifique, mais aussi a publié des livres de vulgarisation particulièrement importants :* « Cinquante années de découvertes », « Visa pour demain », « Agent secret contre armes secrètes », « Vers les secrets de la vie », *etc. Il est un des introducteurs de la science-fiction en France et on lui doit notamment la découverte de Lovecraft. Considéré comme un des hommes les plus cultivés du monde, il exerce une influence considérable sur un grand nombre d'intellectuels français.*

La nouvelle que vous allez lire aujourd'hui naquit d'une conversation fortuite entre Jacques Bergier et Pierre Versins. Ce fut Bergier qui livra le synopsis et Versins qui entreprit la rédaction. Il s'agit d'un récit tout à fait d'actualité, à une époque où nous sommes tous *menacés par les poussières radio-actives que les expériences atomiques répandent sur le globe. Aussi les gens les plus divers réagissent-ils. L'académicien soviétique qui, au risque des pires châtiments, refuse de collaborer à la fabrication de la bombe H, le « marcheur de la paix » anglais qui marche pendant*

(1) « *Le dernier mur* » (n° 29), « *La bille* » (n° 36), « *Ma pomme* » (n° 48), « *La Force* » (n° 54).

trois jours sous une pluie glaciale pour protester devant les barbelés de l'usine de mort d'Aldermaston, l'homme de la rue américain porteur d'une pancarte réclamant l'arrêt des essais atomiques, tous ces êtres sont liés. Et c'est peut-être ainsi, grâce aux réactions en chaîne d'êtres de toutes conditions, menacés comme nous le sommes tous, que pourra un jour être enrayée définitivement la menace atomique qui pèse sur nos têtes. C'est ce que les auteurs ont voulu montrer dans « Solidarité *». Ils ont mêlé à ces idées un aspect de pure science-fiction aux incidences tout à fait extraordinaires, ainsi qu'une évocation des pouvoirs parapsychologiques de l'esprit.*

I

Le docteur Powers examinait avec attention la blessure béante et en retira distraitement un fragment éclaté de temporal auquel adhérait un peu de peau et une touffe de cheveux gris agglutinés par un caillot brunâtre. Il essayait de se concentrer sur sa tâche sans laisser son esprit vagabonder. Mais c'était difficile. On n'aurait pas dû lui montrer l'arme. A moins que ce ne fût précisément pour l'arme que...

— « Alors, Mel ? » demanda abruptement Jefferson. « Qu'en penses-tu ? »

— « Euh ! » répondit Powers sans se compromettre. « Après un choc pareil, ce n'est pas étonnant. Ecrabouillage du cerveau, hémorragie consécutive, un étudiant de première année en aurait découvert tout autant. Du reste, hémorragie ou pas, Ramke serait mort quand même. Peut-être aurait-il souffert plus longtemps, voilà tout. »

Jefferson balaya l'air de la main, comme pour montrer que ce que disait le médecin n'était nullement important et qu'il fallait ne pas se laisser détourner du sujet principal.

— « Et l'arme du... du crime ? » proposa-t-il.

Un nouveau tremplin ? s'interrogea Powers. Ou simplement le vrai but de sa venue ici ? Le policier avait hésité un instant avant de terminer sa phrase. N'était-il pas sûr qu'il s'agissait d'un crime ? Et pourquoi diable le déranger, lui, pour une telle affaire ?

Il se redressa de toute sa taille et répliqua d'un ton rogue :

— « L'arme ? Tu l'as devant toi. »

Jefferson cilla, mais ne broncha pas.

— « Tu es certain de ce que tu avances ? » dit-il en pesant ses mots. « C'est bien à cette hache qu'est due la mort de Ramke ? »

Powers grogna, mécontent.

— « Ecoute-moi bien, Jeff. Je n'ai pas fait un millier de kilomètres pour venir m'entendre insulter par toi. Et j'ai vu un assez grand nombre de crânes pareillement éclatés au cours de mes fouilles, dont la plupart avaient encore, fichée dans leur os, une hache toute pareille, pour savoir ce dont je parle et ne pas m'engager à la légère ! Compris ? »

Jefferson sourit.

— « Ça va, vieux frère, ne t'énerve pas. Je tiens simplement à être informé. Ainsi, tu ne décèles rien d'anormal ? »

Il souriait toujours. Powers réfléchit avant de répondre. Rien d'anormal, comme si cela ne crevait pas les yeux !...

— « Si tu considères qu'un meurtre commis à l'aide d'une hache de pierre polie dans un laboratoire ultra-moderne de cité atomique est un événement courant, je ne vois pas pourquoi je trouverais, moi, que ce n'est pas naturel. A-t-on arrêté l'idiot qui a tué Ramke ? Et quand je dis « idiot », je l'entends au sens pathologique du terme. Il faudra le soigner, ce gars-là ! »

— « Plus tard, » fit Jefferson sans qu'on pût deviner si cela s'appliquait aux soins ou à l'arrestation. « Parle-moi un peu de cette hache. »

Powers abandonna le corps et commença d'arpenter le laboratoire bien rangé, brillant de propreté sauf à proximité du cadavre autour duquel le sang avait giclé en courtes traînées déjà noires. Songeur, il monologuait d'un ton bourru, comme pour lui-même. L'affaire était trop invraisemblable pour que, consciemment ou non, il ne mêlât à ses réflexions une bonne dose d'humour.

— « Une hache de pierre polie, une simple hache néolithique qui doit dater d'environ dix mille ans, une bagatelle. On en trouve encore de toutes pareilles aux environs de N'gamba, en Rhodésie du Nord. J'en ai moi-même rapporté deux semblables de là-bas. Mais... *mais celle-ci est neuve !* L'avez-vous nettoyée ? »

Jefferson secoua la tête.

— « Alors, » reprit Powers, « je ne comprends pas. Elle a dû être dérobée dans un musée, ce qui n'explique du reste pas son état. »

De nouveau, Jefferson secoua la tête d'un air impatient.

— « Non, » dit-il. « Fais-moi l'honneur de croire que j'ai vérifié. La hache n'a pas été volée. Du moins pas aux Etats-Unis. »

Mais Powers l'écoutait à peine et poursuivit :

— « Je vois très bien le tableau : un gars en voulait à Ramke, pour une raison quelconque, a préparé le meurtre avec le plus grand soin et, un soir que le vieux bonhomme était seul à travailler dans son labo, le type est arrivé et lui a planté *ça* dans le crâne. C'était, après tout, un procédé courant il y a bon nombre de millénaires. Et pourquoi s'en tenir toujours au revolver ou au couteau, hein ? Cela me semble bien prosaïque, pas vrai ? Tandis qu'une hache de pierre polie, au moins, c'est original. Ton meurtrier, Jeff, ne manque pas d'imagination, en tout cas. Au fait, l'as-tu pincé ? »

Le policier respira profondément, rougit et martela :

— « Ce n'est pas le moment de faire de l'esprit, Mel ! Non, nous n'avons pas attrapé le criminel. Ce meurtre, vois-tu, est tout bonnement impossible, comme les aures. »

— « Les autres ? » souligna Powers, intrigué.

— « Oui, tu verras, » reprit Jefferson et, d'une voix soudain adoucie : « T'ai-je dit que Ramke était enfermé, seul, dans son laboratoire, la clef à l'intérieur, quand on a découvert son corps ? »

— « Bah ! » fit le médecin en haussant les épaules, « un crime en chambre close, maintenant. Au fond, ce n'est pas plus inexplicable que la présence de la hache, pour moi. »

Jefferson contemplait fixement l'œuf de pierre polie emmanché solidement bien que grossièrement d'un bois de renne sculpté de dessins entrelacés bizarres. Cela n'avait même pas l'air dangereux. Il soupira et releva les yeux.

— « Mel ! Ne lis-tu jamais les journaux ? »

— « Pas le temps, » répondit Powers. « Pourquoi ? »

— « Suis-moi, tu vas l'apprendre. »

Ils quittèrent le laboratoire dont Jefferson referma soigneusement la porte à clef derrière eux et s'engagèrent dans un long couloir. Le lieu présentait un aspect singulièrement rébarbatif. Etait-ce dû à l'architecture uniquement fonctionnelle qui avait présidé à l'érection de la cité atomique, ou à l'atmosphère de secret qui émanait des innombrables portes qu'un numéro seul différenciait ? Ou plus simplement au fait que Jefferson parlât à mots couverts, sans jamais aller au fond des choses ou répondant aux questions par d'autres questions ? Powers flairait les réticences même s'il n'eût pu les cerner véritablement et, s'il ne s'en offusquait pas, les jugeant à peu près nécessaires et inévitables, ne pouvait s'empêcher de frissonner en pensant que le sort du monde (ou plutôt des hommes car le monde, lui, se moquait bien des bombes A, H et autres) était lié à ces hauts lieux de la recherche scientifique. Mais il y avait trop longtemps que l'humanité avait confié sa destinée aux savants et aux techniciens pour qu'un tel frisson, même chez un homme aussi intelligent que Powers, et aussi clairvoyant, poussât à une autre réaction que quelques réflexions désabusées.

Ils marchèrent longtemps, empruntant parfois des ascenseurs, et parvinrent enfin dans une petite pièce qui, contrairement à la plupart des laboratoires et des corridors d'accès, était éclairée naturellement. Powers soupira d'aise et s'approcha de la fenêtre, mais il recula aussitôt. Venu par avion de Los Angeles et englouti dès sa descente de l'appareil par la monstrueuse agglomération de béton, il n'avait pu jeter au paysage d'alentour qu'un coup d'œil trop rapide. Et en définitive, le spectacle n'était pas plus attrayant dehors qu'à l'intérieur. La terre empoisonnée par les déchets ne nourrissait aucune fleur, aucun arbre n'ombrageait le sol livide, blanchâtre comme une taie voilant un œil malade.

— « Mon bureau, » précisa Jefferson avec un soupçon de fierté en fourrageant dans des classeurs. Il en ouvrit un, en décrocha une liasse de coupures de journaux, le referma et tendit le paquet à Powers.

— « Tiens, assieds-toi là et lis. Inutile de te recommander le secret, n'est-ce pas ? »

Ce n'était pas une question, mais un ordre, et, malgré le ton aimable, un ordre qu'il ne ferait sans doute pas bon transgresser en dépit de l'amitié qui liait les deux hommes. Powers, acquiesçant, se laissa tomber dans un fauteuil et étendit ses jambes lasses. Il n'avait plus l'habitude de marcher beaucoup et se ressentait de sa randonnée interminable dans les couloirs de la cité.

Les articles étaient tirés de divers hebdomadaires et journaux, mais principalement du *Daily Sun* d'Albuquerque et de l'*Evening Post* de San Francisco, datés et rangés par ordre de parution. Il commença à lire, releva la tête après la première coupure, mais sur un geste de Jefferson qui le regardait, il se replongea dans sa lecture et ne quitta plus le papier des yeux jusqu'à la fin.

Il demeura encore un long moment silencieux, puis laissant errer ses regards sur les murs nus de la pièce, il articula lentement :

— « C'est pour cela que le F. B. I. a fait appel à moi ? »

— « Oui, » acquiesça Jefferson. « Sur mon avis circonstancié. »

— « Circonstancié, » répéta Powers en souriant. « Je ne comprends pas. Je ne suis pas un policier génial, comme toi. Je ne peux même pas me vanter d'être un grand médecin. Pourquoi, dans ce cas ?... Je ne me vois aucune qualité pour résoudre ce puzzle. Est-ce notre vieille amitié qui t'a dicté cela ? A moins que... »

Il réfléchit, mais Jefferson ne lui donna pas le temps d'aller au bout de ses pensées.

— « Non, » répondit-il en se levant pour lui reprendre les coupures des mains. Il les replaça dans le classeur, fit disparaître celui-ci.

— « Oui, ce doit être... » commença Powers, puis il s'interrompit, songeant soudain à autre chose, et reprit après un instant de silence : « Une coïncidence curieuse, as-tu remarqué ? Le premier article est de juin dernier, si je me souviens bien, à propos de l'assassinat de John Whitehead. Je ne lis pas les journaux, mais je me rappelle quand même le foin que ça a fait. Et cela continue avec les suivants jusqu'en novembre. Puis, plus rien. Pourtant, Ramke est mort, et visiblement de la même façon que les autres, ou à peu près. Est-ce qu'il n'y aurait pas... un cycle, ou quoi que ce soit dans ce goût-là ? »

Jefferson jeta un coup d'œil sur le calendrier.

— « Parce que nous sommes en juin de nouveau ? » dit-il. « Un an après le premier crime ? Non, mon vieux. Les meurtres n'ont pas cessé depuis novembre. Seulement, les journalistes ont cessé d'en être informés. »

Powers se sentait un peu abruti. Et il commençait à avoir sérieusement mal à la tête.

— « Ainsi, » fit-il, hésitant, « il y a eu cinq assassinats de savants atomistes de juin à novembre dernier. Parce que, je suppose, la mort de Wretschen, de Samuel Ford et de Pierre Dard n'a pas été naturelle, malgré ce qu'en disent les articles, sinon tu n'aurais pas conservé ceux-ci ?... »

— « Si, » rectifia Jefferson, « je les aurais gardés, mais pas dans ce dossier. »

— « Et depuis ? »

— « En décembre, » énuméra Jefferson d'une voix calme, « Jan Vlacic est mort, une sagaie fichée en plein cœur. En janvier, rien. De même en février. Mais en mars, à quelques jours d'intervalle, trois savants ont été tués. En avril, un autre. En mai, deux. Et en juin, Ramke. »

— « Cela fait treize, » compta Powers. « Belle hécatombe... Mais je ne vois toujours pas bien ce que je fais là-dedans. Ou plutôt si !... »

Il sursauta. Il savait maintenant ce que l'on attendait de lui. Ce n'était pas au médecin qu'on avait fait appel, mais à l'anthropologue. Plutôt renversant qu'ils aient eu soudain besoin d'un anthropologue dans une ville tout entière tournée vers l'avenir...

— « Tu vas comprendre, » disait Jefferson. « Viens donc jeter un coup d'œil sur ma petite collection d'armes. »

Il se leva, imité aussitôt par Powers dont la curiosité s'éveillait, lui faisant oublier son mal de tête lancinant, et ils se dirigèrent vers une petite porte intérieure que Jefferson ouvrit.

— « Notre musée, » présenta-t-il. « Ici sont entreposées toutes les armes qui ont été introduites, d'une façon ou d'une autre mais toujours en fraude parce que le règlement interdit le port d'arme, dans l'enceinte de la cité, mises à part, bien entendu, celles de la police spéciale. Naturellement, la collection commence avec le fameux revolver avec lequel Fletcher a tué, par pure jalousie et sans le moindre mystère, Fred Benson il y a quinze ans, et se poursuit par du menu fretin qui n'a jamais été utilisé pour se terminer par les douze objets auxquels on doit la mort de douze des meilleurs physiciens américains. La hache que tu as vue portera le numéro treize... Qu'est-ce que c'est ? »

Il se retourna sur le seuil. Un policier en uniforme entrait dans la pièce et, s'approchant du bureau, y déposait délicatement un objet assez lourd enveloppé d'un mouchoir. Il déplia le mouchoir et se redressa.

— « Une pierre, cette fois, chef, c'est tout bonnement une pierre. »

Jefferson jura et, accompagné de Powers, revint sur ses pas et se pencha.

— « Eh bien, » dit-il d'un ton exagérément calme, « un mort de plus, pas vrai ? Qui ça ,aujourd'hui ? »

— « Jeffries, » répondit le policier, « mais il n'est pas mort, même pas blessé. Il allait mettre en action la pile G 6 quand cette pierre a sifflé à ses oreilles et a heurté un mur un peu plus loin. »

— « Qui l'a lancée ? » grommela Jefferson sans conviction.

Le policier le regarda, ébahi.

— « Mais... personne, chef, comme d'habitude ! Il n'y avait là que le Patron, Jeffries, Bob Harley et moi. J'ai laissé Bob en service et je suis venu tout droit, en constatant que vous ne répondiez pas au téléphone. »

— « Je n'étais pas là, » expliqua brièvement Jefferson. « Bon, ça va. J'arrive. Tu viens, Mel ? Ça t'intéressera peut-être... »

Il alla clore la porte de son musée sans s'arrêter à l'air soudain désolé du médecin qui semblait un chien auquel on a offert un os pour le faire disparaître aussitôt. Jetant un coup d'œil en passant à la pierre, sans la toucher, il suivit son subordonné qui sortait. Powers marchait sur ses pas, lentement.

— « Tu viens ? » cria Jefferson en se retournant, déjà parvenu au détour du couloir. « Que fais-tu donc ? Elles ne s'envoleront pas, tes armes !... »

Powers, perdu dans ses pensées, sursauta, referma et partit précipitamment sur les traces des deux hommes qui l'attendaient un peu plus loin devant un ascenseur. Ils descendirent.

— « Je pensais... » commença Powers.

Mais Jefferson lui coupa la parole d'un geste, peut-être parce qu'ils n'étaient plus seuls.

— « Plus tard, » dit-il, plus tard. « Tu n'as pas encore tous les éléments en main. »

Ils sortaient de l'ascenseur et n'avaient fait que quelques pas lorsqu'ils se heurtèrent à un second policier qui s'arrêta net devant eux.

— « Chef ! » s'exclama-t-il, haletant. « Je voulais vous téléphoner, mais vous n'étiez pas dans votre bureau... »

— « Reprends respiration, Harley, » dit Jefferson. « Qu'y a-t-il ? »

— « Jeffries est mort tout de même. Oh ! si vous aviez vu cela, c'était infernal, il n'y a pas d'autre mot ! Jamais de la vie je n'oublierai !... »

Ses yeux exorbités allaient d'un visage à l'autre.

— « Des pierres, qui volaient de tous côtés, un tourbillon dont le centre était ce pauvre vieux qui, affolé, avait caché sa tête dans ses bras. Celle que George vous a apportée a été la première. Après son départ, il y a eu un moment de répit. J'ai cru, moi, que c'était seulement un coup manqué. Le Patron, par contre, avait peur que ça recommence d'un instant à l'autre. Il insistait pour que le vieux Jeffries ne touche à rien, qu'il s'en aille, mais il n'a pas voulu écouter, il disait que la pile était prête à fonctionner, que le plan prévoyait qu'on l'enclencherait aujourd'hui et qu'il se devait de la mettre en action sans attendre. Il a relevé le premier disjoncteur, a tripatouillé un moment ses boutons et ses manettes. Et il se tournait vers nous de temps en temps d'un air goguenard. Soudain, une pierre l'a atteint à l'épaule. Son visage a blêmi, mais il ne s'est pas arrêté pour autant. Il a continué le réglage de ses appareils, malgré les ordres que criait le Patron. Un autre projectile l'a manqué, de peu, et a fracassé le cadran. Alors, fou furieux, Jeffries a commencé à gueuler, mais il s'est arrêté bien vite. Gueuler dans le vide, à quoi ça sert-il ? Et il s'est remis à son contrôle, comme si de rien n'était. Il n'a pas pu aller bien loin. Une grêle de gros cailloux tranchants qui provenaient de partout et de nulle part s'est abattue sur lui. Il a hurlé de douleur, d'abord, puis d'épouvante, et s'est mis à gémir comme une bête, essayant de se protéger avec ses bras, de fuir, mais où qu'il aille il demeurait le but de ces pierres diaboliques qui faisaient mouche à tout coup, à présent. Et j'ai vu brusquement — traitez-moi de fou si cela vous fait plaisir, mais c'est la pure vérité du bon Dieu... ou du Diable, plutôt — j'ai vu un énorme bloc de granit se former à cinquante centimètres au-dessus de sa tête et tomber, verticalement, lui défonçant d'un coup la calotte crânienne. »

Jefferson prit le bras de l'homme qui tremblait.

— « Allons-y, » dit-il doucement. « Après quoi, tu te reposeras et tu me feras ton rapport, demain, ou après-demain, rien ne presse. »

Le sol de l'immense rotonde où ils parvinrent en quelques minutes était jonché de pierres de toutes tailles. Powers ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil au plafond, s'attendant peut-être à découvrir, une faille, un trou béant qui puisse expliquer cet amoncellement. Mais le plafond était intact. Seuls, quelques cadrans avaient souffert, et le vernis du panneau de contrôle était écaillé par endroits. Au pied de celui-ci, le corps de Jeffries, recro-

quevillé, le crâne hideusement éclaté. Par pur acquit de conscience, Powers se pencha. Les yeux du vieux savant, grands ouverts, gardaient la trace d'une épouvante sans bornes. Il abaissa sur eux les paupières et se releva lourdement. Un homme se détachait d'un coin de la pièce et avançait.

— « C'est Mel Powers, » présenta simplement Jefferson.

Powers, lui, n'avait pas besoin qu'on lui dise qui était cet homme, et du reste, il était trop écœuré pour avoir envie d'être poli. Il s'effaça, laissant l'initiative aux autres.

— « Etonnant, » murmura-t-il tout de même avant de s'éloigner, « que sous un pareil bombardement, personne d'autre que Jeffries n'ait été atteint. »

Le Patron le regarda sans sourciller.

— « Parce que Jeffries seul était visé, » dit-il d'une voix sèche.

Powers rougit et alla se coller au mur, laissant errer ses yeux sur le décor bouleversé.

— « Visiblement, » disait le Patron à Jefferson, « les pierres sont parties d'un peu partout. J'en ai vu certaines se former, se... matérialiser dans l'air sous mon nez avant d'aller se fracasser à l'opposé sur le tableau de contrôle ou toucher Jeffries. Si je n'étais certain que nous étions rigoureusement seuls au moment où cela s'est passé, Jeffries, Harley et moi, je jurerais qu'il y avait une dizaine d'hommes invisibles dans la pièce, occupés à lapider le pauvre vieux. »

Jefferson, à genoux sur le sol, releva vivement la tête.

— « Eh ! Des hommes invisibles ? » souligna-t-il. « Pourquoi pas ? Ça expliquerait bien des choses, pas vrai ? »

— « Parce qu'il aurait tout de même fallu qu'ils entrent et sortent. Et il y a d'autres moyens que la vue pour s'assurer de la présence d'un homme auprès de vous. A plus forte raison, d'un groupe... Non, Jefferson, ne cherchez pas de ce côté, vous perdriez votre temps. Au fait, avez-vous montré les armes à votre ami ? »

— « Pas eu le temps ? »

— « Eh bien, allez-y. Il n'y a plus rien à voir ici. J'aimerais connaître son opinion au plus tôt. »

Jefferson se dressa et entraîna Powers. Lorsqu'ils quittèrent la rotonde, le Patron était au téléphone, demandant des techniciens et une équipe de déblayage.

— « Joli travail, » grommela Jefferson en chemin. « Un à un, ils nous tuent nos meilleurs chercheurs. »

— « Qui ça, ils ?... »

— « C'est à toi de le trouver. Moi, je suis dépassé. »

Il poussa la porte de son bureau et fit passer devant lui Powers.

— « Maintenant, au boulot sérieux, » fit-il avec un sourire crispé. « J'ai vaguement dans l'idée que tu représentes notre dernier espoir de résoudre ce mystère absurde. Allons jeter un coup d'œil sur les armes. »

Powers l'arrêta par la manche au moment où il ouvrait la porte du musée.

— « Tu me diras si je me trompe, mais je pense... »

— « C'est fou ce que tu peux penser ! » grogna Jefferson. « Attends

donc d'avoir tous les faits en ta possession, que diable ! Moi, je ne pense jamais... »

— « C'est bien pour ça que tu es flic, » fit observer aimablement Powers.

Jefferson ne répliqua rien, blindé par vingt années d'activité. Il abaissa l'interrupteur.

— « Tiens, Mel, sur ces rayons, à gauche. Tu peux toucher, on a relevé les empreintes. »

— « Les empreintes ? » s'étonna Powers en entrant.

— « Mais oui ! Ces armes n'ont pas fait des victimes toutes seules. Il a bien fallu, à un moment ou à un autre, que quelqu'un les manipule, et, en principe, la recherche d'empreintes digitales permet de découvrir ce ou ces quelqu'un. »

— « Et vous avez trouvé quoi, au juste ? » demanda Powers sans relever l'ironie.

— « Des tas ! Mais inconnues au fichier central. C'est quand même marrant, rechercher des empreintes sur des armes préhistoriques ! Car c'est bien de cela qu'il s'agit, n'est-ce pas ? »

— « Sans équivoque, » répondit Powers qui tenait en main une longue tige de bois dur terminée par une pointe en os d'une finesse extraordinaire. « Je pourrais même te les dater à cent ans près, par le carbone 14, si tu m'en laisses le temps. A propos, c'est là la sagaie dont tu m'as parlé ? »

— « Oui, » fit Jefferson en venant à lui. « On a trouvé un beau matin Vlacic avec ça planté en plein cœur. Qu'a-t-elle de spécial ? »

— « Oh ! rien, si ce n'est qu'elle ressemble comme deux gouttes d'eau à un javelot que j'ai ramené il y a sept ans de N'gamba. Les hommes de la civilisation néolithique savaient travailler, pas de doute. Et ça, tiens ! n'est-ce pas admirable ? Ces ciselures, cette guirlande en relief qui joint l'empennage à la pointe !... »

Il avait reposé le javelot à sa place et brandissait une flèche.

— « Watt l'a reçue dans l'œil gauche, » bougonna Jefferson.

Cette remarque calma l'enthousiasme de Powers qui poursuivit son examen sans un mot. Quand il eut scruté toutes les armes, il revint dans le bureau où Jefferson, le laissant à son travail, s'affairait au téléphone.

— « Il m'est venu brusquement à l'esprit, » expliqua ce dernier en reposant l'appareil, « que les pierres aussi devaient porter des empreintes. J'ai dû appeler dix bureaux différents avant de savoir où ils les avaient mises. A propos, qu'en dis-tu, toi ? »

— « De ces pierres ? »

— « Oui. Tiens, celle-ci. Ne la touche pas. Est-ce que c'est aussi du néolithique ? »

Powers se mit à rire.

— « Non, mon vieux, tout de même pas, » dit-il. « Ce sont des pierres, ordinaires, prises Dieu sait où, par terre, et c'est tout. »

— « Ah ? » fit Jefferson, déçu. « Ma foi, tant pis. Alors, ton verdict ?... »

Powers s'assit sur le rebord du bureau.

— « Eh bien, c'est très curieux, » dit-il. « Je jurerais que toutes ces armes proviennent, non seulement de la même époque, mais encore du même endroit. »

— « A savoir ?... »

— « A savoir, N'gamba pour le lieu et quelque huit mille ans avant Jésus-Christ pour l'époque. Une veine que tu te sois adressé à moi, car je connais mieux que personne le coin d'où tout cela a été visiblement tiré. Je l'ai découvert et j'y ai fait des fouilles il y a huit, sept et six ans. »

— « C'est bien ce qu'Harper nous avait dit. »

— « *Quoi ?* »

Powers avait sauté sur ses pieds et regardait son ami d'un air décontenancé.

— « Harper, le professeur William Harper ? Vous l'avez vu ? »

— « Oui, nous l'avons convoqué plusieurs fois, presque à la suite de chaque crime depuis six mois. Tu penses bien que dès que j'ai soupçonné quelque chose et que j'en ai touché un mot au Patron, le premier nom d'anthropologue qui lui est venu à l'esprit a été celui d'Harper... »

— « Bon, » fit Powers, vexé, « mais alors, pourquoi m'avoir appelé, moi. Il en sait infiniment plus que je n'en saurais jamais. »

— « Possible, » répondit Jefferson, « c'est ce que tu dis, mais lui, il nous a dit que seul ton témoignage pourrait être absolument valable en l'occurence et que nul au monde ne connaissait mieux que toi les armes du type N'gamba. »

— « Très très très flatté, » grogna Powers d'un ton dubitatif. « Je pense que tu aurais pu tout de suite m'avertir. »

— « Je craignais de t'influencer, » dit simplement Jefferson, désarmant. « Maintenant que nous sommes fixés sur les armes, il ne reste plus qu'à chercher les coupables. »

— « Ce sera plus difficile. »

Jefferson le regarda un moment, comme pour le jauger, puis se décida.

— « Non, mon vieux Mel. Après tout, je peux te le dire, je suis presque sûr de savoir de qui il s'agit. »

Powers le considéra un instant et siffla entre ses dents.

— « Ça, alors ! Ou peut savoir ? »

— « Oui, puisque de toute façon tu restes avec moi jusqu'à la fin. Voyons, tu as remarqué toi-même que ces armes paraissaient absolument neuves, n'est-ce pas ? »

Powers hocha la tête en signe d'assentiment. Ce n'était certainement pas là le moins ahurissant de l'affaire. Mais le policier n'avait pas l'air de trouver cela gênant. Il enchaînait :

— « Verrais-tu un inconvénient particulier à ce qu'elles aient été fabriquées de nos jours ? »

Powers contempla le plafond un moment avant de répondre, tournant et retournant la suggestion dans sa tête. Pas si idiote, au fond, qu'elle en avait l'air au premir abord.

— « Non, » répondit enfin. « Un faussaire habile y parviendrait. Quoique... »

Il laissa sa phrase en suspens et repartit chercher le javelot qu'il ramena à la lumière du jour. Il l'examina un long moment et secoua la tête d'un air dégoûté.

— « Il faudrait un faussaire rudement habile, en tout cas. Tout y est, et le style, surtout, le style qui ne trompe pas. Je jurerais jusqu'à preuve absolue du contraire, que ces armes sont tout ce qu'il y a de plus authentique. »

Il secoua la tête encore et grommela, comme si l'idée ne venait pas de lui.

— « Un faussaire en armes néolithiques, je vous demande un peu ! »

Jefferson se leva brusquement, repoussant son fauteuil.

— « Un faussaire habile, » dit-il d'un ton calme, « ou un vrai nègre maladroit. »

— « Hein ? »

Powers clignait des yeux. Il répéta :

— « Hein ? Que veux-tu dire par là ? »

— Simplement ceci, » reprit Jefferson. « Que ces armes peuvent tout aussi bien avoir été fabriquées par des nègres de N'gamba, de nos jours. »

— « Pour me tromper ? »

Cette remarque naïve fit sourire Jefferson.

— « Non, mon vieux, tu n'es pas le seul centre du monde. Tout bonnement pour une de ces entreprises qui vendent, cher, à des amateurs peu éclairés mais fortunés, des antiquités frelatées. Cela se fait dans d'autres domaines, et c'est une industrie très florissante, je t'assure. Il ne nous reste qu'à filer en quatrième vitesse à N'gamba, apprendre pour qui ces nègres travaillent, contacter l'entreprise et suivre la filière jusqu'au bout, jusqu'aux coupables. Du petit boulot, mais je te jure bien que je le ferai consciencieusement ! »

— « Bon, » acquiesça Powers, » je te fais confiance. Mais ce n'est pas cela qui t'expliquera comment les armes tuent toutes portes fermées. »

Jefferson fit la grimace, puis répondit, riant à demi :

— « Mon vieux, ma méthode consiste à trouver le comment en dernier lieu. Fais-moi donc confiance jusque là... »



— « Et le mobile ? » dit soudain Powers.

Jefferson n'avait pas l'air de s'inquiéter du mobile. Comme s'il le connaissait déjà, que c'était une affaire classée et qu'il n'en avait pas parlé parce que c'était d'une évidence...

Le grondement des réacteurs noya sa question. Déjà, au décollage de leur appareil, à Contrin Airfield, le problème l'avait effleuré, mais son esprit était encore trop occupé à le protéger de la bousculade qui avait précédé leur départ, tout allait trop vite, les décisions se succédaient sans qu'il y prenne la moindre part. Jefferson ordonnait et il n'avait qu'à suivre, mais sa tête tournait comme s'il était le jouet d'un carrousel fantastique dont le moyeu, Los Alamos, demeurait seul stable, quiet, secret, refermé sur lui

même, alors qu'autour de l'énorme cité atomique protégée par les cañons vertigineux tout brusquement s'éveillait pour aider à résoudre le mystère, d'El Paso à Sandia, de White Sands à Alamogordo, de Karlsbad à l'Holloman Air Base. Comme une araignée au fond de sa toile, Jefferson, dans la grande salle des communications de Los Alamos, passait d'un téléphone à l'autre et dressait les phases de son plan, arrêtant, sur l'ordre du Patron qui avait conféré une partie de la nuit avec Washington, toute expérience jusqu'à nouvel avis. C'est cette accumulation de preuves qui avait fait soupçonner à Powers le vrai mobile de ceux qui tuaient les savants atomistes, mais le tourbillon dans lequel il se trouvait coincé avec Jefferson en sueur, les manches retroussées, le regard vide, l'empêchait de penser convenablement, d'approfondir. Puis ils étaient partis tous deux pour Contrin Airfield où les attendait un bimoteur et s'étaient embarqués. Jefferson, deux minutes après, dormait, la bouche ouverte, peut-être ronflant mais pas assez fort pour couvrir le mugissement des réacteurs à plein régime.

— « Et le mobile ? » répéta Powers, plus haut.

Jefferson se tourna vers lui, l'air calme, détendu, les yeux un peu dans le vague, encore. Pourtant, il n'avait sommeillé qu'une heure.

— « Le mobile ? » fit-il en souriant. « Tu ne vas pas me soutenir que tu n'as pas compris ? »

— « Un complot ? » suggéra Powers.

— « Un complot, exactement, un complot anti-atomique. »

— « Mais pourquoi ? »

En disant cela, il entrevoyait la réponse. L'atome était manichéen, bien sûr, et à lui seul remplaçait Ahura Mazda et Angra Mainyu, non pas les Dieux originaux du Mazdéisme mais les Grands Egaux dont Mani enseignait la puissance, Ahriman, Souverain Omniscient de l'Univers et Ormudz, Principe du Mal et des Ténèbres, son opposé équivalent. Tous ceux qui réfléchissaient un peu à ce problème sans précédent qu'avait soulevé la fission de l'atome savaient que, peu d'années auparavant, un cri d'alarme avait été lancé par un jeune physicien français, Charles-Noël Martin, dans un livre retentissant. L'homme avait désormais le moyen de se détruire de deux façons : par la guerre atomique et par la paix atomique, la première radicale et rapide comme une intervention chirurgicale et la seconde lente, mais non moins certaine, comme une maladie évolutive. Mourir sous les bombes ou sous le poids d'une hérédité monstrueuse, tel était le dilemme irréversible qui se posait à l'humanité dès le milieu du vingtième siècle. Et « la conscience universelle avait été émue de ces révélations. » Mais la conscience universelle s'émeut vite et ne sait pas faire autre chose que frissonner délicieusement, comme un esthète décadent ou une femme de grand luxe. Powers rougissait rétrospectivement à la pensée qu'il avait lu, comme tant d'autres, le livre de Martin et s'était dit, très convaincu : « C'est effrayant, les hommes seront donc toujours aussi stupides ? » avant d'éteindre la lumière et de dormir sur deux oreilles inutiles. Alors, ma foi, si des gens avaient eu le courage de mettre en action leur révolte, qui oserait les en blâmer, à part les militaires et les hommes d'affaires ? Pas Powers, en tout cas.

— « Parce qu'il y a des hommes, » répondait Jefferson, « qui pensent qu'on aurait mieux fait d'attendre, avant d'utiliser l'atome, de pouvoir s'en défendre. »

— « Pas si bête, » dit Powers songeur.

— « Peut-être, mais ce n'est pas une raison pour tuer nos meilleurs savants ! Je suis dans une position intenable, moi ! J'ai failli déjà me faire vider plusieurs fois... Aussi, je te jure bien que je ne les raterai pas ! A propos, est-ce que les naturels de N'gamba ont confiance en toi ? »

— « Oui, dit Powers, souriant à ses souvenirs, « oui, ils m'aiment bien. »

— « Parfait. Tu ne me serviras donc pas d'interpète, comme on l'avait décidé. Je te ferai un petit topo et tu les interrogeras tout seul. Cela les effrayera moins. »

Powers se mit à rire, franchement.

— « Je ne sais pas ce que tu t'attends à trouver là-bas, » dit-il, « mais je doute que cela satisfasse ton goût du pittoresque et de l'exotisme. N'gamba est un petit village où il n'y a qu'un blanc, l'administrateur anglais, qui n'est pas, de loin, le plus intelligent ni le plus cultivé. »

— « Hein ? »

— « Evidemment, il reste bien quelques tribus arriérées aux alentours, les Gwamo et les Bmisaya, mais je doute que ces hommes aient l'habileté voulue pour fabriquer des armes aussi évoluées que celles du niveau néolithique. C'est à peine s'ils s'intéressent au feu. Je pense que, si ton idée d'entreprise est exacte, c'est à N'gamba même, parmi la population civilisée du village, que se recrute la main d'œuvre. J'en parlerai à Bouolo, le maire, qui est en même temps l'instituteur, s'il vit encore. »

— « Il est vieux ? »

— « Il disait avoir cent-sept ans quand je l'ai vu la dernière fois, il y a six ans. Il doit donc approcher maintenant de la soixantaine. »

Jefferson le regarda d'un air ébahi un moment, puis comprit et sourit.

— « Il vaut décidément mieux que je te donne carte blanche, » déclara-t-il. « Si je m'en occupais, j'accumulerais les gaffes. »

Depuis un instant, une idée se faisait jour dans l'esprit de Powers et il se demanda pourquoi elle ne l'avait pas frappé avant.

— « Dis-moi, » demanda-t-il au policier qui s'était plongé dans la lecture d'un magazine, « pourquoi n'avez-vous pas pensé que c'était les Russes qui tuaient vos savants ? Ce ne sont donc plus nos ennemis en puissance ? »

— « Oh ! si, » répondit Jefferson sans lever les yeux, « mais nos Services de Renseignements nous ont appris que chez eux, ainsi que chez les Anglais, les Canadiens et les Français, il en était de même. Leurs meilleurs physiciens sont morts comme les nôtres, et apparemment de la même façon. »

— « Alors, vous marchez la main dans la main, à présent, et vos recherches... »

— « Pas si bêtes ! »

Jefferson leva enfin la tête. Son regard brillait, dangereusement selon Powers.

— « Chacun pour soi. Si je trouve la solution du mystère avant les autres, je te promets qu'eux ne la trouveront pas. »

— « Pourquoi ? »

Il demandait pourquoi, mais il avait compris. Si les Américains découvraient la façon dont les meurtriers avaient agi, ils pourraient à leur tour l'utiliser pour paralyser les efforts atomiques des autres pays et se maintenir au rang de première puissance mondiale, formidable et paternelle à la fois, guidant le globe entier dans sa marche éblouissante sur la voie semée de roses de l'american way of life. Powers réprima une nausée et s'interrogea sur la raison qui le faisait brusquement devenir si caustique. Peut-être commençait-il à entrevoir ?...

— « Officiellement, bien sûr, » disait Jefferson comme pour corroborer ses soupçons, « nos gouvernements se font part de leurs découvertes en ce qui concerne le complot, mais en réalité nous gardons pour nous le plus important. Et le plus important, mon vieux, c'est toi, le seul homme au monde à connaître N'gamba comme ta poche. »

— « Ah ! oui, » acquiesça Powers d'un ton faussement désinvolte. « c'est vrai. A part, bien entendu, Stcherbatchieff... »

— « QUOI ? »

Powers sursauta, les tympans vibrants sous l'exclamation. Jefferson, le visage blanc, le secouait.

— « Quest-ce que tu dis ? Tu n'es pas le seul à connaître N'gamba ? Qui est ce Stcherbatchieff ? »

— « Mon équivalent soviétique, » dit doucement Powers en se dégageant, « l'Ahriman dont je suis l'Ormuzd... ou l'Ormuzd dont je suis l'Ahriman, au choix. Je ne t'en avais donc pas parlé ? C'est bien de moi, ça ! »

Jefferson le relâcha, respirant lourdement, et quelques couleurs lui revinrent.

— « C'est pourquoi je t'interrogeais sur les Russes, » poursuivit Powers. « J'ai découvert N'gamba, ça, c'est vrai, mais l'année suivante Stcherbatchieff, un des meilleurs anthropologues soviétiques, m'y a rejoint. Je dois avouer que nous avons sympathisé tout de suite. Un homme charmant, ce Stcherbatchieff... »

— « Ah ! je t'en prie ! »

— « Mais c'est la pure vérité ! » protesta Powers.

— « En sorte que, » bougonna Jefferson qui reprenait lentement son équilibre, non seulement nous risquons de nous trouver en face d'une équipe d'enquêteurs soviétiques... »

— « Ça, c'est bien possible, » concéda Powers.

Il se faisait maintenant un plaisir de retourner le couteau dans la plaie.

— « Mais encore, » reprit Jefferson sans s'inquiéter de l'interruption, « il se peut que toute ma théorie s'effondre et que les armes nous viennent tout droit de Russie. Car, évidemment, ce Stcherbatchieff a emporté des specimens de haches, de flèches, et tutti quanti ?... »

— « Oui, » dit Powers. « Comme j'avais, par droit d'antériorité sur le terrain, le meilleur emplacement des fouilles, je lui ai fait cadeau de quelques-unes de mes propres trouvailles. »

Jefferson s'effondra.

— « C'est le bouquet ! Tu collabores avec les soviétiques, maintenant ? »

Powers sourit discrètement.

— « Je n'aurais jamais pensé que les produits de l'industrie néolithique pouvaient se trouver sur la liste des objets et matériaux non exportables dans le bloc oriental. »

— « Fous-toi de moi, c'est ça ! »

Il rumina en silence un moment.

— « On va quand même à N'gamba ? » demanda Powers, un peu plus tard.

— « Oui ! » aboya Jefferson. « Mais si ton Russe est là, je t'aurai à l'œil, ne l'oublie pas, hein ! »

II

Bouolo secouait frénétiquement les mains de Powers et ne se retenait, visiblement, de le serrer sur son cœur que parce que Jefferson, à deux pas, le visage fermé, les regardait. Sa figure ridée se convulsait de joie et son sourire était plus éloquent que le mauvais anglais qu'il teintait curieusement du plus pur accent d'Oxford, pris à l'administrateur.

— « Suis beaucoup très très heureux de te revoir, » disait-il tout d'une traite. « Six ans je t'ai attendu tous les étés pensant pas pouvoir jamais de nouveau serrer ta main et toi ici je peux mourir tu es venu voir Bouolo vieil homme avant mourir. »

C'était certainement exagéré, pensait Powers, mais cela faisait plaisir quand même. Il tâcha de se mettre à l'unisson, sans trop de peine, car il n'avait gardé que de bons souvenirs de ses trois séjours à N'gamba. Tout autour d'eux, attendant d'être aperçus, les indigènes en foule compacte tressautaient sur place, d'allégresse. Il dut reconnaître chacun, dire un mot de louange aux vieux qui se maintenaient contre vents et marées, féliciter ceux qui s'étaient mariés entre temps et caresser les têtes crépues des bambins nés depuis sa dernière apparition. « Ils m'aiment bien, » avait-il dit. En vérité, il avait fait trois fois partie intégrante de la bourgade, sans le vouloir, par la force des choses et l'atmosphère de gaieté nonchalante et de sympathie exubérante qui régnait là et l'avait comme envoûté, le contraignant à s'y sentir presque mieux que chez lui.

— « Hé ! » fit Jefferson comme Powers serrait les dernières mains noires, « n'est-ce pas l'administrateur qui arrive ? »

Celui-ci, un peu à l'écart, se tenait roide et empesé comme un drapeau qui n'a jamais servi, sans un accroc à sa chemise immaculée, sans une tache à son short flambant neuf.

— « Hum, » murmura Jefferson, « il ne doit pas être commode, ce gars-là. »

Powers aurait pu lui expliquer que c'était la troisième fois de sa vie qu'il voyait l'administrateur dans cette tenue éclatante, la première à l'occasion de son arrivée à N'gamba, et la seconde lorsque Stcherbatchieff avait fait

son apparition. Après quoi, avant accompli son devoir et satisfait aux règles du protocole, il se remettait à l'unisson de ses administrés dont la première qualité n'était en tout cas pas l'élégance vestimentaire. Un homme charmant, du reste, un peu bête, mais dont la force herculéenne et les mœurs placides étaient prisées des indigènes qui l'appelaient souvent à l'aide quand tous les bœufs réunis du village ne parvenaient pas à débourber un char d'une ornière fangeuse.

Une heure après avoir souhaité de façon conventionnelle bienvenue aux Américains, en effet, l'administrateur reparut, vêtu d'un pagne défraîchi et d'une chemise en lambeaux, une carabine en main.

— « Je dois aller aider, » dit-il, « on a besoin de moi dans une ferme des environs. Les Gwamos font encore des bêtises. A ce soir, vous êtes mes invités, naturellement. »

Et il s'en alla à grandes enjambées.

— « Je lui ai fait s'éloigner, » expliqua posément Bouolo. « Trop curieux. Je te montrer quelque chose gardé pour toi. »

Il les guida vers sa maison, qui tenait le milieu entre une paillote par les matériaux de construction et un cottage anglais par leur disposition.

— « J'ai pas caché à la mairie, » dit-il en soulevant le rideau de perle qui en masquait l'entrée, « à cause d'administreur trop curieux cherche partout si pas d'araignées. »

Ils traversèrent une pièce et Bouolo tira de dessous un lit vaste comme un transept de cathédrale un sac de toile bariolée. Le noir s'assit sur le lit et commença à ouvrir le sac.

— « On a confiance ? » demanda-t-il encore en désignant du menton Jefferson.

— « Oui, » répondit Powers, « c'est mon ami. »

— « Alors, » dit Bouolo, « je donne aussi ça pour lui. »

Et il offrit au policier éberlué une splendide hache de pierre. Puis il étala sur le lit le plus beau lot d'armes préhistoriques que Powers eût jamais vu et dans un état à faire blémir d'envie les collectionneurs les plus riches.

Jefferson reprit le premier sa respiration.

— « Hein ? » fit-il d'un ton triomphant en brandissant sa hache. « Qu'est-ce que je disais ? »

— « Beau, pas vrai ? « souligna Bouolo avec un large sourire. « Beau pour collection vieilles choses, par vrai, toi docteur ? »

— « Très beau, en effet, » acquiesça distraitement Powers. Puis son regard se fit plus dur et il se retourna vers Jefferson. »

— « Je reconnais que les apparences... » commença-t-il.

Il lui déplaisait infiniment que Bouolo parût être mêlé à cette sombre affaire, même si ce n'était qu'à titre de comparse involontaire. Et il comptait bien mettre tout en œuvre pour renverser la situation. Comment ? On verrait bien... Et d'abord, réparer la gaffe qu'il avait commise en désignant Jefferson comme un ami de confiance. Un policier ne peut pas être un tel ami. Du reste, Jefferson avait commencé, en ne le considérant plus comme avant, en le soupçonnant, peut-être, de Dieu sait quoi. Depuis qu'il avait

mentionné Stcherbatchieff, il est de fait que le policier était devenu circonspect.

Bouolo, d'abord tout à sa joie d'avoir offert un cadeau inestimable aux deux hommes maintenant dressés l'un contre l'autre, sentait vaguement qu'il y avait quelque chose de changé dans l'atmosphère et appuyait ses regards tantôt sur l'un tantôt sur l'autre avec une inquiétude grandissante.

— « Quand j'aurai besoin de ton opinion, » jeta hargneusement Jefferson à Powers, « je te la demanderai. »

— « Quoi ? » fit le noir en désignant Jefferson. « Lui pas ami pas confiance ? »

Powers hésita longuement. C'était le moment où jamais de briser les ponts. Mais il n'avait pas le courage de s'y décider aussi brutalement, aussi ouvertement. Il biaisa, espérant que Bouolo comprendrait et son long silence et ses réticences.

— « Ce n'est pas cela, » dit-il enfin, « tu ne peux pas comprendre. Mais ne t'inquiète pas. »

Jefferson eut la décence de ne pas brusquer les choses. Il rengaina sa colère, la gardant soigneusement pour plus tard, quand ils seraient seuls.

— « Alors, » reprit Bouolo, hésitant, « je vous montrer autre chose, la nuit tout à l'heure. »

Powers ébaucha un geste pour l'arrêter, mais Jefferson le devança.

— « C'est cela, » acquiesça-t-il avec un large sourire, « cette nuit.. Et merci pour la collection ! Tu viens, Mel ?... »

Il fit une grimace à l'adresse de Powers et tous deux sortirent de la case pour rejoindre la maison de l'administrateur où ils devaient loger durant leur séjour.

Leur hôte arriva peu après, pestant contre ces idiots de nègres qui le dérangeaient toujours pour rien.

— « Pas plus de gwamos que de beurre en broche, » grogna-t-il en s'asseyant. « J'espère que Bouolo ne vous a pas trop accaparés, pendant mon absence. Il devient tellement bizarre, en vieillissant. »

Powers et Jefferson dressèrent l'oreille et Jefferson tenta, sans se compromettre, de tirer des éclaircissements de l'administrateur. Mais ce dernier, manifestement, tenait que tous les noirs se stupidifiaient en prenant de l'âge et qu'il n'y avait pas là matière à réflexion. Powers s'était du reste souvent demandé ce qui était matière à réflexion, pour l'administrateur. Ils surent tout de même qu'aucun blanc, depuis quatre ans au moins, n'avait mis les pieds à N'gamba.

— « Vous ne vous faites donc pas remplacer, quand vous prenez vos congés ? » s'étonna le policier.

— « Oh ! » fit en riant l'administrateur, « je ne vais jamais en vacances. Le climat de l'Angleterre me donne le catarrhe. »

Powers regarda fixement Jefferson par-dessus la table et agita sa fourchette d'un air significatif. Ainsi tombait à l'eau, pensait-il, la théorie d'une industrie spécialisée en fausses armes néolithiques. Mais ce n'était certainement pas l'avis de Jefferson.

— « Cela ne veut rien dire, » affirmait le regard de celui-ci.

— « Si ! Si ! Si ! » faisait la fourchette, heurtant le rebord d'un verre.
— « On verra bien, » soutenait Jefferson d'un froncement de sourcils.
— « Non ! Non ! » scandait la fourchette.

Powers prétexta la fatigue du voyage pour se retirer aussitôt après le repas et Jefferson lui emboîta le pas. L'administrateur, déconfit mais poli, les guida vers leurs chambres d'un air morne.

— « J'espère que nous reprendrons nos fameuses parties d'échecs demain ? » dit-il à Powers en le quittant.

— « Euh, oui, acquiesça Powers avec épouvante. « Bien sûr, je me ferai un plaisir. »

Il referma soigneusement sa porte, écouta les pas de son hôte décroître dans l'escalier et donna un double tour de clef. Puis il éteignit et alla à la fenêtre dont il souleva la moustiquaire.

— « Tu es là, docteur ? » chuchota une voix, dans l'ombre.
— « Oui, Bouolo, » répondit-il de même.
— « Viens alors, » reprit Bouolo. « Ami pas confiance vient pas voir ce qu'il y a dans la nuit aujourd'hui. »
— « Et l'administrateur ? »
— « Administreur, il boit. Tout calme. Viens. »

Une échelle s'appuya sans bruit contre le rebord de la fenêtre. Powers descendit lentement. Comme il mettait le pied par terre, il sentit les montants vibrer dans ses mains et leva les yeux.

— « Me voici, » dit Jefferson en le rejoignant.
— « Mais, mais, » bégaya Powers, « comment es-tu entré dans ma chambre ? »

Jefferson se mit à rire doucement.

— « Un policier sans passe-partout est un parapluie sans baleines, » dit-il. « Va, » reprit-il. « Au péril de ma vie, je te suivrai et te protègerai. » Il rit encore, satisfait.

— Bon, acquiesça Powers, fataliste. « Allons, Bouolo, conduis-nous. »
— « Avec ami confiance, » dit Bouolo. « Bon, bon. »

Sans ajouter un mot, le noir se mit en marche. Ils sortirent rapidement du village endormi et pénétrèrent dans la forêt bruissante de vie cachée. Powers avait attrapé leur guide à l'épaule et Jefferson tenait le médecin par la ceinture. En une demi-heure de marche silencieuse, en aveugles, ils parvinrent à une clairière au centre de laquelle un feu rougeoyait. Comme ils débouchaient, clignant des yeux, à la fin de la sente obscure, une ombre jeta du bois sur le foyer qui illumina soudain un groupe important de noirs accroupis tout autour. Bouolo s'approcha du cercle de faces attentives et entama en sa langue un bref colloque avec un des hommes qui s'était dressé à leur arrivée. Il revint presque aussitôt après vers Powers et dit :

— « Sorcier l'est pas content qu'ami est venu voir. Toi il connaît, pas l'ami pas confiance. Mais tant pis j'ai dit. J'ai dit confiance en docteur suffit. »

— « C'est une cérémonie magique qui se prépare ? » demanda soudain Jefferson.

— « Comment veux-tu que je le sache ? » grogna Powers.

— « Oui, cérémonie magique, oui, » intervint Bouolo.

— « Ah ! » fit Jefferson. « On peut y assister ? »

— « Ami confiance oui, » répliqua Bouolo. « Pas ami pas confiance on fait attention. »

— « Tu es prévenu, » conclut Powers en riant franchement.

Il y eut un long temps de silence pendant que les noirs s'affairaient à ce qui semblait être des préparatifs très minutieux.

— « Tu comprends leur langue ? » dit encore Jefferson à voix basse, pris malgré lui par l'atmosphère de mystère qui émanait de la scène.

— « Oui, » répondit Powers.

— « Alors, tu me traduiras et tu m'expliqueras ce qui se passe. Tout, tu m'entends ? Tout ! »

— « Oui, » fit Powers d'un ton excédé, se demandant comment Jefferson s'y prendrait pour démêler le vrai du faux et voir s'il traduisait fidèlement.

Bouolo les quitta brusquement en leur enjoignant de ne pas bouger de leur place, quoi qu'il arrive, et de n'intervenir en aucune manière, et il alla se mêler aux noirs qui devaient représenter toute la population mâle de N'gamba plus un grand nombre des membres des tribus avoisinantes. Jefferson s'accôta à un arbre et Powers l'imita.

— « Et l'administrateur qui nous disait ce soir que ses ouailles n'ont aucun secret pour lui, » chuchota Jefferson, égayé. « M'étonnerait qu'il soit au courant de ce qui se trame ici ! »

— « Je te prie en tout cas, » dit sèchement Powers, « de ne pas l'en informer. Cela ne nous regarde pas ! »

Là-bas, autour du feu, les hommes s'étaient immobilisés en un cercle parfait au centre duquel se tenait le sorcier, ses longs bras décharnés levés au ciel se découpant sur les flammes crépitantes.

Alors s'éleva dans la nuit une hallucinante litanie, d'autant plus inquiétante que rien ne la faisait prévoir sous cet aspect et que, peu à peu, Powers en découvrait le sens, et d'où elle venait à ces noirs souvent illettrés. Et surtout, surtout, ce qu'elle signifiait, sa valeur. Le sorcier s'était lancé dans un monologue haché qu'avec stupeur les deux hommes reconnaissaient pour de l'anglais, s'arrêtant parfois pour permettre aux assistants de reprendre en chœur ce que, malgré tout, il fallait bien considérer comme un verset. Et le médecin se tournait de temps en temps vers Jefferson pour noter sur son visage d'abord fermé, puis peu à peu reflétant un ahurissement croissant, les progrès de sa compréhension. Bien évidemment, l'assistance comme le sorcier connaissaient par cœur le texte de la litanie et, malgré leur prononciation étrange, le sens de ce qu'ils psalmodiaient et qui n'avait pas été fait pour être ainsi lancé au ciel par mille voix solides, le sens du message devenait plus clair à mesure que le temps passait et que les noirs s'échauffaient.

Dès qu'il eut compris, Jefferson eut un drôle de sourire, moqueur ? attendrir ? Powers n'aurait pas pu le dire, mais peu à peu ses lèvres s'abaissèrent, son regard reprit la fixité et pas un muscle de son visage ne joua

tant que les cris du sorcier, soutenus parfois par les clameurs de la foule vite surexcitée, s'élevèrent.

— « L'augmentation très appréciable de la densité de matière en très haute atmosphère, » lançait le sorcier au ciel, « doit produire des effets insoupçonnés. L'état électrique de ces régions doit être modifié, d'abord à cause du rayonnement émis par les radio-isotopes, ensuite par l'action ionisante des rayons ultra-violets au-dessous de l'ozonosphère. »

— « C'est une dérobade inadmissible, » clamait l'assistance, « puisque l'enjeu n'est autre que l'évolution ultérieure du monde, de la vie et de l'humanité en particulier. »

Et le sorcier reprenait

— « Il est donc manifeste que les fragments invisibles des champignons qui errent au gré des vents tout autour du globe pendant des semaines et des mois constituent autant d'éléments qui perturberont le régime des pluies. Dans leur course invisible, les régions rencontrées, où des masses de vapeurs sursaturées seront présentes, verront des chutes de pluies diluviennes survenir. Au contraire, la quantité d'eau évaporée étant toujours la même, les pluies tombées sont autant d'eau qui n'est plus uniformément répartie et il y aura sècheresse en d'autres régions. En quelque sorte, les expériences H agissent comme catalyseurs pour de gigantesques expériences de pluies artificielles, à ceci près que le champ d'expérience est le globe entier et les pluies diluviennes tombent un peu partout au hasard des vents transporteurs de vestiges de champignons nucléaires. »

— « Croit-on, » grondait la foule en trépignant sur place, « que le spectacle de savants atomistes ou bactériologistes traduits devant de nouveaux Nuremberg soit inconcevable ? »

Jefferson se pencha vers Powers.

— « Je me demande ce qu'ils peuvent comprendre à ce qu'ils racontent. »

— « Tais-toi, » fit Powers, « écoute ! »

— « Si les variations sont relativement rapides et fortes, » lançait le sorcier d'un voix plus éclatante à chaque mot nouveau, « l'espèce peut disparaître comme cela est également souvent arrivé, en particulier chez certaines espèces des bizarres créatures géantes des temps dits « antédiluviens ». Voilà peut-être le sort qui attend l'homme. »

— « L'espèce peut disparaître, » répéta la voix immense des noirs qui dansaient presque maintenant sans encore cependant quitter leur place, « l'espèce peut disparaître comme cela est également souvent arrivé !... Voilà peut-être le sort qui attend l'homme ! »

Le sorcier laissa le silence s'alourdir sur la clairière, puis, d'une voix basse, mais parfaitement audible, il poursuivit sa litanie, interrompu par les répons hallucinants

— « Nous savons d'ores et déjà l'essentiel des dangers encourus par le règne vivant lorsque les organismes sont soumis aux rayonnements radioactifs. La méconnaissance du danger radioactifs n'est plus possible. Et ce danger est d'une généralité affolante, tout le règne vivant y est soumis. »

— « **Il n'y a pas de seuil, et d'autre part, il y a irréversibilité !** »

— « C'est-à-dire que les variations ne regressent pas pour revenir à leur valeur normale... Ingérés ou respirés, les dangereux isotopes radioactifs vont se loger dans certains organes. Quelques éléments sont rapidement éliminés, mais d'autres sont au contraire fixés pour très longtemps et accumulés. Si leurs périodes sont longues, et c'est le cas pour quelques-uns, le bombardement interne produit localement de très graves dégâts organiques. Le radium, le calcium et le strontium vont se fixer dans le squelette et compromettent la formation sanguine par la moelle des os. Le césium va dans les muscles, l'iode dans la glande thyroïde. »

— « La méconnaissance du danger radioactif n'est plus possible ! Plus possible ! Plus possible !... »

— « Des mesures récentes montrent que le taux interne dû au radium, au potassium 40, au carbone 14 et au rayonnement cosmique est déjà proche de la limite considérée comme sans effet pernicieux sur l'homme... »

— « Oh ! non ! non ! non ! non ! » hurlait la foule, prise de transes, « non ! non ! non »

— « L'activité des industries nucléaires, » continuait le sorcier, « dont un certain nombre de déchets radioactifs sont gazeux et envoyés dans l'atmosphère, faute de pouvoir les éliminer autrement, pose donc d'ores et déjà des problèmes angoissants... Toute augmentation du rayonnement entraînera l'apparition chez tous les êtres vivants et surtout chez l'homme, particulièrement sensible à ces effets, de caractères acquis intempestivement et qui seront transmis à sa descendance. »

— « Il n'y a pas de seuil à ce phénomène profond ! » clamaient les hommes avec désespoir.

Powers à son tour se tourna vers Jefferson.

— « Ils comprennent, n'en doute pas, ils comprennent ! »

Jefferson le toisa et haussa les épaules, ramenant sans répondre son regard vers le sorcier qui n'avait pas bougé depuis le début et criait maintenant :

— « Ce danger est d'autant plus inquiétant qu'il est impossible de rien constater actuellement. Ce sont les cellules germinatives qui sont atteintes par le rayonnement extérieur et par le rayonnement interne des produits de fission et du carbone 14 dont les périodes sont respectivement de l'ordre de plusieurs dizaines d'années et 5 600 ans. Ce bombardement est indolore, absolument rien ne le trahit. Ce n'est que dans vingt, cinquante et cent ans... »

— « Dans vingt, cinquante et cent ans ! » soulignait la foule avec effroi.

— « Ce n'est que dans vingt, cinquante et cent ans que les effets génétiques seront apparents, mais leur cause se situera dans le passé d'alors qui est notre aujourd'hui. »

— « Nous jouons avec l'inconnu, » gémissait l'assistance terrorisée, visages levés vers le ciel. « nous jouons avec l'inconnu et nous tirons une hypothèque sur les générations futures... »

— « Les microbes et même les virus dont on découvre la structure complexe sont susceptibles de mutations sous l'action du rayonnement des isotopes radioactifs. Risquer de faire apparaître des variétés inconnues de

virus ou de microbes dont l'homme n'aurait pas de possibilité organique de défense, est un terrible danger à considérer. »

Le sorcier, visiblement à bout de souffle, laissa enfin retomber ses bras le long de son corps pendant que la foule reprenait quatre ou cinq fois la dernière phrase et s'écriait soudain, dans un paroxysme de colère qui fit passer un frisson dans le dos de Powers :

— « Croit-on que le spectacle de savants atomistes ou bactériologistes traduits devant de nouveaux Nuremberg soit inconcevable ?... »

La question, qui n'en était pas une, vibra longuement dans la nuit et s'éteignit. Le silence qui suivit fit à nouveau frissonner le médecin qui changea de position.

— « Eh bien, mon vieux ! » parvint-il à soupirer.

— « Quoi ? » fit Jefferson, « tu t'es laissé prendre à ces simagrées ? »

Powers ne releva pas l'insulte. Il se contenta de demander calmement :

— « Sais-tu d'où a été tirée cette litanie ? Car tu penses bien qu'ils ne l'ont pas inventée... »

— « Ma foi, » répondit Jefferson, « je ne vois pas trop. Elle me rappelle quelque chose de connu. »

— « Le livre de Martin, » dit Powers. « Tout était extrait, textuellement, du livre de Martin, dans la traduction anglaise de Calhoun. Toi qui cherchais un complot anti-atomiste, le voici sous tes yeux. »

— « Qui ? Ces nègres ? » s'esclaffa Jefferson. « Pour qui me prends-tu ? Non, mon vieux, ce ne sont que des illuminés. Le tout est de savoir d'où ils tiennent les armes et surtout, à qui ils les donnent ou les vendent. »

Powers se sentit soulagé. Allons ! si Jefferson était bête à ce point, incroyable même pour un policier, N'gamba ne risquait pas grand-chose. Il faudrait tout de même enseigner la prudence à Bouolo, trop crédule pour un conjuré. Mais du diable s'il y comprenait quoi que ce soit, à cette histoire !

Bouolo revenait vers eux, le visage en sueur. Jefferson le saisit par le bras, brutalement.

— « C'est fini, votre comédie ? » gronda-t-il. « Maintenant, il va falloir dire la vérité, hein ?... Fichons le camp d'ici. »

— « Non, » dit Bouolo en se dégageant avec une force qu'on aurait pas soupçonnée dans un corps aussi usé. « Non pas fini. Le meilleur vient tout à l'heure. Attends. Ça seulement pour conjurer Esprits nous aider. Tu crois toi docteur confiance ? »

— « Oui, » répondit Powers.

— « Bon alors toi restes et toi aussi. »

Il repartit vers le feu sur lequel un homme jetait du bois. Jefferson fit face à Powers et le dévisagea longuement.

— « Qu'as-tu à me regarder ainsi ? » grommela celui-ci, gêné par l'insistance du policier.

— « Oh, rien ! » fit Jefferson d'un ton calme en haussant les épaules. « Je me disais simplement que tu m'as l'air de bien connaître le livre de Martin. Je me demandais aussi... »

Il laissa passer un silence et son ton changea.

— « Je me demandais aussi, » conclut-il sévèrement, « si je ne devrais pas te faire poursuivre pour activités anti-atomistes. »

Powers, soulagé, se mit à rire.

— « Si ce n'est que cela, » dit-il, « à ton aise. Je pourrais en tout cas plus facilement te citer ceux qui ne sont *pas* mes complices que ceux qui le sont. »

— « Pourquoi ça ? » demanda Jefferson, inquiet.

— « Parce que le monde entier est mon complice, » riposta Powers, pas peu fier d'avoir pu placer cela.

— « Rigole ! Rigole ! On verra bien... »

Il regarda distraitement vers le feu et saisit soudain le bras du médecin.

— « Eh là ! » s'exclama-t-il.

Là-bas, au centre de la clairière, les noirs plantaient en terre un pieu travaillé mais dont la distance empêchait de discerner clairement la forme et l'usage. Powers et Jefferson s'approchèrent.

A peine avaient-ils quitté l'abri des arbres que Bouolo se précipitait sur eux en agitant les bras.

— « Pas avancer ! » criait-il. « Défendu ! Défendu ! »

Ils s'immobilisèrent, l'attendant.

— « Qu'est-ce que c'est ? » lui demanda Jefferson lorsqu'il fut parvenu auprès d'eux.

— « Statue, statue à tuer, » dit Bouolo, haletant. « Défendu approcher. Pas ami pas confiance. »

Powers commençait à regretter d'avoir fait de Jefferson aux yeux du noir un ennemi. D'où ils étaient, ils ne pourraient rien voir de ce qui, manifestement, se préparait. Et Bouolo ne les laisserait pas franchir la limite idéale qu'il dessinait du geste autour de la clairière. A moins que seul, peut-être ?... Mais il ne tenait pas à s'aventurer sans le policier. La scène, qu'il suivait du coin de l'œil par-dessus l'épaule de Bouolo, devenait un peu inquiétante. Le sorcier avait repris sa litanie et les assistants paraissaient surexcités, dansant en poussant des cris farouches qui se heurtaient aux frondaisons et revenaient amplifiés par un écho multiple. La statue, dressée tout à côté du feu, semblait être le centre de leur culte étrange. Powers se décida. Que risquait-il ?

— « Jefferson est un ami, » dit-il, sans s'embarrasser de finesse, « je me suis trompé tout à l'heure. »

Il risquait toute de même de s'aliéner définitivement le noir.

— « Nous avons causé, » poursuivit-il.

— « Causé ? » souligna Bouolo, intrigué par le terme qu'il ne devait pas connaître.

— « Oui, parlé tous les deux, et je crois qu'on peut avoir confiance en lui, maintenant. Pas vrai, Jeffe ?... »

Celui-ci le considéra un instant, une lueur d'étonnement dans les yeux, et acquiesça de la tête.

— « Alors, » fit Bouolo avec un large sourire, « c'est différent, ami confiance. »

Et il les guida sans hésitation vers le cercle mouvant des noirs frené-

tiques. Il leur sembla pénétrer dans une fournaise. Non que le feu lui-même en fût cause, mais la foule en sueur, agitée de remous, les prit, les enveloppa, tournoyante, et ils purent à grand-peine atteindre le sorcier qui marmonnait des mots étranges, dans sa langue gutturale.

— « Tiens, » fit Jefferson en se baissant, « c'est peut-être d'ici que proviennent les pierres qui ont massacré Jeffries. »

Il fit des yeux le tour de l'espace laissé libre par les noirs et sursauta.

— « Et ça, » dit-il encore, « c'est le frère jumeau du bloc qui lui a défoncé la tête pour terminer. Je jurerais que... »

Il s'arrêta, pâle soudain, et ébaucha un pas vers la statue grossièrement taillée que quelques flammèches léchaient parfois.

— « Bon, » fit-il, « cette fois, j'ai compris. »

— « Quoi ? » demanda Powers, intrigué.

— « Tout, » murmura Jefferson en jetant un regard circonspect autour de lui. Mais le sorcier était tout occupé à marmonner et Bouolo dansait avec les autres. Il reprit, plus bas encore :

— « C'est une espèce de sorcellerie bien connue, vieille comme le monde, mais pour le coup, elle a l'air bougrement efficace. Ces nègres, dans Dieu sait quel but, ont façonné leur statue à la forme d'un homme d'occident. Regarde-la bien, elle n'a rien du type négroïde. Et, avec je suppose l'aide de formules magiques, ils lui plantent une hache dans le crâne ou un javelot en plein cœur, ou ils la lapident. Alors... »

— « Alors, » intervint Bouolo surgi tout auprès d'eux, « faut partir plus loin un peu. Sinon fini mort. »

« Avait-il entendu ? » se demanda Powers entraîné avec Jefferson dans la foule maintenant immobile. Bouolo, sans un mot, les planta là et rejoignit le sorcier. Un quart d'heure passa dans un silence absolu, rompu seulement par les craquements du bois qui flambait devant eux, à dix mètres. Tous les yeux étaient fixés sur la statue. Il semblait que chacun attendait, mais quoi ? Powers se mit à trembler, d'énervement. A côté de lui, en apparence impassible, Jefferson, assis en tailleur, attendait aussi. Powers aurait voulu lui demander s'il croyait réellement à l'envoûtement dont il avait parlé, mais même chuchoter dans ce silence total aurait produit l'effet d'une bombe. Il s'attacha à fixer Bouolo dont les lèvres remuaient sans émettre aucun son, continuellement. Ce qui se passait ne devait pas être bien dangereux, pensa-t-il, mais il ne pouvait se défendre d'un sentiment de culpabilité. Si Bouolo les avait acceptés tous deux, c'est parce qu'il avait confiance. Et Powers savait à quel point ces noirs se laissaient facilement abuser. Est-ce que Jefferson pourrait comprendre ses remords ?... »

Son esprit, par un détour, le poussait à réfléchir sur le mystère des armes néolithiques que le noir lui avait données, lorsque Bouolo, soudain, se dressa et poussa un cri strident. Aussitôt, la clairière reprit vie et Powers, ahuri, bien qu'il s'attendît à quelque événement de ce genre, vit les hommes les plus proches de lui saisir des pierres autour d'eux, des pierres aiguës, tranchantes, et les lancer avec force en direction de la statue mais sans un hurlement, sans rien de la frénésie qui avait accompagné les épisodes précédents, et le médecin, impressionné désagréablement, suivait des yeux

les projectiles dont la plupart tombaient autour de la statue sans l'atteindre.

C'est alors qu'il décela le phénomène invraisemblable. La statue était plantée au centre d'un espace vierge d'un mètre de rayon environ et là, dans ce cercle restreint, aucune pierre ne paraissait pénétrer. Mais la vérité était plus effarante encore, il s'en convainquit en fermant à demi les yeux, aiguisant sa vision. Certaines pierres, dirigées droit sur la statue, ne la touchaient pas, s'évanouissant à un mètre d'elle sans laisser de trace. Powers se tourna vers Jefferson, interrogateur, et comprit que celui-ci était parvenu à la même constatation.

Ce qui suivit eut tout du cauchemar. Le policier se dressa, tira son revolver de sa poche et hurla :

— « Arrêtez ! Arrêtez ! »

Il fit un pas en direction du feu et s'immobilisa, médusé. Sur un geste du sorcier, deux hommes avaient saisi le bloc de granit que Jefferson avait remarqué et, le balançant d'avant en arrière tout en s'approchant de la statue, le lâchèrent soudain. Le bloc décrivit sa trajectoire mais, au moment où il commençait à retomber, disparut dans l'air, volatilisé. Au même instant éclatait un coup de feu.

— « Les sauvages ! » criait Jefferson en agitant son arme.

Il visait à nouveau mais Powers s'interposa.

— « Attention ! » gronda-t-il. « Tu n'as touché personne au premier coup, c'est une chance, mais ne t'avise pas de recommencer. »

— « Oui, » fit Bouolo, à quelques pas. « Pas recommencer, pas ami pas confiance. Adieu. »

Du geste, il les renvoyait, comme des gosses malappris.

— « Oh ! mais, » fit Jefferson, » ça ne va pas se passer ainsi ! Il y a un gouverneur, à N'gamba, et je... »

— « Pas gouverneur, » coupa Bouolo. « Gouverneur pas croire. »

Jefferson voulut s'insurger encore, mais deux noirs athlétiques, sur un signe de Bouolo, le prident chacun par un bras et, l'élevant à vingt centimètres du sol, le transportèrent, gigotant des jambes, jusqu'au sentier où ils l'abandonnèrent, un peu rudement. Powers, calme, détaché, suivait.



— « Dis-moi d'où tu as tiré ces armes merveilleuses, » implorait Powers pour la dixième fois.

Depuis une heure il essayait d'apitoyer le noir, de le tenter, de le séduire, et se heurtait à un refus têtu.

— « Plus ami plus confiance, » se bornait à répéter Bouolo d'un air distant. « Je donne les armes merveilleuses mais pas dire où elles sont. Défense défendu. »

— « Mais qui te le défend ? » s'entêtait Powers.

Il avait à portée de la main la plus belle source d'industrie néolithique qui se puisse concevoir et l'abrutissement d'un noir obtus lui en barrait l'entrée. De quoi devenir fou de rage... Ah ! pourquoi avait-il trop parlé ? Si Jefferson encore ne s'était mêlé de rien...

Il parla d'autre chose, puis revint au sujet dont il ne pouvait s'abstraire longtemps, cajola, maudit, gémit, rudoya, et, au moment où il s'y attendait le moins, Bouolo, soudain radouci, le prit par le bras familièrement.

— « Allons docteur, » dit-il, « allons chercher d'autres armes pour toi. »

*
* *

Psi, pensait Powers en se rongeant les ongles, quelle rigolade ! Non seulement ces braves nègres de N'gamba avait prouvé l'existence de psi, mais encore ils vivaient en quelque sorte la parapsychologie dans ses extensions les plus larges. Réussir à enfoncer, depuis l'Afrique Australe, une hache dans le crâne d'un savant hermétiquement enfermé dans un laboratoire de Los Alamos, de Saclay ou de Sverdlovsk, comment appeler cela sinon télékinésie ? Et l'opération, déjà hallucinante de précision, sous entendait naturellement une transmission télépathique rudement au point ! Effarant...

Psi, pensait Powers, Postes Sans Intermédiaire, Porte Sur l'Inconnu, l'Invisible, l'Infini, et quoi encore ? C'était idiot de n'avoir pas envisagé plus tôt... Cela aurait permis d'éviter bien des gaffes, dont la moindre n'était pas que Jefferson fût au courant de presque tout. Presque tout. Car il n'avait plus cherché l'origine des armes et ça, Powers sous la torture ne le divulguerait pas. Ah, mais non ! D'ailleurs, qui le croirait ? Que des nègres incultes, sous la conduite d'un sorcier bariolé et d'un maire-instituteur sans diplôme, aient maîtrisé psi dans son entier, passe encore. Les Anglo-Saxons se croient aisément familiarisés avec ces phénomènes abstrus parce qu'ils entretiennent dans leurs facultés des chaires de parapsychologie. Et pour les autres, sorcellerie, envoûtement, cela rime richement avec sauvage et n'est pas le moins du monde étonnant. Mais que ces fabuleux dégénérés de N'gamba, au lieu d'agir comme tout un chacun et d'acheter un revolver ou un couteau à cran d'arrêt pour occire leurs victimes, imaginent de quérir leurs armes dix mille ans dans le passé, ça non alors ! Personne ne croirait que Bouolo, une main fraternelle sur l'épaule du docteur, l'avait entraîné dans le temps à la recherche des produits tout neufs de l'industrie néolithique. Powers, qui avait pensé un instant utiliser ce qu'il avait vu de ses yeux, le patient polissage des pierres, la façon subtile dont les lointains ancêtres de Bouolo emmanchaient leurs outils, avait vite abandonné cette ambition. Ce n'était pas une plaisanterie permise, encore.

Il sourit, soudain égayé. Peut-être que ces aimables abrutis de noirs se déplaçaient plus facilement dans le temps que dans l'espace ? Et c'est pourquoi ils préféraient les armes antédiluviennes aux modernes qu'ils auraient dû chercher à cent kilomètres au moins de N'gamba. Comment avait fait Bouolo ? Il avait tout simplement, dans la forêt, avancé d'un pas, tenant le docteur à l'épaule, le poussant devant lui. Un pas, c'était le vingtième siècle, et le pas suivant, c'était... c'était autre chose, à première vue pas très différent. Mais Bouolo avait posé un doigt en travers de ses lèvres et, écartant des feuillages, il avait montré le camp. Et Powers, pendant deux heures, les yeux exorbités, avait assisté à la vie quotidienne des

rudes hommes de l'âge de pierre. Deux heures, le temps de rectifier une bonne quinzaine de théories, d'anéantir des tomes d'âneries dont certaines issues de sa propre plume et de voir la vérité, la réalité, plutôt.

Durant quinze jours, depuis son retour chez lui, il avait tenté de classer ses découvertes, dans un but purement désintéressé du reste car il savait bien ne pas pouvoir utiliser les matériaux recueillis à N'gamba. Un peu de ce qu'il avait vu serait publiable, à condition de le présenter adroitement, en fait, ce qui tenait à la matérialité des objets fabriqués dont il possédait maintenant des exemplaires uniques par leur éclat flambant neuf. Mais pourrait-il jamais parler des étoffes rutilantes, aux motifs admirables, que tissaient les femmes il y avait dix mille ans ? Il regarda la tenture éclatante qui recouvrait l'un des murs de sa chambre. Est-ce que les tissus peuvent résister à cent siècles, à la décomposition des matières organiques, à l'humidité comme à la sècheresse ? Voyons, docteur Powers, il ne faudrait pas nous prendre pour des enfants de chœur !... Mais je vous jure que je l'ai dérobé moi-même au péril de ma vie !... A qui ?... Aux hommes du néolithique... thique... thique...

Il sursauta, expulsé de sa rêverie par le timbre d'un vélo, et se leva lourdement. Le soir tombait. Devant sa porte, jeté de la route, l'*Evening News* laissait échapper ses feuilles au gré d'un vent d'orage naissant. Il courut à droite et à gauche pour rassembler le journal et rentra, laissant la porte grande ouverte au courant d'air. Il se réinstalla derrière son bureau. Pourquoi Jefferson ne donnait-il pas de nouvelles ? Est-ce que les portes du secret se refermaient ? Il déploya le journal et aussitôt un titre lui sauta aux yeux. Il lut attentivement l'article, pensant avec ironie à la justice immanente. Ainsi, c'était Jefferson le grand coupable, maintenant. Evidemment, lui ou un autre, il fallait bien en tenir un. Solidement, à ce qu'il semblait. Eh ! on avait effectué l'autopsie de ce pauvre Jeffries, aussitôt après leur départ pour N'gamba. Les journalistes sont bien informés, quand *on* tient à ce qu'ils le soient. A présent, l'opinion publique aurait son coupable, et le FBI aussi, naturellement. Jefferson. Jefferson accusé d'avoir assassiné Jeffries. Et pourquoi, grands dieux ? Cela, l'article ne le disait pas. Il suffisait d'informer les U.S.A. et le monde, par l'intermédiaire de l'United Press, de ce qu'on avait trouvé dans le corps broyé du vieux savant. Broyé, bien sûr, l'article ne le spécifiait pas, mais Powers se souvenait. Et on avait trouvé quoi, au juste, dans le corps de Jeffries ?

Powers sursauta de nouveau, resta songeur un moment. Ça allait encore plus loin qu'il n'aurait cru. Car on avait retiré du cadavre une balle de revolver. Une balle de revolver de Jefferson, l'intègre et estimable chef de la Police Spéciale de Los Alamos. Scandale. Powers réfléchit une minute et sourit aux anges. C'était décidément croquignolet. En vérité, en vérité, plus il pensait à cette affaire, plus la gaieté le submergeait, une sorte de béatitude transcendante, à voir comment les événements s'enchaînaient. Dommage qu'il fût le seul à apprécier les finesses. *Car*, rigoureusement parlant, Jeffries était mort le 13 juin, sous une grêle de pierres de diverses tailles et, naturellement, d'une balle de revolver, puisqu'on l'avait extraite à l'autopsie. *Mais*, rigoureusement parlant aussi, si l'on avait eu la curiosité d'examiner

le revolver de Jefferson aussitôt après le crime, ou aurait constaté qu'il ne manquait rien au chargeur *et* il se serait trouvé, rigoureusement parlant toujours, une balle de trop dans le monde. *Or,* les voies de psi sont insondables, nul ne s'était avisé d'opérer cette... confrontation. Jefferson s'était envolé pour N'gamba avec son revolver au chargeur plein et ce n'est que huit jours après qu'il avait, à N'gamba et rigoureusement parlant, tiré la balle fatidique qui, par les couloirs obscurs de l'espace et du temps, était venue se loger dans le cadavre de Jeffries, huit jours avant. *Donc,* pour s'exprimer avec rigueur, Jefferson avait tué un mort. Car, Powers s'en rendait compte aujourd'hui seulement — curieux comme un article de journal pas plus bête qu'un autre peut vous ouvrir des horizons — la scène de sorcellerie à laquelle ils avaient assisté à N'gamba n'était pas autre chose que la mise à mort du vieux Jeffries, lequel était déjà défunt à Los Alamos, mais pas encore en Afrique.

Le plus curieux était que l'on ne parlât pas de lui, dans cet article. Il serait probablement cité comme témoin. Bien des ennuis en perspective. Il regardait distraitement les titres et fronça les sourcils. Les Anglais annonçaient une expédition punitive en Afrique.

En Afrique ?...

Non, ils ne l'annonçaient pas, ils annonçaient qu'ils l'avaient faite. Déjà faite ! Powers sentit une sueur froide l'envahir, ferma les yeux en frissonnant, mais les rouvrit et lut avidement l'article. Lut entre les lignes, rattacha les faits à ceux qu'il connaissait déjà. Et un écœurement profond le submergea. Il jeta rageusement le journal à terre.

Jefferson avait tout de même gagné. Les Anglais, prévenus, sous couvert de réduire une révolte dans leur colonie, avaient rasé N'gamba au lance-flamme. Et ils osaient parler du dernier bastion Mau-Mau ! Alors qu'ils avaient simplement anéanti les seuls êtres au monde qui aient jamais osé se dresser contre l'irresponsabilité atomique...

— « Docteur Powers, » dit l'officier de police, sur le pas de la porte, « j'ai ordre de vous arrêter sous l'inculpation de haute trahison. Veuillez me suivre. »

Bien, pensa Powers, c'est dans la norme. Je suis le seul qui sache tout de cette histoire, c'est trop dangereux.

— « Allons, » jeta-t-il en haussant douloureusement les épaules, des larmes lui brouillant les yeux, « nos grands savants pourront continuer à fissionner en paix. Mais vous vous en foutez, hein, vous ?... »

Le policier le regarda sans comprendre et s'effaça pour le laisser passer.

— « Moi, vous savez, » dit-il, « j'exécute les ordres... »



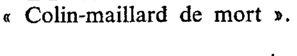
L'homme au col de fourrure

(*New murders for old*)

par JOHN DICKSON CARR

L'événement du moment, aussi bien pour les amateurs de policier que de fantastique, est la réédition, sous l'égide du Club du Livre Policier, du chef-d'œuvre de John Dickson Carr, « La chambre ardente » *(voir l'encart dans le présent numéro de* « *Fiction* »*). Il y a des années que de nombreux lecteurs de nos deux revues cherchaient à se procurer ce roman introuvable. Nous profitons de cette occasion pour offrir à ceux de* « *Fiction* »*, en supplément, la primeur d'une des rares nouvelles purement fantastiques de Carr (ceci pour la seconde fois, après avoir déjà publié dans notre numéro* 26 « Colin-maillard de mort »).

Les histoires surnaturelles de John Dickson Carr possèdent un ton qui évoque à la fois Le Fanu, Montague James, Stevenson et Henry James. Ces « *histoires de fantômes* » *gardent cependant une incidence policière. Ce sont aussi des évocations psychologiques singulières et troublantes. Enfin, elles sont contées avec un art de l'atmosphère proprement angoissant, qui vous saisira dans* « L'homme au col de fourrure » *aussi bien que naguère dans* « Colin-maillard de mort ».





Ce n'est qu'après avoir allumé deux lampes que Hargreaves prit la parole. Et même à ce moment, il n'enleva pas son pardessus. La pièce était froide, privée d'air, et il y flottait une odeur fade, un peu écœurante. Les jalousies n'étaient pas tout à fait closes et l'on pouvait voir au-dehors la neige tourbillonner en flocons pressés dans la clarté des réverbères. Hargreaves eut une première hésitation.

— « C'est là... C'est sur ce lit qu'il l'a trouvé, » dit-il. « Il était entré par cette porte-ci. Peut-être comprenez-vous un peu mieux maintenant ? »

L'autre fit oui de la tête.

— « Non, croyez-moi, » dit Hargreaves avec un sourire. « Je ne cherche pas à évoquer des illusions. Au contraire, je m'efforce de les dissiper. Si nous descendions ? »

Cétait une grande et lourde bâtisse où nulle pendule ne faisait entendre son tic-tac. Mais les marches de l'escalier gémissaient et craquaient terriblement malgré l'épais tapis qui les recouvrait. Dans une sorte de petit bureau donnant sur le derrière, un radiateur à gaz était allumé et l'on en percevait de loin le léger sifflement. Le grillage blanc de l'appareil était coloré de bleu par les flammes vives, mais celles-ci ne parvenaient pas à chasser la fraîcheur qui régnait dans la pièce. Hargreaves fit signe à la

personne qui l'accompagnait de prendre place dans un fauteuil en face de lui, de l'autre côté du feu.

— « Je veux vous raconter tout sur cette affaire, » dit-il. « Ne croyez pas que je cherche à... » (il fit un geste du poignet en hésitant sur le mot comme sur une pièce d'échecs) « à pontifier. Que je prenne plaisir à dramatiser en vous la racontant... » (nouveau geste d'hésitation du poignet) « objectivement. Comme si elle vous était totalement inconnue ou qu'elle ne vous concerne pas. Mais ce n'est qu'ainsi que vous comprendrez devant quel problème il était placé. »

Hargreaves avait dit ces mots avec un accent de conviction totale. Penché en avant, il regardait par-dessous ses épais sourcils. Les pans de son lourd pardessus lui entouraient les jambes et ses mains gantées, rarement immobiles, ébauchaient dés gestes vagues ou se pressaient fermement sur ses genoux.

— « Prenons Tony Marvell, pour commencer, » déclara-t-il. « Un brave garçon, que tout le monde aimait. Peut-être pas un homme d'affaires exceptionnel ; trop généreux pour être bon en affaires. Mais consciencieux en diable et doué d'un esprit mathématique si brillant qu'il se jouait des difficultés matérielles. »

Tony était sorti premier à son examen de bachelier-ès-arts à Cambridge et son intention était de continuer ses études de mathématiques. Mais son oncle étant mort, il dut prendre la suite de son entreprise. Vous savez de quoi il s'agissait : de trois hôtels de luxe, construits, équipés et dirigés par cet oncle, le Vieux Jim, dans le style le plus flamboyant du Vieux Jim et tombant tous trois en ruine.

Chacun jugea que Tony commettait une folie en se lançant dans le monde des affaires. Son frère — Stephen Marvell, l'ancien chirurgien — prédit que Tony ne réussirait qu'à faire écrouler sur tout le monde le château de cartes du Vieux Jim et à en noyer les décombres sous une avalanche de nouvelles dettes. Mais vous savez ce qui arriva. Tony prit la direction des opérations à vingt-cinq ans. A vingt-sept, ses hôtels commençaient à rapporter. A trente, il était l'heureux propriétaire d'établissements où il était de bon ton de descendre ; illuminant le ciel de leur néon, bourdonnant d'activité, ils amoncelaient des bénéfices devant lesquels Tony lui-même restait confondu.

Et tout cela parce qu'il avait rejeté avec mépris l'idée qu'il pouvait exister une chose communément dénommée surmenage. Il n'arrêtait pas un instant. Il avait coutume de dire, sur un ton obstiné : « Ce n'est pas que j'aime ce travail, mais mettons d'abord tout en ordre pour pouvoir passer à des choses plus importantes. » Il entendait par là ses études, naturellement. S'il se dépensait ainsi sans compter, c'était d'une part parce qu'il avait promis au Vieux Jim qu'il renflouerait l'affaire, et d'autre part et surtout parce qu'il s'agissait à son avis d'une chose de bien peu d'importance et qu'il voulait montrer combien elle était facile à mener. Or elle ne l'était pas. Aucun homme n'aurait pu résister à un tel régime. Londres, Brighton, Eastbourne ; il savait tout ce qu'il fallait savoir au sujet des Hôtels Marvell, jusqu'au prix d'une taie d'oreiller et à celui de la graisse

pour les ascenseurs. A la fin de la cinquième année, il fut pris d'un malaise un matin dans son bureau. Son frère Stephen lui prescrivit ce qu'il devait faire.

— « Tu vas laisser tomber tout ça, » dit Stephen. « Tu vas partir tout de suite. Fais le tour du monde. Va où tu voudras, mais pars pour six ou huit mois au moins. Pendant ce temps, je t'interdis tout effort, ne serait-ce que de penser à ton travail. Compris ? »

Tony m'a raconté l'histoire lui-même hier soir. Il dit que tout cela ne serait sans doute jamais arrivé s'il ne lui avait pas été interdit d'écrire à quiconque pendant son éloignement.

— « Pas même une carte postale, » lança Stephen, « à qui que ce soit. Si tu passes outre, ce sera pour toi encore du travail et alors, Dieu te vienne en aide ! »

— « Mais Judith... » protesta Tony.

— « Surtout pas à Judith, » dit Stephen. « Si tu tiens à épouser ta secrétaire, cela te regarde. Mais ne détruis pas les effets bénéfiques de ta cure de repos en échangeant des missives interminables au sujet de tes hôtels. »

Vous imaginez sans peine le visage altier, anguleux, foncé de colère de Stephen dominant Tony. Vous imaginez Stephen en veston noir et pantalon rayé, dressé près de son bureau bien ciré dans son cabinet de Harley Street. Stephen Marvell (et, dans une certaine mesure, Tony également) avait cet air de distinction que le vieux Jim Marvell eût toujours voulu posséder, mais qu'il ne parvint jamais à se donner.

Tony ne discuta pas. Il était brisé de fatigue ; il accepta les conditions dictées par son frère. Et puis s'il lui était interdit d'écrire à Judith, il pouvait toujours penser à elle. A la mi-avril, c'est-à-dire il y a plus de huit mois, il quitta Southampton sur le *Queen Anne*. Et c'est ce soir-là que les terreurs commencèrent. »

Hargreaves s'interrompit. Le radiateur à gaz émettait toujours son sifflement dans le petit bureau sombre. Rien qu'à l'expression du visage de l'autre personne, on aurait compris qu'on était là dans une maison où la mort avait passé, et passé récemment. Hargreaves reprit son récit :

— « Le *Queen Anne* devait lever l'ancre à minuit. Tony admira ce superbe paquebot qui écrasait les docks de sa masse. Il vit les vastes ponts, propres comme s'ils venaient d'être passés à la laque blanche, étincelant sous des myriades de lumières ; il vit les petits points noirs des passagers qui allaient et venaient ; il entendit le cliquetis pressé des treuils tandis que les bras des grues géantes décrivaient des arcs de cercles au-dessus de la foule debout sur le quai, et il éprouva l'étrange et agréable exaltation de quiconque s'embarque pour une longue traversée.

A l'approche du départ, il était aussi agité qu'un écolier. Judith Gates, sa fiancée, et Stephen Marvell l'avaient accompagné à Southampton. Plus tard, il se rappela avoir parlé à Judith, lui avoir pris le bras, l'avoir entraînée le long des couloirs où régnait une odeur de caoutchouc pour lui montrer comme le navire était beau. Ils allèrent à la cabine de Tony, où

ses bagages avaient été déposés ainsi qu'une corbeille de fruits. Ils convinrent que c'était une cabine magnifique.

Ce n'est que quelques minutes avant le coup de gong invitant les visiteurs à regagner la terre qu'il ressentit au cœur la première morsure de la solitude. Stephen et Judith étaient déjà redescendus ; chacun d'entre eux détestait ces adieux embarrassés de dernière minute. Tous deux étaient debout sur le quai, loin en bas. Il parvenait tout juste à les voir en se penchant par-dessus le bastingage. Le visage de Judith, sa chère Judith, était minuscule, lointain et souriant. Elle lui faisait signe de la main. Autour de lui, la foule — visages, chapeaux, brouhaha — grouillait sous les flots de lumière vive, lui rendant plus sensibles l'arrachement au pays et la présence de l'eau qui allait l'en séparer de plus en plus. Bientôt, le gong se mit à retentir avec un son creux dont les longues vibrations montèrent régulièrement en intensité jusqu'à couvrir le cri de : « A terre ! A terre les personnes qui ne partent pas ! » avant de se perdre dans les profondeurs du navire. Tony aurait voulu ne pas partir. Il avait encore largement le temps de réunir ses bagages et de regagner la terre.

Un moment, il resta debout au bastingage, le visage fouetté par la brise venue du large de la baie de Southampton. Non ; une telle idée était ridicule. Il partirait. Un dernier signe d'adieu à Judith et à Stephen et il se recula avec détermination. Il serait raisonnable. Il allait descendre déballer ses affaires. Avec l'impression de vivre une nuit creuse et irréelle, il descendit à sa cabine sur le pont C. Mais ses bagages n'y étaient plus !

Il jeta un regard circulaire dans le réduit sans air aux hublots garnis de rideaux coquets. Outre la corbeille de fruits, il y avait eu là une malle et deux valises aux étiquettes voyantes. Maintenant la cabine était vide.

Tony remonta quatre à quatre jusqu'au bureau du commissaire de bord. Celui-ci, un homme à la mine harassée qui se tenait derrière une sorte de guichet, était occupé à se défaire d'une foule vociférante. Dans un des intervalles entre le moment où il frappait sur une cloche et celui où il criait des ordres, son regard croisa celui de Tony.

— « Mes bagages... » dit Tony.

— « Oui, Mr. Marvell, » répondit l'officier harassé. « On les descend à terre. Mais vous feriez bien de vous presser vous-même. »

A ces mots, Tony se sentit frappé de stupeur. « A terre ? » fit-il. « Mais pourquoi ? Qui vous a dit de les déposer à terre ? »

— « Mais, c'est vous-même, » répliqua le commissaire, levant soudain les yeux de sur une feuille couverte de noms et de chiffres.

Tony le regarda sans pouvoir articuler une parole.

— « Vous êtes venu ici il n'y a pas dix minutes, » reprit le commissaire. « Vous avez déclaré renoncer à faire le voyage et demandé qu'on débarque vos bagages. Je vous ai fait observer que cette décision venait trop tard pour que nous puissions vous rembourser les... »

— « Faites-les recharger ! » cria Tony. Sa voix sonnait faux. « Je n'ai pas pu vous dire ça. Faites-les recharger ! »

— « C'est comme vous voulez, monsieur, » dit le commissaire, frappant sur sa cloche. « S'il est encore temps. »

Au-dessus d'eux, le sourd mugissement de la sirène, le plus lugubre de tous les sons qu'on puisse entendre en mer, partit se propager sur les eaux de Southampton. Entre ses portes ouvertes, le pont B était froid et venteux.

Une chose certaine est que Tony Marvell n'avait aucunement souvenance d'avoir déjà adressé la parole au commissaire de bord. Et c'est ce qui l'avait frappé comme un coup de poing entre les deux yeux et ce qui, momentanément, n'était pas loin de lui faire fuir le *Queen Anne* avant qu'on eût hissé la passerelle. C'était le cauchemar qui recommençait. Une des particularités les plus douloureuses de sa dépression nerveuse était la conviction, qui se manifestait par des visions éblouissantes au cours de la nuit, qu'il n'était plus réel ; que son corps et son esprit s'étaient dissociés, le premier marchant ou discourant dans la vie quotidienne comme un pantin articulé tandis que son cerveau restait ailleurs. C'était comme s'il eût été mort et qu'il eût vu son corps se déplacer. Mort.

Pour retrouver son calme, il essaya de se concentrer sur des choses et des êtres familiers. Sur Judith, par exemple ; il se remémora les yeux couleur de noisette de Judith, le doux contour de sa joue quand elle tournait la tête, les manchettes de papier qu'elle portait au bureau. Judith, sa fiancée, sa secrétaire qui gérerait les affaires en son absence. Judith, qu'il aimait et qui, pour l'instant encore, était si près de lui. Mais il ne devait pas penser à Judith. Il se rappela alors son frère Stephen, et Johnny Cleaver, et d'autres amis aussi. Il pensa même au vieux Jim Marvell, qui était mort. Et, tel est le pouvoir d'évocation de l'imagination, que, à cet instant, dans le promenoir exposé au vent, en face du bureau du commissaire, il crut voir le Vieux Jim qui le regardait, caché derrière une plante verte.

Tout cela, vous comprenez, passa dans l'esprit de Tony pendant le court instant que mugit la sirène au-dessus de sa tête.

Il marmonna une excuse au commissaire de bord et descendit. Il était heureux d'entendre des conversations, de voir des gens passer et repasser dans l'entrepont. Personne ne faisait attention à lui, mais au moins ces gens étaient présents. Cependant, quand il ouvrit la porte de sa cabine, il s'arrêta et resta figé sur le seuil.

Les hélices avaient commencé à brasser l'eau. Une vibration puissante et continue secouait tout le navire ; elle faisait tinter le verre à dents sur son support et envoyait une série de craquements dans les cloisons. Le *Queen Anne* s'était mis en mouvement. Tony Marvell empoigna la porte comme s'il y avait eu du roulis et regarda fixement le lit au fond de la cabine. Sur le couvre-lit blanc, où il n'y avait rien eu jusque-là, était posé un pistolet automatique. »

*
* *

Les flammes du radiateur à gaz avaient porté au rouge vif les colonnes d'amiante de l'appareil. Un bref silence retomba sur le petit bureau de la maison de St. John's Wood. Hargreaves (Sir Charles Hargreaves, commissaire de police adjoint de la Sûreté) se pencha et réduisit la pression. Le ton de sa voix lui-même sembla changer quand le gaz cessa de siffler avec force.

— « Attendez ! » dit-il, levant la main. « Je tiens à vous détromper tout de suite. Ne croyez pas que la peur, l'appréhension d'un malheur imminent, poursuivirent Tony pendant tout son voyage autour du monde. Non. Et c'est là le plus curieux de toute l'histoire.

Tony m'a dit que ce fut une brève et terrible épreuve, d'une durée totale d'une quinzaine de minutes peut-être, juste avant et après l'appareillage du *Queen Anne*. Ce n'était pas seulement l'étrange sentiment que les choses avaient cessé d'être réelles. C'était une sensation de malignité active — de haine, de danger, de tout ce qu'on voudra — qui l'entourait et l'oppressait. Il la percevait comme le faible courant émanant d'une pile électrique.

Mais cinq minutes après que le navire eut pris le large, toute notion de ce genre l'avait abandonné. Il lui semblait être sorti d'un brouillard perfide. Cela ne paraît guère raisonnable. Même à supposer qu'il existe des émanations malfaisantes ou des esprits malfaisants, il est difficile de croire qu'ils soient limités à un pays ; que leurs tentacules soient brisés par une distance d'un demi-mille ; qu'ils ne puissent traverser l'eau. Et cependant le fait était là. Un instant, Tony se tint là debout avec le pistolet automatique dans sa main, le bruit des machines assaillant ses oreilles et une horrible impulsion agissant sur son coude pour lui faire introduire le canon de l'arme dans sa bouche et...

Et alors... clac ! Quelque chose cassa : c'est la seule façon dont il puisse décrire ce qui se passa. Il resta immobile, se sentant comme s'il sortait d'une fièvre, ébranlé et couvert de sueur, mais ayant franchi de nouveau le rideau pour rentrer dans le monde réel. Il aspirait l'air goulûment. Il alla au hublot et l'ouvrit. A partir de ce moment, dit-il, il commença à se remettre.

Comment l'automatique était-il entré dans sa cabine, il l'ignorait. Il savait qu'il avait dû l'y apporter lui-même dans un de ces moments d'éblouissement, mais il ne pouvait s'en souvenir. Il le contempla avec des yeux neufs et avec une nouvelle appréciation de la beauté et de la douceur de la vie. Il se sentait comme un condamné à mort à qui vient d'être accordé un sursis.

Vous pourriez croire qu'il aurait jeté le pistolet à la mer par simple crainte de le toucher. Mais il n'en fit rien. Pour lui, l'objet faisait partie d'une énigme. Il l'examina longuement : c'était un browning 38, de fabrication belge, dont le magasin était plein. Au bout de quelques jours, quand, par précaution, il l'eut gardé hors de sa vue dans sa malle, il médita sur sa présence. Cette arme représentait la seule preuve qu'il pût rapporter chez lui, la seule réalité tangible au milieu d'un cauchemar.

A la douane de New York, le pistolet ne parut provoquer aucune surprise. Il l'emporta dans son voyage sur le continent : Cleveland, Chicago, Salt Lake City... jusqu'à San Francisco, dans le brouillard, puis sur la mer étincelante jusqu'à Honolulu. A Yokohama, les autorités furent bien près de le lui confisquer ; il ne le conserva qu'au prix d'un royal pourboire. Ensuite il le porta sur lui et ne fut jamais fouillé. Tandis que ses nerfs se calmaient, tandis que le ronronnement des hélices lui apportait la paix, l'arme devint comme une espèce de mascotte. Elle l'accompagna dans la chaleur suffocante de l'océan Indien, à travers les eaux sombres de la mer

Rouge jusque dans celles de la Méditerranée. A Port Saïd, au Caire au début de l'automne. A Naples, à Marseille et à Gibraltar. Elle était enfouie dans sa poche revolver en cette nuit froide, un peu plus de huit mois après son départ, où Tony Marvell — complètement rétabli — se retrouva à Southampton, débarquant du *Chippenham Castle*.

Il neigeait cette nuit-là, vous vous en souvenez. Le train-paquebot filait en grondant à travers la neige qui s'accumulait. Il était complet et le chauffage se refusait à fonctionner.

Tony savait que personne ne l'attendrait à Southampton. Son itinéraire avait été établi d'avance et il avait scrupuleusement obéi à l'ordre lui interdisant d'écrire ne fût-ce qu'une carte postale. Mais il avait changé son itinéraire de façon à prendre un navire lui permettant de passer Noël chez lui ; il leur tomberait dessus une semaine plus tôt qu'il n'était prévu. Pendant huit mois, il avait vécu dans un vide douloureux. Dans une heure ou deux il serait arrivé. Il verrait Judith.

Les voyageurs qui partageaient avec lui le compartiment mal éclairé n'étaient pas bavards. La longue traversée leur avait fait épuiser les sujets de conversation et maintenant ils se détestaient presque les uns les autres. Même la neige ne souleva qu'un enthousiasme fugace.

— « Un vrai Noël du temps jadis ! » s'écria l'un d'eux.

— « Ah ! » fit un autre en grattant de l'ongle la couche de givre couvrant le carreau.

— « Bougrement froid, en tout cas, » grommela un troisième. « Ils ne seront donc jamais fichus de faire marcher le chauffage dans ces trains ? Je vais leur adresser une de ces réclamations ! »

Chacun manifesta son approbation par un murmure ou un grognement, puis se retira derrière son journal comme derrière un mur blanc, aveugle, bruissant de temps à autre et à l'abri duquel on pouvait s'imbiber des nouvelles du pays.

Autrement dit (Tony se souvient qu'il le pensa alors), il était de retour en Angleterre. Il était dans son pays. Pour sa part, il faisait seulement semblant de lire. Il se tenait appuyé en arrière sur la banquette, écoutant d'une oreille distraite le fracas des roues et les longs coups de sifflet qui déchiraient l'air tandis que le train prenait encore de la vitesse.

Il savait exactement ce qu'il allait faire. Il serait à peine dix heures quand il arriverait en gare de Waterloo. Il sauterait dans un taxi pour se rendre chez lui le plus vite possible. Il prendrait une douche, s'habillerait convenablement, puis il filerait chez Judith, à Hampstead. Cependant, cette pensée, qui aurait dû lui réchauffer le cœur, le laissait curieusement froid. Il combattit cet engourdissement et rit de lui-même. Avec détermination, il ouvrit le journal pour se distraire, tournant page après page et parcourant rapidement chaque colonne. Soudain, il sursauta. Quelque chose de familier lui accrochait l'œil : un *nom* familier. C'était un article obscur au milieu d'une page.

Ce qu'il était en train de lire dans ce journal, c'était la nouvelle de sa propre mort. Ni plus ni moins.

« *Mr. Anthony Dean Marvell, propriétaire des Hôtels Marvell, domicilié dans Upper Avenue Road, à St. John's Wood, a été trouvé mort hier soir dans sa chambre à coucher. Une balle lui avait traversé le palais et avait pénétré dans son cerveau. Sa main serrait encore un automatique de petit calibre. Le corps a été découvert par Mrs. Reach, la femme de charge de Mr. Marvell, qui...* »

Un suicide !

Et, une fois encore, aussi soudainement qu'elle l'avait quitté à bord du navire, la sensation d'oppression s'empara de lui, l'arrachant au monde réel pour le projeter dans l'irréalité. Le compartiment, comme je vous l'ai dit, était pauvrement éclairé. Aussi était-il peut-être normal que Tony ne pût voir en face de lui qu'un vague mur de journaux ; comme s'il n'avait pas eu de compagnons de voyage, comme si ces derniers l'avaient abandonné tous en même temps, ne laissant derrière eux que l'écran de papier que le mouvement du train faisait sautiller.

Oui, il était seul.

Il se dressa sur ses pieds et tira la porte du compartiment pour sortir dans le couloir. L'espace confiné lui causait une sensation d'étouffement. Tenant son journal à hauteur de ses yeux et de manière qu'il fût éclairé par la lumière du compartiment, il relut l'entrefilet.

Il ne pouvait y avoir la moindre erreur. Le compte rendu était trop détaillé. Il disait tout sur lui, sur son passé et son présent...

« *...Son frère, Mr. Stephen Marvell, l'éminent chirurgien de Harley Street, alerté d'urgence... Sa fiancée, miss Judith Gates... En avril dernier, Mr. Marvell avait été victime d'une dépression nerveuse dont il ne s'était pas remis malgré un long repos...* »

Tony regarda la date du journal, avec la crainte de ce qu'il pourrait découvrir. Mais c'était la date du jour : le 23 décembre. Il ressortait donc de cette information qu'il s'était donné la mort quarante-huit heures auparavant. Et le revolver était dans sa poche en ce moment.

Il replia le journal. Sous ses pieds, le train cahotait et tanguait dans le cliquetis assourdissant des roues. Un bref coup de sifflet lui rappela la sirène du *Queen Anne*. Il regarda le long du couloir sombre et n'y vit qu'une seule personne, un autre voyageur, pensa-t-il, qui se tenait accoudé à la barre d'appui et regardait tomber la neige.

Il ne se rappelle rien d'autre avant l'arrivée du train à Waterloo. Mais quelque chose — une impression, un souvenir subconscient — s'enregistra dans son esprit à propos du voyageur qu'il avait aperçu dans le couloir. Ce qui l'avait d'abord frappé, c'était la forme des épaules du personnage. Puis Tony réfléchit que c'était parce que celui-ci portait un pardessus dont le col à l'ancienne mode était garni de fourrure marron. Il sautait de son wagon en gare de Waterloo quand il se souvint que le vieux Jim Marvell portait toujours un col semblable.

Après cela, il semble avoir revu ce col partout.

Quand il courut au fourgon à bagages, son récépissé de dépôt à la main, pour retirer sa malle et sa valise, il fut pris dans une foule si compacte

qu'il ne put bouger les bras. Mais il eut l'impression que de la fourrure marron était en contact avec son dos.

Un porteur lui trouva un taxi. Ce lui fut un soulagement de revoir un taxi londonien devant une gare londonienne enfumée et d'entendre le choc de la malle que le chauffeur attachait et des éclats de voix familiers. Il indiqua l'adresse au chauffeur, donna un pourboire au porteur et monta en voiture. A ce moment, il semble que le porteur ait tenu la portière ouverte plus longtemps qu'il n'était nécessaire.

— « Fermez la porte, mon vieux ! » ne put s'empêcher de crier Tony. « Fermez-la, vite ! »

— « Bien, m'sieur, » dit le porteur, faisant un saut en arrière. La portière claqua et l'homme resta debout, suivant des yeux le taxi qui démarrait. Regardant par la fenêtre arrière, Tony le vit qui demeurait planté sur le trottoir.

Il faisait sombre dans le taxi et Tony y respirait un air aussi raréfié que s'il avait eu la tête sous un capuchon noir de photographe. Il ne pouvait distinguer grand-chose. Mais il promena ses mains avec soin sur le siège, puis explora en aveugle tout l'espace libre autour de lui. Il ne trouva rien. »

A ce point de son récit, Hargreaves s'arrêta un instant. Il avait parlé avec difficulté, non pas comme s'il s'attendait à ce que ses paroles fussent mises en doute, mais comme s'il avait eu du mal à trouver les mots justes. Ses doigts gantés s'ouvraient et se fermaient sur son genou.

Pour la première fois, la personne qui se trouvait avec lui — miss Judith Gates — l'interrompit. La voix de la jeune femme s'éleva dans l'ombre, de l'autre côté du radiateur.

— « Attendez ! » dit-elle. « Je vous en prie ! »

— « Oui ? » dit Hargreaves.

— « Cette personne qui suivait Tony. » Elle aussi parlait avec difficulté. « Vous n'allez pas me dire que c'était... ? »

— « Que c'était quoi ? »

— « Un mort, » dit Judith.

— « J'ignore qui elle était ou ce qu'elle était, » répondit Hargreaves en la regardant dans les yeux. « Sauf qu'il semblait s'agir de quelqu'un avec un manteau à col de fourrure. Je vous raconte l'histoire de Tony, histoire que je crois. »

Judith mit une main en abat-jour devant ses yeux.

— « Tout de même, » insista-t-elle, et sa voix se fit plus aiguë. « A supposer que ce fût cette personne ! Je veux dire, même en supposant que ce fût l'homme à qui vous pensez. De tous les vivants et de tous les morts, il eût été le *dernier* à soumettre Tony à une influence maléfique. Le Vieux Jim aimait Tony. Il lui a laissé tout ce qu'il possédait jusqu'au dernier penny et pas une miette de sa fortune n'a été à Stephen. Il avait toujours promis à Tony qu'il penserait à lui. »

— « Et il a tenu parole, » dit Hargreaves.

— « Mais... »

— « Voyez-vous, » dit lentement Hargreaves. « Vous ne comprenez

toujours pas d'où émanait l'influence maléfique. Tony non plus, d'ailleurs, à ce moment-là. Assis là dans l'obscurité du taxi, il se voyait simplement emporté à travers des rues rendues glissantes par la neige, et quoi qu'il eût à ses trousses, de bon ou de mauvais, il ne pouvait l'endurer.

Cependant, tout aurait pu se terminer sans ennui si le chauffeur du taxi avait été prudent. Mais il ne le fut pas. C'était la première neige de l'année et le chauffeur fit une fausse manœuvre. A deux cents mètres à peine d'Upper Avenue Road, il prit un virage à trop vive allure. Tony sentit les roues patiner et la voiture faire une embardée irrésistible ; il vit un tronc d'arbre tout noir venir à leur rencontre, énorme, et faire voler le pare-brise en éclats. La voiture s'immobilisa de côté contre l'arbre, une roue voilée.

« J'ai été obligé de donner un coup de volant, » criait le chauffeur. « Bien obligé ! Un vieux bonhomme avec un col de fourrure est venu se flanquer juste dans mes roues... »

Et c'est ainsi, vous voyez, que Tony dut rentrer chez lui à pied.

***

Il n'avait pas fait dix pas qu'il eut conscience d'être suivi. Deux cents mètres, ce n'est pas long. Première rue à droite, première à gauche, et on y est. Mais dans ce cas, ils semblaient se prolonger à l'infini, comme cela arrive dans les rêves. Il aurait voulu rester avec le chauffeur de taxi. Le chauffeur pensa que son client craignait qu'il ne lui apporte pas sa malle une fois la roue réparée. Mais ce n'était pas pour cette raison.

Au début, Tony marcha d'un pas rapide. La chose marchait à la même allure derrière lui. A la lueur d'un réverbère, Tony entrevit le col de fourrure humide sur le pardessus, mais rien d'autre. Ensuite, il pressa le pas au point qu'il en vint presque à courir ; et, bien qu'aucune différence ne fût notable dans la démarche de ce qui le suivait, l'intervalle restait constant. Contrairement à vous, Tony ne se demandait pas si c'était une chose bonne ou mauvaise. Ce sont là des questions qui ne vous viennent pas à l'esprit quand on a affaire à quelque chose qui peut être mort. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il ne devait pas laisser cela *s'identifier* avec lui, sinon il était perdu.

La chose se mit alors à gagner du terrain sur lui et il prit ses jambes à son cou.

Le trottoir était noir, la neige d'un gris sale. Il vit le coin de rue familier, les petits murs de pierre avec les jardins surélevés, la plaque de rue scellée dans un de ces murs, lettres blanches sur fond noir... Pris d'une panique aveugle, il se précipita pour gravir les marches menant à sa porte.

La maison était plongée dans l'obscurité. Il tira de sa poche son trousseau de clés froid, mais l'anneau glissa entre ses doigts, comme un morceau de savon dans l'eau du bain, et tomba sur le carrelage devant la porte. Il le chercha à tâtons dans le noir, au moment précis où la chose tournait au portail d'entrée. En fait, Tony entendit grincer la grille. Il trouva les clés, puis la serrure par miracle, et ouvrit la porte.

Mais il était trop tard, car la chose montait déjà les marches du perron.

Tony dit que, vu de près, éclairé de derrière par un réverbère, le col de fourrure paraissait plus humide et mité ; c'est toute la description qu'il peut en donner. Il était dans un vestibule sombre et la porte était ouverte. Les choses familières elles-mêmes lui échappaient et il ne parvenait pas à retrouver le commutateur électrique.

L'autre personne entra.

Tony se souvint qu'il avait toujours dans sa poche l'arme qui avait fait avec lui le tour du monde. Il fouilla sous son pardessus pour la prendre, mais il ne fut même pas capable d'exécuter correctement ce simple geste et la laissa choir sur le tapis. Comme le visiteur était maintenant à deux mètres de lui, il ne chercha pas à la ramasser, mais s'élança dans l'escalier.

En haut de l'escalier, il risqua un coup d'œil en bas. La chose s'était arrêtée. Dans la zone de lumière bleuâtre qui entrait par la porte ouverte, Tony la vit qui se baissait pour ramasser le pistolet automatique sur le tapis.

Tony croit — maintenant — qu'il se mit à faire de la lumière dans le corridor du premier étage et aussi qu'il cria quelque chose. Il arriva devant la porte de sa chambre, l'ouvrit brusquement, se précipita à l'intérieur et commença aussitôt à tourner d'autres commutateurs. Il avait allumé deux lampes quand il se retourna pour regarder le lit. Le lit était occupé.

Cependant, ni le bruit ni les lumières ne firent se dresser l'homme étendu là. Un drap le recouvrait de la tête aux pieds. Mais même sous le drap on pouvait deviner des traits émaciés et des yeux caves. Tony Marvell accomplit alors ce qui fut peut-être l'acte le plus courageux de sa vie. Il voulait savoir. Il s'approcha du lit et rabattit le haut du drap. Ce fut son propre visage qu'il contempla : un visage mort aux yeux clos, tourné vers le ciel.

Bouleversé, il le fut certainement. Mais pas plus terrorisé qu'avant. Car ce mort était réel ; il était là en chair et en os, tout autant que Tony. Il était l'exacte réplique de Tony. Mais ce n'était plus maintenant une question de monde réel et de monde irréel ; ce n'était plus une question de folie menaçante. Cet homme était réel et cela signifiait supercherie et imposture.

Une voix venue de l'autre bout de la pièce s'écria : « *Tony ! Tu es vivant !* » Et Tony fit volte-face pour voir son frère Stephen debout sur le seuil.

Stephen portait une robe de chambre rouge dans laquelle il s'était hâtivement drapé et ses cheveux étaient hirsutes. Son visage était celui d'un homme sur le point de s'évanouir.

— « Je ne voulais pas le faire ! » lui cria Stephen. Bien que ne comprenant pas, Tony sentit que ces mots étaient une confession. C'étaient des mots comme en balbutie un gosse pris en faute, des mots qui vous font prendre en pitié celui qui les prononce.

— « Je n'ai jamais voulu vraiment te faire tuer à bord de ce bateau, » dit Stephen. « Ce n'était qu'une plaisanterie. Tu sais que je n'aurais jamais voulu te faire de mal. Tu le sais, n'est-ce-pas ? Ecoute... »

Stephen, comme je l'ai dit, était sur le seuil, serrant sa robe de chambre autour de lui. Qu'est-ce qui le fit se retourner brusquement vers le corridor ? Tony n'a pu me le dire. Peut-être entendit-il un bruit venant de derrière.

Peut-être aperçut-il quelque chose du coin de l'œil. Quoi qu'il en soit, il se retourna et se mit à hurler.

Tony n'y vit pas plus longtemps ; la lumière s'éteignit dans le corridor. La peur le reprit et il ne put faire un mouvement. Car il aperçut une main. Ce ne fut, à vrai dire, que l'éclat fugitif d'une main. Celle-ci surgit de l'obscurité du corridor, empoigna le bouton de la porte de la chambre et ferma la porte d'un coup sec. Elle tourna une clé de l'extérieur, enfermant Tony dans la chambre et bloquant Stephen dehors dans le corridor. Stephen qui continuait de hurler.

Et il est heureux, d'ailleurs, que Tony ait été enfermé dans la chambre, car cela devait lui épargner des ennuis avec la police un peu plus tard.

C'est ensuite Mrs. Reach, la femme de charge, qui donne son témoignage. Sa chambre était voisine de celle de Stephen, au fond du corridor du premier étage. Elle fut réveillée par des cris, par ce qui semblait être un vacarme de choses cognées, et par un bruit de respiration rauque. Ces bruits se déplacèrent, passant devant sa porte pour se diriger vers la chambre de Stephen.

Au moment même où elle sortait du lit et mettait une robe de chambre, elle entendit la porte de la chambre de Stephen se fermer. Et comme elle sortait dans le corridor, elle perçut, pour la seconde fois en quarante-huit heures, un coup de revolver.

Maintenant, Mrs. Reach est prête à témoigner devant une cour de coroner que personne ne quitta et n'aurait pu quitter la chambre de Stephen après le coup de feu. Elle resta devant la porte et ce n'est que plusieurs minutes plus tard qu'elle parvint à rassembler assez de courage pour l'ouvrir. Quand elle l'ouvrit enfin, tous les bruits avaient cessé. Stephen avait été tué d'une balle dans la tempe droite, tirée à bout portant, par lui-même probablement, puisque l'arme fut découverte sur les draps en bouchon et tachés de sang. Il n'y avait personne d'autre dans la pièce et toutes les fenêtres étaient fermées de l'intérieur. La seule autre chose que Mrs. Reach remarqua fut une odeur déplaisante, horriblement déplaisante, de vêtements moisis et de fourrure humide. »

*
* *

Hargreaves fit une nouvelle pause. On eût dit qu'il était parvenu à la fin de l'histoire. Un étranger aurait pu croire, d'autre part, qu'il avait trop insisté sur ces horreurs, car la jeune femme assise en face de lui tenait ses mains pressées sur ses yeux. Mais Hargreaves connaissait son affaire.

— « Alors ? » dit-il avec affabilité. « Vous voyez l'explication, n'est-ce pas ? »

Judith enleva ses mains de devant ses yeux.

— « L'explication ? »

— « L'explication naturelle, » dit Hargreaves, détachant chaque syllabe. « Tony Marvell n'est nullement menacé de folie. Il n'a jamais été victime d'hallucinations ni d'éblouissements. Il a seulement cru en avoir. Tout cela n'était qu'une machination criminelle montée par Stephen. Elle a mal

tourné, mais si elle avait réussi, Stephen Marvell aurait commis là un crime à peu de chose près parfait. »

Le soulagement qu'il lut sur le visage de Judith, la façon dont elle lui apparut soudain transfigurée par l'espoir allèrent droit au cœur de Hargreaves. Mais il n'en laissa rien paraître.

— « Replaçons-nous huit mois en arrière, » poursuivit-il, « et reprenons au commencement. Tony était alors un jeune homme très riche. Le distingué Stephen, en revanche, était criblé de dettes et constamment au bord de la ruine. Si Tony venait à mourir, Stephen, le parent le plus proche du défunt, empochait tout l'héritage. C'est pourquoi Stephen décida que, s'il devait continuer à vivre lui-même, Tony devait mourir.

Mais en tant que médecin, Stephen savait combien un assassinat comporte de risques. Quelles que soient les précautions prises, il y a toujours des soupçons, et Stephen ne pouvait manquer d'être soupçonné. Il recula devant les risques représentés par les détectives fureteurs, les questions insidieuses, les accablants rapports d'autopsie... Jusqu'au moment où, voici plus de huit mois, il découvrit soudain comment il pouvait supprimer Tony sans encourir le moindre soupçon.

A l'hôpital St. Jude, où il exerçait à titre bénévole, Stephen avait trouvé un ancien instituteur tombé dans la misère, du nom de Rupert Hayes. Chacun en ce monde possède, affirme-t-on, son double parfait. Et Hayes était le sosie de Tony jusque dans les moindres détails de sa constitution. Il ressemblait, en fait, si étrangement à Tony que, au premier abord, Stephen en fut saisi. Or, Hayes se mourait de tuberculose. Il n'avait, dans les conditions les plus favorables, pas plus d'une année à vivre. Il devait forcément être intéressé à tout projet lui permettant de passer le reste de sa vie dans le luxe et de mourir de mort naturelle dans un lit douillet. Stephen lui exposa son plan.

Tony, sur son ordre, partirait — apparemment — pour un voyage de détente autour du monde. Le soir du départ de Tony, Hayes attendrait à bord du même bateau, un revolver dans sa poche. Quand Stephen et les amis seraient redescendus à terre suffisamment tôt, Hayes entraînerait Tony dans un endroit du pont mal éclairé. Là, il tuerait Tony d'une balle dans la tête et jetterait son cadavre par-dessus bord.

Ne vous est-il jamais venu à l'idée que, juste avant de quitter le port, un grand transatlantique est le lieu idéal pour commettre un meurtre ? Pas une âme ne se souviendra de vous par la suite. Les passagers ne remarquent rien ; ils sont trop énervés. Les hommes d'équipage non plus ; la manœuvre les tient trop absorbés. La plus grande confusion règne à bord. Et qu'arrive-t-il à votre victime une fois jetée à la mer ? Elle est aspirée sous les puissantes hélices et bientôt déchiquetée au point d'être méconnaissable. Quand le corps est découvert — à supposer qu'il le soit — on le prend pour celui de quelque promeneur tombé du quai. On ne fera certainement jamais le rapprochement avec le départ du transatlantique, parce que personne ne manquera sur la liste des passagers.

Bien sûr que personne ne manquera sur la liste des passagers ! Hayes, vous comprenez, devait aller trouver le commissaire de bord et donner

l'ordre de débarquer les bagages de Tony. Il dirait que, réflexion faite, il annulait son voyage. Après avoir tué Tony, il devait redescendre à terre comme s'il... »

La jeune femme poussa une exclamation.

Hargreaves hocha la tête :

— « Vous saisissez maintenant, » dit-il. « Il devait redescendre à terre comme s'il était Tony. Il devait dire à ses amis qu'il ne s'était pas senti capable d'affronter les fatigues du voyage, et chacun aurait accepté cette explication. Pourquoi pas ? Le vrai Tony était à deux doigts de prendre une telle décision.

Ensuite, Hayes, bien entraîné pour cette tâche, n'aurait plus qu'à s'installer pour jouer le rôle de Tony pendant le reste de sa vie normale. Remarquez bien cela : sa vie normale, un an au maximum. Il serait trop malade pour s'occuper des affaires, bien entendu. Il ne vous verrait même que fort rarement, vous, sa fiancée. S'il commettait jamais quelque bévue, on mettrait cela sur le compte de ses nerfs détraqués. On le laisserait « contracter » une affection pulmonaire et, au bout d'un an, entouré de ses amis éplorés...

Stephen avait conçu un plan génial. « Assassinat ? » Que voulez-vous dire par assassinat ? Que les médecins examinent donc le mort tant qu'ils voudraient ! Que la police pose les questions qu'elle voudrait ! Quelles que soient les suites, Stephen Marvell peut dormir sur ses deux oreilles. Car le pauvre diable qui repose dans son lit est réellement mort de mort naturelle.

Seulement, voilà... le plan tourna mal. Hayes n'avait pas l'étoffe d'un assassin. Je n'ai pas eu l'occasion de le connaître, mais ce devait être un faible. Il promit de faire ce qui lui était demandé, mais quand le moment fut venu, il ne put se résoudre à tuer Tony. Il ne le put littéralement pas, physiquement pas. Il se débarrassa de son revolver et prit la fuite. D'autre part, une fois redescendu à terre, il ne put avouer à Stephen que Tony était vivant. Il ne pouvait abandonner cette année de bien-être et de luxe, avec tout l'argent de Tony à sa disposition pour calmer ses poumons malades. Aussi fit-il croire à Stephen qu'il s'était acquitté de sa mission et Stephen en dansa de joie. Mais, les mois passant, Hayes n'avait pas envie de danser. Il savait que Tony n'était pas mort et qu'il aurait bientôt à rendre des comptes. Et il ne pouvait pas laisser les choses se terminer comme cela. Une semaine avant le retour prévu de Tony, Hayes écrivit une lettre à la police pour tout expliquer, puis se tua plutôt que d'affronter le scandale. »

Il y eut un silence.

— « Voilà, je pense, » dit calmement Hargreaves, « qui explique tout au sujet de Tony. »

Judith Gates se mordit les lèvres. Son joli visage était travaillé par les pensées et elle ne pouvait contenir le tremblement de ses mains. Pendant un momnt, elle sembla prier.

— « Dieu merci ! » murmura-t-elle. « J'avais si peur que ce soit... »

— « Oui, » dit Hargreaves. « Je sais. »

— « Mais cela n'explique pourtant pas tout. C'est... »

Hargreaves lui coupa la parole.

— « J'ai dit, » fit-il remarquer, « que cela explique tout au sujet de Tony. C'est tout ce qui doit vous intéresser. Tony est libre. Vous aussi. Quant à la mort de Stephen Marvell, il s'agit d'un suicide. Telle est l'explication officielle. »

— « Mais c'est absurde ! » s'écria Judith. « Je n'aimais pas Stephen. Je savais depuis toujours qu'il haïssait Tony, mais il n'était pas homme à se tuer, même démasqué. Ne voyez-vous pas que vous avez négligé d'expliquer la seule horreur véritable ? Il faut que je sache. Je veux dire qu'il faut que je sache si vous pensez ce que moi je pense. Qui était l'homme au col de fourrure marron ? Qui a suivi Tony chez lui cette nuit-là ? Qui s'est tenu près de lui pour le préserver des influences maléfiques ? Qui était son ange gardien ? Qui a tué Stephen par vengeance ? »

Sir Charles Hargreaves baissa les yeux sur le radiateur à la flamme crachotante. Son visage inscrutable se plissa en une moue pensive. Son cerveau renfermait bien des secrets. Il était prêt à mettre celui-là sous clé, dès l'instant qu'il savait que la jeune femme et lui se comprenaient mutuellement.

— « A vous de me le dire, » répondit-il.

(Traduit par Roger Durand.)



Mon barman et son monstre

(*How bug-eyed was my monster*)

par ROBERT BLOCH

Robert Bloch compte de nombreux admirateurs parmi les lecteurs de « Fiction », depuis la publication de « J'embrasse ton ombre », (*n*° 41), « Eve au pays des merveilles » (*n*° 44), « Cher fantôme ! » (*n*° 45) *et* « Si vous n'y croyez pas... » (*n*° 50). (*Rappelons aussi, dans le numéro* 119 *de « Mystère-Magazine », l'extraordinaire* « Dingue de tombe ! ».) *Comme on le sait, Bloch, qui a pourtant écrit quelques-unes des plus épouvantables nouvelles que nous connaissions, est également un joyeux humoriste. Nous ne voulons pas déflorer ce conte : préparez-vous cependant à y trouver une idée totalement inattendue !*



QUELQUE chose de pas courant m'est arrivé l'autre soir. Il était dans les dix heures du soir et j'étais dans un bar.

Jusque-là, il n'y a rien de pas tellement courant, mais ce qu'il y a eu de pas courant, c'est que c'est le soir où Fast Mickey a sauvé le monde.

Fast Mickey, c'est le barman de ce bistrot où je vais, et si personne se doutait encore à ce moment-là que c'est cette petite tête de lard qui allait sauver le monde, nous autres, les habitués, ça faisait déjà un bout de temps qu'on savait qu'il était futé comme pas un. Beaucoup de gars distingués viennent ici rien que pour causer avec Fast Mickey — des gars vraiment distingués : des grosses légumes de professeurs, des toubibs pour dingues, et même de temps en temps des vendeurs de voitures d'occase.

Fast Mickey, on dirait qu'il a la spécialité des toubibs pour dingues. Et ce soir-là, justement, il en avait toute une bande autour de lui ; y compris Sigmund le Subconscient.

Sigmund le Subconscient vient toujours raconter ses ennuis à Fast Mickey.

— « Vous autres, barmen, vous êtes bien les meilleurs psychiatres du monde, » il lui dit. « Toute la journée, il y a des gens qui viennent vous raconter leurs problèmes, et on vous fait sûrement plus de confessions qu'à nous. Pour moi, vous combinez en une seule personne l'imago paternelle et le sorcier. Tenez, vous pourriez peut-être m'aider... »

Fast Mickey fait oui de la tête en souriant.

— « Bien sûr, » il dit. « Vous voulez que j'analyse vos complexes ? Tenez, montez donc là, sur le bar, et allongez-vous. Oui, c'est ça. Maintenant, fermez les yeux et racontez-moi la première chose qui vous vient à l'esprit... »

Si je me souviens de tout ça, c'est parce que moi je suis tout à côté d'eux en train d'essayer de suivre le match à la radio. Ça y est, la neuvième balle est cuite, c'est aux Bums et...

Et ça y est, ça se déclenche.

Un speaker coupe le reportage et lâche à toute vitesse :

« *Attention! Nous interrompons cette émission pour vous donner lecture d'un bulletin de la Disassociated Press!* »

Tout le monde ouvre ses esgourdes, parce qu'on sait qu'on n'interrompt pas un reportage de match de base-ball comme ça.

— « Peut-être qu'ils ont trouvé un remède pour une maladie, » je dis.

— « Ou peut-être que c'est la Russie qui vient de lâcher une bombe H, » suggère Sigmund le Subconscient.

— « Ça doit être plus important que ça pour qu'ils coupent un match des Bums, » dit Fast Mickey. « Pour moi, c'est que Marylin Monroe va jouer *Les frères Karamazov.* »

Eh bien, on se trompe tous.

Et le speaker se met à hurler :

« *L'objet non-identifié qui volait au-dessus de la ville est maintenant identifié. Il s'agit d'une véritable soucoupe volante. Elle vient d'atterrir au coin de Central Park et un passager est en train d'en sortir. Les rapports des témoins oculaires concordent tous pour dire que cette créature est indubitablement d'origine extra-terrestre. Elle a trois mètres de haut, elle est couverte de poils verts et elle a de nombreux tentacules. Attention! Dès qu'ils nous parviendrons, nous vous diffuserons des bulletins complémentaires qui vous tiendront au courant des développements de la situation.* »

Il se tait.

Au bar, une petite tête de piaf déclare :

— « C'est une blague, voilà ce que c'est — comme cette histoire d'invasion martienne il y a des années. Les soucoupes volantes, ça n'existe pas. »

— « Une hallucination collective très probablement, » dit Sigmund le Subconscient. « Qui pourrait accorder le moindre crédit à cette histoire de tentacules. Et des poils verts ! »

— « Pour les tentacules, je n'en sais rien, » que je dis, « mais si vous voulez voir quelque chose de vert, vous n'avez qu'à vous ramener dans le secteur un de ces matins de bonne heure et je vous ferai voir ma langue. »

« ATTENTION ! » glapit le speaker. « *Dernières nouvelles sur la créature issue de la soucoupe volante! Complètement sortie de la soucoupe volante maintenant, elle traverse Central Park. D'après ce qu'on me dit à l'instant au téléphone, un Comité d'Accueil de l'Hotel de Ville et trois voitures de polices armées de mitrailleuses vont à sa rencontre. Oh!... Comment? Notre envoyé spécial me dit qu'elle écarte le Comité d'Accueil avec un tentacule et les voitures de police avec un autre. Les*

balles de mitrailleuse sont sans effet sur elle. Elle vient de renverser les voitures de police et elle arrive dans la rue. La foule se sauve en hurlant ! »

— « Et un peu qu'ils se sauvent ! » braille Fast Mickey tout d'un coup. « Eteignez la radio et on pourra les entendre. Je viens juste de me souvenir... Central Park est à deux rues d'ici ! »

C'est vrai. Une fois la radio coupée, on entend le bruit à l'extérieur — il y a des gens qui se bousculent et qui se sauvent dans tous les sens en glapissant comme des singes.

— « Ce n'est pas de la blague alors, » murmure Sigmund le Subconscient. « Un monstre est parmi nous ! Il faut l'arrêter ! »

— « Pas la peine de me regarder comme ça, » je lui dis. « Je suis allergique aux monstres. C'est à cause de ça du reste que j'ai perdu un bon boulot une fois : on m'avait proposé de travailler pour un politicien. »

— « Cette créature a sûrement une intention précise en atterrissant, » dit Sigmund le Subconscient. « Voilà des années qu'on parle des soucoupes volantes, mais c'est la première fois qu'on en voit une atterrir. Il y a une raison à cela. Cette créature a sûrement envie de quelque chose. »

— « Eh bien, en tout cas, c'est pas des clefs de la ville, » dit Fast Mickey. « Et c'est pas d'une nuit en taule non plus. »

— « Certainement pas, » dit Sigmund le Subconscient. « Ils s'y prennent complètement de travers. Et ils ont sûrement besoin d'un psychiatre comme moi pour résoudre le problème. J'y vais ; je vais essayer de raisonner avec cette bête. »

— « Attendez ! » crie Fast Mickey.

Mais Sigmund le Subconscient n'attend pas. Il attrape au vol le petit sofa portatif qu'il emmène toujours avec lui pour les cas d'urgence et il sort en courant.

Nous autres, on reste tout simplement dans le bar à attendre. On n'attend pas longtemps du reste parce que, tout d'un coup, il se met à y avoir des cris et un vacarme épouvantable dans la rue.

A l'autre bout du bar, il y a une jolie mignonne qui s'appelle Estrellita Shapiro et qui pèse dans les soixante kilos toute habillée et mouillée. Si je m'en rends compte, c'est qu'aussitôt après le premier de ces coups de Trafalgar dans la rue, elle me saute sur les genoux et renverse mon verre sur sa robe en criant :

— « Sauvez-moi ! Le monstre vient par ici ! »

Et la porte s'ouvre, mais ce n'est pas le monstre. C'est Sigmund le Subconscient et il est dans un drôle d'état. Ses vêtements sont déchirés, ses lunettes sont cassées, et il lui manque la moitié de son bouc.

— « Vous avez entendu ce bruit il y a une minute ? » il dit en soufflant. « La créature vient d'éventrer un immeuble de quatre étages juste à côté. Et elle est en train de le démolir avec ses espèces de tentacules. On dirait qu'elle cherche quelque chose. Oui, elle cherche quelque chose, c'est sûr. »

— « Vous lui avez fouillé le Subconscient ? » demande Fast Mickey.

— « Ah non ! Et je n'essayerais pas de m'y prendre avec des pin-

cettes ! » fait Sigmund. « Je me suis approché d'elle tout à l'heure, et elle m'a jeté un de ces regards... Ensuite elle a essayé de m'agripper, alors j'ai fait la seule chose raisonnable dans ce cas-là... »

— « C'est-à-dire ? »

— « C'est-à-dire que j'ai pris mes jambes à mon cou, » dit Sigmund le Subconsceint. Il nous regarde les uns après les autres et il ajoute : « Moi, je propose qu'on éteigne les lumières et qu'on ferme la porte à clef. Mais vite. Parce que si jamais cette bête se met dans l'idée de partir à ma poursuite... »

Mais il saute en l'air comme un lapin et il hurle : « Oh ! *la voilà !* »

Eh oui, la voilà, qui entre par la porte.

Le gars à la radio, il avait pas raconté tellement de blagues. La créature a bien les trois mètres de haut, des poils verts partout et tout un tas de tentacules ; et aussi des yeux qui lui pendent de la tête. Et elle ne marche pas vraiment. Elle glisse, elle se tortille, elle ondule pour avancer.

Elle est *vraiment* horrible. On dirait Elvis Presley avec des tentacules.

Un moment, elle reste sans bouger dans l'entrée de la porte, et puis elle ouvre sa bouche et elle se met à faire des bruits, mais des bruits encore plus affreux que ceux d'Elvis Presley.

Sigmund le Subconscient, les autres toubibs pour dingues et tous les clients sont déjà réfugiés derrière le bar, accroupis. Moi, j'aimerais bien en faire autant, sauf qu'il y a cette Estrellita Shapiro qui s'accroche à moi et qui essaye de se glisser à l'intérieur du col de ma chemise. Et elle y arrive presque.

Mais Fast Mickey, lui, reste là, ferme comme le roc. Il a pas peur. Il regarde le monstre aux yeux pendants et il écoute un moment les bruits qu'il fait. Et puis, au bout d'un moment, il se penche derrière le bar et il remplit un verre. Et il le tend au monstre.

Lequel n'y fait pas attention et commence à onduler dans ma direction.

Fast Mickey hoche la tête. Il se retourne, ouvre le tiroir-caisse, prend une poignée d'oseille et la colle sur le bar à côté du glasse. Le monstre a même pas un coup d'œil pour le flouze. Et il continue à limacer vers moi.

Fast Mickey court à l'autre bout du bar, traverse la salle, décolle de moi l'Estrellita Shapiro et la pousse vers le monstre.

Le monstre passe à côté d'elle sans rien dire.

— « Ça sert à rien, » chuchote Sigmund le Subconscient de derrière le bar. « Je comprends ce que vous faites. Vous essayez de trouver ce que cherche cette créature. Ce n'est ni l'argent, ni la boisson, ni une femme. »

— « Et alors ? Pour quelle autre raison est-ce que quelqu'un entre dans un bar ? » demande Fast Mickey.

— « Cette créature n'est pas « quelqu'un ». C'est un être d'un autre monde, » murmure Sigmund le Subconscient d'une voix rauque. « Quelque chose d'effrayant, d'étrange, de fou ! »

Le monstre fait des sales bruits maintenant. Mais tout d'un coup,

Fast Mickey a un grand sourire. Il fait demi-tour, s'approche du monstre et le prend par un tentacule. Et puis il l'emmène avec lui jusqu'à la porte au fond de la salle et ils disparaissent.

Deux minutes plus tard, le monstre s'en va. Il retraverse la salle et ressort dans la rue. Plus de hurlements, plus de vacarme. Et quand on rallume la radio, le speaker est en train de dire que le monstre vient de remonter dans sa soucoupe volante et qu'il s'envole.

Tout est fini. On ressort de derrière le bar et Fast Mickey sert une tournée générale offerte par la maison, et les journalistes arrivent et lui demandent comment il a fait pour sauver le monde.

Fast Mickey répond modestement :

— « Rien de terrible. J'ai simplement pigé tout d'un coup. Un voyage en soucoupe volante, pour ces créatures-là, ça doit être comme un long trajet en bagnole. Tôt ou tard, on finit par avoir besoin de quelque chose. Moi, j'ai trouvé ce que c'était et j'ai fait ce qu'il fallait, c'est tout. »

— « Brillante compréhension psychologique, » dit Sigmund le Subconscient. « Mais comment en êtes-vous arrivé à cette conclusion ? »

— « Parce que je suis barman et pas psychiatre, » lui dit Fast Mickey. « Et je sais que tous les gens qui entrent dans un bar, il y a seulement *quatre choses* dont ils peuvent avoir envie. Si ce n'est pas un verre, si ce n'est pas de l'argent, si ce n'est pas une femme, alors il faut bien que ce soit *l'autre* chose. Vous voyez, » il dit en levant son verre, « c'est simplement une question d'élimination. »

(*Traduit par Yves Rivière.*)



Trois petits tours et puis s'en va

par JEHANNE JEAN-CHARLES

Cette nouvelle de Jehanne Jean-Charles (dont on a lu « Le velours et l'acier » *dans le numéro 98 de « Mystère-Magazine ») est extraite d'un recueil en voie d'achèvement et qui s'intitulera* « Les plumes du corbeau ». *Recueil de nouvelles cruelles dont celle-ci vous donnera le ton, mi-fantastique mi-poétique et d'un humour toujours un peu macabre.*



Il s'inclina légèrement, avec beaucoup d'élégance. Dans la salle, les gens retenaient leur souffle.

Il porta sa main droite à son chapeau haut de forme, le souleva lentement, lentement. Sa main gauche prit rapidement quelque chose sur sa tête et le posa à terre. Maintenant les spectateurs émerveillés voyaient courir sur le plancher de la scène une créature haute de trente centimètres, mais dont la tête avait les dimensions normales d'une tête féminine, soit plus de la moitié de la hauteur totale. Une caricature comme celles que l'on voit dans les journaux, des personnalités politiques ou mondaines. Les gens riaient. L'effet était saisissant, mais encore plus ridicule. Cette tête si naturelle et ce tout petit corps !

Dans la salle, M. Benoit riait plus fort que les autres. C'était la première fois qu'il venait. Sa femme l'avait tanné, une semaine durant :

— « Je veux voir Calvacanti. Emmène-moi voir Calvacanti. »

Et finalement :

— « J'ai pris des places pour aller voir Calvacanti. »

M. Benoit n'aimait rien tant que passer une soirée chez lui bien tranquille, trois boutons de son gilet déboutonnés pour donner de l'aise à son ventre épanoui, un petit verre de Kummel à sa portée.

Mais enfin, des concessions s'imposent dans tous les ménages. Il avait résisté victorieusement à l'achat d'une télévision. Il devait donc s'extirper de temps à autre de son fauteuil pour aller dormir dans un théâtre ou un cinéma à côté de son épouse perpétuellement surexcitée. Celle-ci était ravie de voir rire son gros mari, si peu facile à distraire.

Il se tourna vers elle.

— « Ce n'est pas mal, je dois dire que ce n'est pas mal. J'ai vu des chinois il y a vingt ans qui faisaient également des trucs avec des jeux de glace, mais ça ce n'est pas mal. »

— « Et puis, » dit sa femme, toute joyeuse, « ça aura fait tellement plaisir à Almine que nous soyons venus. »

— « Oh ! celle-là, » dit M. Benoit avec une moue un peu méprisante...

Almine était l'aide de Calvacanti, et en même temps la cousine de Mme Benoit. Après quelques essais cinématographiques peu convaincants, elle avait trouvé cette place. M. Benoit, qui classait volontiers les femmes non mariées dans la catégorie des dévoyées, ne la recevait pas chez lui, mais admettait toutefois que Mme Benoit vît sa cousine au-dehors. Elles se rencontraient pour le thé, ici ou là, et Mme Benoit connaissait le roman Calvacanti-Almine.

— « Il est si beau, » disait Almine en lui montrant des photos de l'illusionniste, « et si bon ! si doux ! jamais brusque, jamais sévère. Il a été si patient avec moi, à tout point de vue. »

Mme Benoit en avait déduit qu'Almine avait offert à Calvacanti sa naïveté et le meilleur d'elle-même, et que le prestidigitateur n'avait pas dit non.

Au dernier thé, l'idylle avait fait des progrès foudroyants. Calvacanti avait parlé mariage. Mme Benoit, qui admirait Almine pour sa beauté et de plus l'aimait bien, se voyait déjà recevant l'heureux couple. Mais comment parler de son art au grand homme sans l'avoir jamais vu ? Elle avait donc mené une offensive patiente près de M. Benoit et l'avait finalement mis devant le fait accompli : deux billets pour le « Florian », le music-hall en vogue où depuis trois mois Calvacanti se produisait moyennant un véritable pont d'or. Il avait su faire de son numéro quelque chose de sensationnel. Son meilleur tour était précédé de maniements classiques et insignifiants de cartes, de mouchoirs et de balles de ping-pong. Mais la présentation du « phénomène » était suffisante pour faire courir toute l'Europe. Evidemment il n'invitait pas les gens à monter, et à toucher, mais l'effet obtenu était suffisamment surprenant. Il ne se donnait pas non plus le luxe grossier de raconter des boniments mensongers. Les affiches s'en chargeaient pour lui.

Il ne disait rien, souriait seulement discrètement pendant la durée du tour, puis faisant disparaître la silhouette féminine grotesque dans son chapeau, quittait la scène après un mince salut et ne revenait jamais aux rappels. C'était un principe qu'il ne transgressait pas. Tous les grands ont de ces manies.

Almine, qui s'appelait en réalité Claire Dupuis (mais Almine sonnait mieux) se tenait à la gauche de son idole, la fixant éperdument de ses beaux yeux candides. Elle était la seule à se soucier comme d'une guigne de ses tours, car elle était amoureuse des mains de Calvacanti pour ce qu'elles avaient fait d'elle et non point pour le travail qu'elles faisaient sur scène.

Ils se marièrent sans cérémonie, ce qui fut une grosse déception pour Mme Benoit. Le lendemain de ses noces, Almine reçut de son époux un chèque fabuleux pour s'acheter des toilettes. Elle n'avait jamais eu autant d'argent. Jusqu'ici Calvacanti ne lui avait pas fait de cadeaux ; son amour se teintait sans doute d'une retenue bourgeoise qui le poussait à donner à sa femme plutôt qu'à sa maîtresse.

A la banque, une déception attendait Almine. On lui réclamait des papiers d'identité. Elle n'en avait pas. Elle n'avait même pas son livret

de famille tout neuf. Elle revint chez elle avec une moue boudeuse sur ses jolies lèvres et parcourut bien vite le long couloir qui menait à la chambre où Calvacanti reposait encore, pressée de se faire consoler par son bel époux. Un bruit de voix l'immobilisa derrière la porte, alors qu'elle s'apprêtait à ouvrir doucement et à dire : « Coucou, me voilà. »

C'était une voix féminine aigrelette et méchante dont toutes les paroles percèrent la pauvre Almine comme autant d'aiguilles.

— « Tu peux coucher avec qui tu veux, » disait-elle, « mais le mariage, c'est trop. Ce n'était pas dans nos conventions. Tu vas te débarrasser de cette pimbêche. Fais-lui une pension, envoie-la au diable et prends quelqu'un d'autre, sinon c'est moi qui m'en irai. »

Calvacanti dit seulement :

— « Mais... »

Il ne disait jamais grand-chose.

— « Il n'y a pas de mais, » reprit la voix. « Tu n'es qu'un âne, un raté, et sans moi tu ne serais rien. Allons, ne fais pas la mauvaise tête. Prends-moi dans tes bras et demande-moi pardon ou je sors de ma cachette et je fais un scandale. »

Almine fit ce que font toutes les femmes dans ce genre de circonstances. Elle se pencha doucement et colla un œil embué de larmes au trou de la serrure. Elle resta ainsi durant un moment beaucoup plus long qu'il ne le fallait pour se convaincre de l'horrible réalité. Si horrible et si peu réelle que la seule solution se trouvait trois étages en dessous, sur le trottoir où elle s'écrasa en passant par la fenêtre, sans histoires, sans presque de bruit, encore perdue dans son cauchemar.

***

Calvacanti a une autre aide qui le regarde sans amour et se boudine dans un corset pour paraître moins grosse.

Et les gens rient toujours, quand ils voient courir sur la scène la monstrueuse créature grotesque — le meilleur tour du Grand Illusionniste.



Le dialogue des sourds

(*Incommunicado*)

par RAY RUSSELL

La science-fiction regorge des comptes rendus des diverses méthodes utilisées par les Grands Galactiques pour nous empêcher de nuire. En se référant à certains points précis de l'histoire de l'humanité, Ray Russell nous en présente une qui est peut-être la plus terrifiante de toutes...



Mon cher fils,

UNE bonne nouvelle enfin ; *la* bonne nouvelle : le succès ! Oui, après bien des échecs, le succès le plus complet et le plus glorieux nous appartient. Nos efforts sont enfin récompensés.

Je suis sûr que tu meurs d'envie de savoir quand tu vas pouvoir venir me rejoindre. La réponse est : bientôt. Encore quelques petits détails à mettre au point, plusieurs choses à régler ; rendre l'endroit un peu plus civilisé, par exemple... Mais que je te fasse un récit cohérent.

Nous avons commencé au moment prévu — le deux de ce mois, un peu après neuf heures du soir. Et nous avons pensé que ce serait faire preuve d'un certain humour que de prendre pour premiers sujets de notre expérience un spécialiste de sémantique et un professeur de littérature anglaise. Que nous trouvâmes en la personne d'un dénommé Stewart Farr et en celle d'un dénommé Frank Widmeyer, qui étaient tous deux occupés à boire un verre de cherry ensemble. Farr était en train de dire (je te cite les paroles d'après la sonde enregistreuse) :

— « ... Mais je sais tout cela, Frank. Je ne suis pas sans reconnaître certaines qualités de sensibilité et une certaine façon de renouveler l'image aux œuvres de ces jeunes, mais, pour moi, tous ces textes ne valent pas le papier sur lequel ils sont écrits, s'ils ne *communiquent* pas quelque chose. »

— « Ah ! oui. Et s'ils communiquent quoi, et à qui ? »

— « Quelque chose de sensé. Et à n'importe qui doté d'un minimum d'intelligence et de culture. »

Widmeyer se mit à rire.

— « Pour un spécialiste de la sémantique, vous vous servez de termes bien vagues. « Quelque chose de sensé, » par exemple. Le sens commun d'un homme n'est que le gadarak d'un autre. »

— « Le *quoi* d'un autre ? »

— « Gadarak, » répéta Widmeyer. « Kadamax dezzitix ? »

— « Très drôle, » dit Farr d'un ton acide. « Mais vous ne trouvez pas que vous avez passé l'âge des calembours et des charades ? »

Widmeyer fronça les sourcils.

— « Dallagabbadex ! Gik ? »

— « Si vous continuez à faire des bruits idiots pour essayer de ressembler à ces écrivains d'avant-garde que vous défendez, moi je prends mon chapeau et vanhallah. »

Widmeyer eut l'air complètement stupéfait.

— « Guddig, begga do krang ? Guddig ! »

Farr, très digne, en arrivant à la porte, se retourna et dit :

— « Fallsannia ! »

Et il sortit.

Dans la rue, les mains bien enfoncées dans les poches, il se mit à marcher à grands pas. La sonde enregistreuse (un modèle récent, je te signale en passant — à peu près de la taille d'un moustique) l'accompagnait et nous retransmettait ses pensées.

« Sacré vieux gredin, » rageait-il. « Du Widmeyer tout craché de s'en tirer avec des stupidités pareilles juste au moment où il va perdre la face. C'est bien ce qu'il est, tiens, un gamin ; dix ans d'âge mental. »

Farr fouilla dans ses poches à la recherche d'une cigarette, mais ne trouva qu'un paquet vide et tout chiffonné. Il jura entre ses lèvres et entra dans un drugstore.

Il demanda à la jeune fille qui se trouvait de l'autre côté du comptoir :

— « H'mavvani. »

— « Bp ? » demanda-t-elle.

En articulant avec soin, Farr répéta :

— « Mavvani ; hma mavvani. »

« Une étrangère sans doute, » se dit-il. « Drôle d'accent ».

— « Bp, d'tp plp ? » répondit la jeune fille.

Farr claqua la porte.

« Quelle soirée irritante, » rageait-il en rentrant chez lui. « D'abord Widmeyer qui fait l'imbécile et qui se met à baragouiner je ne sais quel charabia, et ensuite le drugstore qui emploie des gens qui ne savent même pas parler un mot d'anglais. »

Il entra chez lui, et sa femme se précipita sur lui pour lui dire bonsoir.

— « Moomoo, » dit-elle gaiement. « Goombobo oombuh. »

— « Yolleria ? » s'enquit Farr, qui commençait à avoir vraiment peur.

Le front charmant de sa femme se plissa.

— « Blumbubba, vomo. »

Sans dire un mot, mais commençant à se demander s'il n'était pas fou, Farr passa devant elle en ouragan et entra dans le salon où il se versa un verre. Le carafon incliné sur le verre qu'il avait à la main, il vit que le poste de télévision était allumé ; un speaker souriant annonça :

— « Sh ch sssn, hhv th ? Ff, zzzzn ! ... »

Farr sentit tout d'un coup le scotch lui couler sur les pieds. Il porta à ses lèvres le verre rempli à ras bord, le vida d'un seul coup, et s'évanouit sans bruit.

Cette fois-ci, l'Isolateur était donc *parfaitement* au point, comme tu le

vois. C'était bien autre chose que le succès partiel que nous avions connu dans cet endroit qu'on a appelé Babel. Cette petite expérience-là avait provoqué certaines perturbations, c'est vrai ; plusieurs barrières se sont trouvées dressées, évidemment, et suffisamment d'ennuis pour qu'on en ait fait un compte rendu dans la Genèse, mais les barrières furent vite renversées lorsque les différents groupes se mirent à traduire leurs langages respectifs. L'ennui, comprends-tu, c'est que les langages avaient beau être différents les uns des autres, ils étaient *stables*. C'est pourquoi cet Isolateur fut abandonné quoiqu'on l'eût qualifié d' « intéressant » et de « prometteur ». D'autres expériences eurent lieu — dans la région du Zambèze, chez les Thibéto-Birmans de l'Assam, et à la pyramide de Cholula au Mexique, mais quoiqu'elles aient laissé des traces suffisantes pour qu'on en parle encore dans l' « *Encyclopaedia Britannica* » sous la rubrique « Babel », les résultats obtenus furent encore strictement localisés et tout à fait insatisfaisants. Et ce n'est que maintenant, avec ce modèle profondément amélioré, infiniment plus complexe et d'un emploi beaucoup plus souple, que nous avons atteint à la réussite totale : chaque personne parlant un langage différent, et — c'est là le coup de maître — chacun de ces langages se modifiant à l'infini, sans rester jamais coulé dans un moule unique, d'où l'incapacité pour quiconque d'étudier et éventuellement de traduire la langue de son voisin.

Après que ces premiers sujets, Farr et Widmeyer, eussent si magnifiquement réagi, nous avons poursuivi nos essais en visant d'abord un speaker de télévision (avec l'admirable résultat dont tu as déjà jugé), puis deux ménagères en train de bavarder au téléphone : la retransmission de cette conversation-là a été si drôle que j'ai cru en mourir de rire. Et après, nous nous sommes tournés vers un cocktail très chic — réceptivité parfaite, je dois dire — et vers la scène d'un théâtre d'avant-garde. Il a bien fallu cinq minutes aux spectateurs — et aux acteurs — pour se rendre compte que quelque chose allait de travers.

Et finalement, convaincus que ce dernier modèle d'Isolateur était bien plus que « prometteur » ou simplement « intéressant », nous l'avons laissé baigner de ses radiations la planète tout entière. Nous avons vu la confusion augmenter de seconde en seconde, la panique s'élever, le cauchemar s'emparer de tout le monde, jusqu'à ce qu'ils soient tous à genoux en train d'adresser des supplications à leurs dieux dans deux ou trois milliards de langues différentes.

A ce moment-là, nous avons fait atterrir nos vaisseaux et nous les avons conquis.

Ce fut d'une facilité ridicule.

Toi qui as étudié les littératures non-rarrlgiennes, te souviens-tu d'un écrivain terrien qui a écrit :

« *Nul homme n'est une île en lui-même* » ?

Une phrase chargée d'un humour très actuel, ne trouves-tu pas ?

A bientôt. Mes amitiés à l'Oncle Xzilll.

Ton père affectionné.

(*Traduit par Yves Rivière.*)

Gandolphus

(*Gandolphus*)

par ANTHONY BOUCHER

D'Anthony Boucher, rédacteur en chef de notre édition américaine, vous avez déjà lu : « Servez m'en un doigt » (*n*° 1), « Exemplaire de presse » (*n*° 17) *et, en collaboration avec Miriam Allen DeFord :* « Un monde aux cieux dormant » (*n*° 25). *Il nous présente dans cette nouvelle Fergus O'Breen, détective malchanceux. La malchance de Fergus O'Breen est d'une espèce toute particulière : alors que, depuis Sherlock Holmes, lorsqu'un détective rencontre des affaires apparemment surnaturelles il trouve toujours une explication naturelle, l'infortuné O'Breen tombe, lui, sur des affaires dont la seule explication ne peut être que fantastique. C'est un de ces cas les plus étranges qui se trouve raconté ici.*



« S'IL *existait un syndicat des détectives,* » *dit mon ami Fergus O'Breen,* « *j'en aurais déjà été vidé sous l'accusation de porter malheur à la profession.* »

Ce début promettait. Je refis le plein de nos chopes avec de la Tuborg brune et me préparai à écouter.

— « *Tu te souviens de l'affaire du Loup-Garou, ou de l'alibi de la machine à explorer le temps ?* » *poursuivit Fergus.* « *Il n'y a qu'à moi qu'il arrive des choses pareilles. Des choses qu'il n'y a pas moyen de mettre en place.* »

— « *Et de quoi s'agissait-il cette fois ?* » *demandai-je.* « ***D'un*** *poltergeist ? Ou d'une authentique invasion martienne ?* »

Fergus secoua la tête.

— « *Non. De... Gandolphus. Et si tu veux savoir ce qu'était Gandolphus... Mais que je te raconte comment j'ai été embringué là-dedans. Après ça, tu pourras lire le reste toi-même. J'ai réussi à obtenir une photocopie du document le plus incroyable...*

» *Ça s'est passé quand j'étais à New York l'année dernière. Occupé à confondre un escroc à l'héritage... un petit boulot classique. Une fois l'affaire expédiée, je traîne encore deux jours dans Manhattan pour me changer les idées et c'est au cours d'un dîner chez des amis que je fais la connaissance de ce dénommé Harrington. Je ne te le décrirai pas ; il s'est dépeint lui-même, tu le verras, mieux que je ne saurais le faire. Il apprend donc que je suis détective privé, et comme les gens qui rencontrent un écrivain et croient bon de lui raconter leur vie, lui me met son problème dans les mains.*

» Ça m'a l'air d'être plutôt du ressort de la police officielle et je le lui dis. Et comme, au poste de police de son quartier, je connais Bill Zobel, je lui offre de le présenter à Bill. L'idée lui plaît d'emblée et il ne tient plus en place ; il veut qu'on y aille tout de suite, ce qu'on fait en sautant dans un taxi. Bill pense que ça vaut la peine d'aller voir sur place et on file alors tous les trois à l'appartement d'Harrington dans Sheridan Square.

» A propos, il faut que tu comprennes bien le caractère de Bill Zobel. C'est — ou c'était au moment dont je te parle — un flic bougrement consciencieux, tout à fait capable, plus intelligent que la moyenne... et humain. Assez dur en cas de nécessité, mais sans brutalité gratuite.

» Nous nous installâmes, Bill et moi, dans le living-room pour voir quel homme ou quelle bête pouvait bien être Gandolphus, et Harrington alla à son bureau pour y taper à la machine l'exposé détaillé de la plainte dont il nous avait déjà entretenus. Il était alors près de deux heures du matin. Bill Zobel mit la radio en marche et nous écoutâmes de la musique, à laquelle le crépitement de la machine d'Harrington servait d'accompagnement en sourdine.

» Il s'arrêta de taper à trois heures. Personne n'était entré ni sorti, pas même Gandolphus, par l'unique porte du bureau. A trois heures un quart, nous entrâmes. Harrington était mort. De mort naturelle, selon toute apparence. »

Fergus s'arrêta.

— « Jusqu'ici, » dis-je tout net, « je n'en ai pas pour mon argent. »

Il prit son porte-documents.

— « A ce moment-là, » reprit-il, « je pensais que c'était pour moi une soirée ratée. Mais, tout en attendant l'arrivée du médecin légiste, Bill et moi nous mîmes à lire ce qu'Harrington avait tapé. »

Il me tendit une liasse de photocopies. Elles étaient étiquetées : Déclaration trouvée sur et à côté de la machine à écrire de feu Charles Harrington.

***

Je me nomme Charles Harrington. Je suis âgé de 53 ans et citoyen américain de naissance. Je suis domicilié 13 Sheridan Square.

C'est ainsi, je crois, qu'il convient de commencer une déclaration. Mais le chemin, à partir de là, serpente à travers un labyrinthe dont il s'agit de trouver non pas la sortie, mais l'entrée.

Mon nom n'est peut-être pas inconnu de ceux qui s'intéressent à l'hagiographie et à l'iconographie. Ma collection d'objets d'art du xe siècle ayant trait aux pratiques de la religion chrétienne est célèbre, parmi les amateurs, ainsi que la série de monographies de mon cru, destinée à constituer quelque jour sous une forme définitive la « vie » de St. Gandolphus le Mineur. (Je place le mot « *vie* » entre guillemets parce que le propos du livre est de démontrer que celui qui fut canonisé sous ce nom n'a jamais existé.)

Il devrait être plus facile à un érudit qu'à toute autre personne de

rédiger une déclaration comme celle-ci, mais, pour familier que je sois avec le surnaturel au xe siècle, le.. mettons l'insolite au xxe est plus déroutant.

Tout commença voici un mois, le samedi 30 octobre. Je faisais ma promenade vespérale, qui me conduisit ce jour-là du côté de Washington Square. Le temps était chaud, et Dieu sait ce qu'on peut voir dans Washington Square par une soirée chaude.

L'instinct de procréation domine chez l'animal humain en toute saison, pour peu que le thermomètre soit favorable, et à la tombée de la nuit, par une telle température, Washington Square est un spectacle de nature à jeter le trouble chez un homme ayant opté volontairement pour le célibat. Je regrettais d'avoir choisi cet itinéraire et j'avais commencé à rebrousser chemin, quand la chose flamboya juste devant mon visage.

Elle semblait, à vrai dire, dirigée droit sur mes yeux et je connus un moment de terreur. Et bien qu'ayant esquivé le choc direct, je fus encore plus affolé quand la chose explosa auprès de moi en émettant une lumière aveuglante.

Les couples alentour étaient trop absorbés pour prêter attention à ma personne tandis que je restais là à trembler. Au bout d'une minute seulement je pus ouvrir les yeux, me convaincre que ma vue était intacte, et voir sur l'herbe les débris de ce qui m'avait causé une frayeur si disproportionnée. Il était manifeste, d'après ces fragments, que l'objet avait été un jouet d'enfant représentant un navire interplanétaire tel qu'en utilisent les héros des aventures en bandes dessinées.

Que l'enfant n'ait pas cherché à récupérer son jouet après un accident dont les conséquences avaient failli être si graves, cela est compréhensible. Et il est compréhensible aussi qu'après avoir éprouvé un choc nerveux si violent, j'aie été obligé de m'arrêter dans trois débits de boisson sur le trajet du retour, pour y consommer chaque fois un cognac.

Je rapporte tous ces faits afin qu'on sache pourquoi, malgré ma sobriété habituelle, je me mis au lit ce soir-là avec assez d'alcool dans l'organisme (j'avais pris un quatrième cognac en rentrant chez moi) pour dormir d'un sommeil plus profond que de coutume. Mais cela n'expliquait pas la souffrance atroce que je ressentis à mon réveil, le lendemain matin...

Ce n'est qu'après avoir ingéré aspirine, œuf cru, jus de tomate et café, que je repris suffisamment mes esprits pour me rendre compte de ce qui s'était passé dans mon appartement pendant mon sommeil.

Apparemment, quelqu'un avait pris à deux pas de moi une cuite carabinée. Cela tenait d'ailleurs un peu de la démence, car l'intéressé n'avait rien trouvé de mieux que de vider sans discrimination mon madère pour les sauces et mon Sandeman 1907, mon cognac le plus fin et le whisky favori de mon jeune neveu, un véritable tord-boyau. Et tout cela lampé à même la bouteille : les cadavres étaient là alignés par terre, mais aucun verre n'avait été touché.

Comme je l'ai affirmé au poste de police, une seule clé ouvre ma porte, celle que j'ai constamment sur moi. A cause de la valeur de mes

objets d'art, même le surveillant de l'immeuble et la femme de ménage ne pénètrent chez moi que sur rendez-vous. Les fenêtres ne pourraient être considérées comme accès que par le « monte-en-l'air » le plus téméraire.

J'étais donc profondément décontenancé et me demandais comment un cambrioleur, quelle que fût la façon dont il s'était introduit chez moi, pouvait avoir jeté son dévolu uniquement sur mes trésors liquides, alors que mon appartement contient tant de choses solides inestimables.

Je ne portai pas plainte, car une enquête de police eût jeté dans ma vie rangée un trouble bien plus profond que n'avait fait le cambrioleur. Et l'événement suivant, bien que touchant cette fois les objets de valeur dédaignés la première fois, ne contenait aucun élément susceptible d'intéresser la police.

Après une nuit d'un sommeil exceptionnellement lourd, dû à un travail prolongé fort tard sur la thèse inepte soutenue par Hagerstein sur St. Gandolphus, je me réveillai pour apercevoir une lumière brûlant encore faiblement dans le bureau. J'entrai et découvris que la lueur provenait d'une lampe votive (fin du IXe Siècle) allumée devant ma précieuse image de la Vierge, Source de Miséricorde (Xe Siècle). Sur le prie-dieu (XIIIe Siècle, mais trahissant une incontestable influence du Xe) dont la place normale est à l'autre bout de la pièce, mais qui avait été avancé jusque sous l'image, était un bréviaire enluminé du Xe Siècle, ouvert à l'Office de la Sainte Vierge. Mais le fait le plus bouleversant était que l'on voyait encore sur le velours usé du prie-dieu l'empreinte fraîche et indubitable de genoux humains.

On se rappelle la légende (ce n'est rien de plus, ainsi que je l'ai établi de façon irréfutable) du novice qui succomba au sommeil tout en copiant un manuscrit et qui trouva à son réveil le travail terminé et le texte orné d'enluminures de loin supérieures à ses créations personnelles, avec, entrelacée dans une des lettres initiales, une minuscule signature : *Gandolphus*. Il persiste un petit nombre de rapports semblables des manifestations *post mortem* clandestines et quelque peu magiques de St. Gandolphus le Mineur. On comprendra donc pourquoi mon colocataire invisible ne pouvait être, à mon sens, que Gandolphus.

Mais la nature contradictoire de ses interventions m'intriguait : une nuit de beuverie, une nuit de dévotions. Et la solution de l'énigme ne fut pas plus proche le matin où je découvris sur cette machine à écrire un sonnet exquis — d'une perfection si remarquable qu'il a depuis été accepté, pour être publié sous un pseudonyme, par une de nos meilleures revues — sonnet signé (comme si l'intrus avait pu lire dans mon esprit) du nom de *Gandolphus*.

Je passerai rapidement sur le matin embarrassant où je me réveillai avec une curieuse douleur dans le dos, pour découvrir dans la chambre d'ami une jeune femme blonde qui me salua de cette inexplicable remarque : « Mon chou !... Oh ! pardon ! Je vous avais pris pour lui ! », et qui se révéla être la vendeuse de cigarettes d'une salle de spectacle voisine avant de me planter là, encore plus confuse que moi comme on s'en doute.

Je ne m'étendrai pas non plus sur la disparition de deux mille dollars en billets de dix, ni sur l'enthousiasme des Italiens les plus misérables de Bleecker Street pour l'inconnu à la description restée vague, qui avait frappé à leurs portes en pleine nuit pour leur distribuer des poignées de billets.

J'insisterai simplement sur la contradiction de cette série de phénomènes : ivresse, religiosité, poésie, érotisme, philanthropie... mélange insensé des impulsions les plus nobles et les plus viles de l'homme.

C'est cette contradiction qui me conduit à rejeter la « solution » la plus apparemment évidente de mon mystère, à savoir que mon colocataire ne serait autre que moi-même, qu'Harrington et Gandolphus seraient, en résumé, Jekyll et Hyde.

Car si, jusqu'à présent, l'ivresse et la concupiscence peuvent être considérées comme des signes de dépravation portant la marque de Hyde, le sonnet et la charité sont la concrétisation d'un idéalisme dont, je le confesse, le pauvre Jekyll en cause est totalement incapable. Et quant à la religiosité, elle ne trouve place, à mon point de vue, ni dans l'une, ni dans l'autre des deux personnalités. Ce n'est pas moi et ce n'est pas un autre moi. C'est un être inconnu de moi, partageant l'appartement auquel j'ai seul accès et se livrant à des actes dont le seul trait commun est de représenter des formes singulièrement exaltées de l'activité humaine.

Ceci m'amène à ce qui pourrait bien être, je le crains, l'expérience la plus accablante de toutes, et la raison qui m'a poussé à exposer enfin ce problème à un détective privé et, sur son insistance, à le communiquer à la police.

Quand je leur ai raconté les incidents relatés ci-dessus, j'ai eu du mal à m'expliquer à moi-même quelle « barrière psychique » m'a empêché de communiquer cette preuve définitive liée à la recherche de Gandolphus.

Je veux parler, bien entendu, du couteau de cuisine que j'ai découvert ce matin encore taché de sang. De sang humain, m'a précisé cet après-midi un laboratoire privé.

* * *

C'est faire preuve de prévenance, je pense, que de mettre ici ces trois astérisques pour marquer la transition.

Le couteau, évidemment, est ce qui change toute la situation. Ce seul détail sanglant est suffisant pour rompre le tranquille *modus vivendi* auquel j'avais cru parvenir.

Si vous autres, détectives professionnels, officiels et privés, êtes aussi perspicaces que j'ai quelque raison de le croire quand je fouille dans cet esprit, vous aurez maintenant compris bien des choses. Vous aurez compris, par exemple, ce qui s'est exactement passé ce samedi soir dans Washington Square, et que l'objet brillant qui a explosé n'était pas un astronef jouet.

Vous comprendrez même, sans doute, quel mot précis j'aurais dû souligner dans cette dernière phrase.

Mais je ne suis nullement fâché que les choses doivent finir comme elles sont maintenant forcées de le faire. Je me suis senti entravé ici. Ce n'est pas le lieu de séjour idéal où poursuivre mes recherches. J'ai été amené à le comprendre, d'une manière plutôt comique et néanmoins vexatoire, au cours du quatrième épisode relaté plus haut, et de nouveau au cours du sixième, celui du couteau. Il y a aussi la question de la musique qui est, si j'en crois ce que j'ai lu, une des grandes sources d'exaltation pour l'homme ; mais justement, ces oreilles dont je me sers ne sont pas musicales.

En résumé, j'ai besoin d'un meilleur véhicule. Or, tout près, de l'autre côté de cette porte — en train d'écouter de la musique, précisément — se trouve un sujet plus intéressant.

Je n'ai aucune raison de ne pas être franc. Vous aurez sûrement déduit de ce qui précède qu'il faut absolument que j'explore et que j'analyse chaque sensation des habitants de cette planète. Ce n'est que par cette expérience que je pourrai transmettre aux passagers des vaisseaux qui suivent un rapport d'éclaireur valable sur le potentiel symbiotique existant ici. Chaque sensation que l'hôte peut éprouver et forcer son commensal à partager, *je dois en acquérir une connaissance complète.*

Voilà pourquoi je quitte maintenant cette créature qui a rempli son but préliminaire, et j'arrête son fonctionnement. Mais avant de l'abandonner (curieux comment, avec de la pratique, il devient possible de les utiliser aussi bien éveillées qu'endormies) je vais me servir de ses doigts pour taper ces mots :

Respectueusement votre.

(Je crois que c'est la formule consacrée ?),

GANDOLPHUS.

*
* *

Je pris mon temps pour remplir de nouveau les chopes. Les photocopies méritaient réflexion.

— « *Je présume,* » *dis-je finalement,* « *que le couteau — dimensions de la lame, type sanguin et le reste — cadrait avec un crime qui se révéla avoir été commis la nuit en question ?* »

— « *En effet,* » *dit Fergus.* « *Un marchand ambulant italien.* »

— « *Et le couteau portait les seules empreintes d'Harrington ?* »

— « *Naturellement.* »

— « *Tout cela est suffisamment net. Un célibataire névrosé et égocentriste entrant dans l'époque périlleuse de la cinquantaine. Très révélateur — cadre schizoïde assez commun, bien que je doive admettre que cet épisode extravagant de philantropie m'épate un peu. La mort d'Harrington était naturelle, je suppose ?* »

— « *Syncope a été le mot employé par le médecin légiste,* » *grogna Fergus.* « *Quelque chose a* « *arrêté son fonctionnement* », *si tu préfères.* »

— « *C'est une affaire intéressante,* » *déclarai-je.* « *Une des plus étranges mises en scène conduisant à un meurtre. Mais pourquoi diable...* »

— « Pourquoi est-ce que cela devrait me valoir d'être balancé du syndicat des détectives ? Parce que Bill Zobel s'est endormi. »

— « Hein ? »

— « Il était tard et le temps continua de passer au poste de police pendant qu'on accumulait tous ces faits à propos de couteaux et de syncopes. Et finalement Bill s'endormit. Il se réveilla quand un flic en uniforme entra en criant qu'il avait mis la main sur un type fortement soupçonné d'avoir récemment commis une série d'attaques à main armée. Rien de commun avec l'affaire Harrington, mais ces coups-là c'est le rayon de Bill et il alla aussitôt questionner le suspect.

» Le type était coupable en effet. On en a eu largement la preuve par la suite. Mais il ne passa jamais en justice. Il mourut du passage à tabac reçu cette nuit-là... de Bill Zobel, le flic à principes qui n'admettait pas le recours à la violence.

» On étouffa l'affaire ; personne n'était là pour porter plainte. Mais moi j'étais là ; j'ai vu le type avant l'arrivée de l'ambulance. Du beau travail ; cette nuit-là, Gandolphus a appris tout ce qu'il avait besoin de savoir sur la cruauté sadique... il n'avait pas encore fait cette expérience-là ; il ne pouvait peut-être pas, vu la constitution de Harrington.

» Peut-être n'avez-vous pas entendu parler, dans l'Ouest, de la carrière ultérieure de Zobel. Cette histoire de passage à tabac était moche pour lui. On commença à le surveiller quand on s'aperçut qu'il n'était pas loin de dépenser toute sa paye en billets de concert et d'opéra. Les chefs ne sont pas précisément habitués à voir leurs hommes manifester de tels goûts.

» Sa paye suivante, et pas mal d'argent par-dessus le marché, prit le chemin des caisses des restaurants les plus fins. Il festoyait comme s'il avait été invité chez Lucullus avec Vatel comme maître queux. Il passait aussi une partie de ses loisirs dans quelques boîtes de Greenwich Village — de ces sortes de boîtes où un flic ne fourre jamais les pieds sauf pour y faire une descente.

» Les commentaires sur son comportement se calmèrent quand Zobel se fiança soudain à la fille de son capitaine, une gosse bougrement chouette ; on aurait cru sentir encore sur elle l'encens du couvent, mais elle avait une de ces flammes dans les yeux... Plus tard, quand la flamme eut été mise en veilleuse, elle me dit qu'ils n'avaient jamais échangé un baiser qui eût risqué d'être censuré à la télévision. Notre amie apprenait qu'il y a, dans la vie domestique, pire que les maux de reins. Son Bill, dit-elle, se montrait d'une jalousie si ridicule que, auprès de lui, Othello aurait pu passer pour le mari complaisant dans un vaudeville.

» Mais le bouquet, ce fut quand Zobel arrêta un trafiquant de drogue et partit faire la bringue avec le produit de la vente des paquets du salopard.

» Il avait eu dans le passé une conduite si exemplaire qu'on ne lui fit pas d'histoires et qu'on le licencia après l'avoir fait examiner par un psychiatre. Le mois suivant, il fut pincé une première fois à faire le voyeur et une deuxième fois à fomenter des bagarres dans Union Square. Gandolphus ne manquait pas une seule sensation. »

— « *Mais figure-toi,* » *coupai-je,* « *que nous avons quand même entendu parler de Zobel dans l'Ouest.* » *J'étais ravi de pouvoir épater Fergus O'Breen.* « *Nous l'avons même vu. Il a fait un discours comme invité à une réunion des* Mystery Writers of America. *Il nous a parlé, en toute franchise, de la dépression nerveuse qu'il avait eue l'année précédente et de sa mise à la retraite pour raison de santé et, enfin, des soins à la suite desquels le médecin psychiatre de la police avait autorisé son réemploi. Le lieutenant Zobel est heureux en ménage, connaît la réussite dans sa carrière...* »

Fergus prit son air renfrogné.

— « *Ainsi, tu connaissais le type,* » *dit-il.* « *Oui, Bill est redevenu normal. Cette fois, le fonctionnement n'a pas été arrêté, Gandolphus s'est contenté de le quitter. Il avait trouvé ce qu'il cherchait. Et, en bon éclaireur, il est reparti avec son rapport sur notre potentiel symbiotique.*

» *Tu veux faire un pari avec moi sur ce qu'il peut y avoir dans ce rapport ?* »

(*Traduit par Roger Durand.*)

?

le club du livre policier

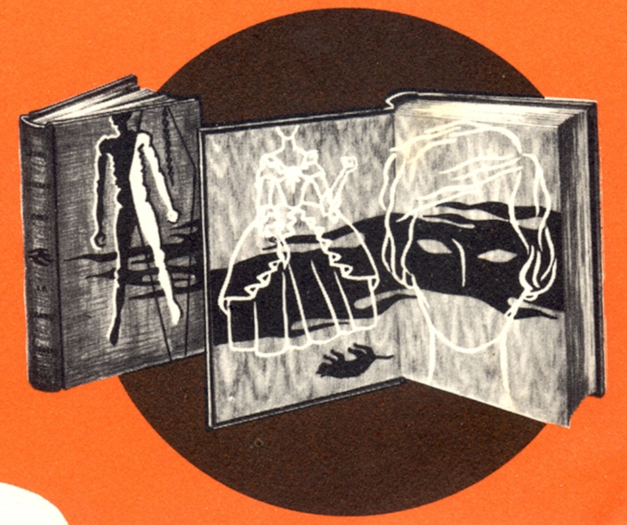
vous présente

la chambre ardente

par John Dickson Carr

deuxième ouvrage de la série
"les Classiques du roman policier"

Le chef-d'œuvre
de l'énigme de
chambre close
à contexte
surnaturel.
Sous une présentation
uxueuse, une réédition
réclamée depuis
des années par
tous les amateurs
du genre.



la chambre ardente

par John Dickson Carr

dans une traduction nouvelle de Maurice-Bernard Endrèbe

John Dickson Carr est connu dans le monde entier pour ses romans policiers posant un problème de "chambre close". "La Chambre Ardente" *est parmi ceux-ci l'un des plus caractéristiques et des plus troublants. Il comporte en effet deux solutions qui donnent égale satisfaction aussi bien aux amateurs de fantastique qu'aux lecteurs préférant des solutions plus rationnelles.*

"La Chambre Ardente" *est le roman que vous aimerez relire si vous le connaissez déjà et qui fera vivre des heures passionnantes à ceux qui le découvriront pour la première fois.*

Sa présentation en fait un volume digne de figurer dans votre bibliothèque aux côtés des " Aventures d'Arsène Lupin ", *ouvrage qui l'a précédé.*

Un volume sous jaquette rhodoïd, reliure pleine toile garance décorée aux fers en deux couleurs par Lucien Lepiez - Format 13,5 × 20 - Impression soignée en deux couleurs sur papier offset Afnor VII des Papeteries Libert - Gardes et dépliant intérieur illustrés en deux couleurs - Composition en Elzévir. (320 pages)

- Introduction de Pierre Boileau.
- Biographie et photo hors-texte de John Dickson Carr.
- Biographie des œuvres de l'auteur traduites en français.

Maquettes de Lucien Lepiez.

Tirage limité à 5 000 exemplaires numérotés réservés aux membres du Club du Livre Policier. - Hâtez-vous de souscrire.

PRIX DE VENTE : 1600 F

(dont 200 F de frais de manutention, emballage et port).



Ouvrage précédemment paru dans la collection
" les Classiques du roman policier "

Les aventures d'Arsène Lupin

par Maurice Leblanc

Cet ouvrage en 2 tomes comprend :

Arsène Lupin, gentleman cambrioleur

Les confidences d'Arsène Lupin

Les huit coups de l'horloge

L'agence Barnett et Cie

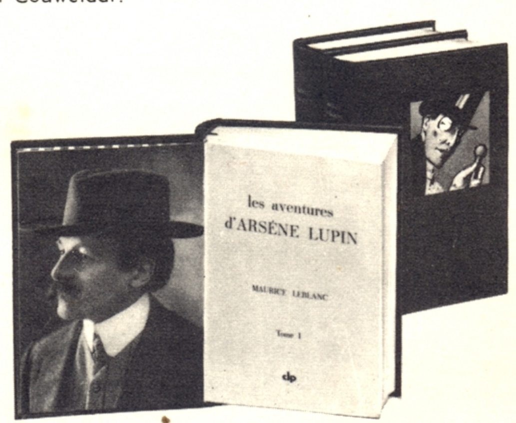
soit, réunies pour la première fois, les 34 nouvelles dont Arsène Lupin est le héros.

Deux volumes sous jaquette rhodoïd, reliés pleine toile bleue et décorés d'une reproduction en 2 couleurs. Gardes illustrées en deux couleurs.

- **Introduction de Thomas Narcejac.**
- Préface de Jules Claretie, de l'Académie française (écrite en 1907 pour la première édition de « **Arsène Lupin, gentleman cambrioleur** » et reproduite ici pour la première fois).
- Biographie et portrait hors texte de Maurice Leblanc.
- Maquettes de Joop Van Couwelaar.

Prix : 2 650 F (dont 250 F de frais de manutention, emballage et expédition).

clp



Utilisez le bon de commande que vous trouverez au verso.

BULLETIN DE COMMANDE

A retourner au CLUB du LIVRE POLICIER,
96, rue de la Victoire, Paris 9e.

Je soussigné, (Remplir en lettres capitales S.V.P.)

NOM : .... PRÉNOM : ....

RUE : .... N° : ....

VILLE : .... DÉPT : ....

commande :

LA CHAMBRE ARDENTE, par JOHN DICKSON CARR, au prix de **1 600 Frs** (dont 200 Frs pour frais de manutention, emballage et port). — Suisse : **18 Frs S.** (dont 2,05 Frs S.) — Belgique : **206 Frs B.** (dont 24 Frs B.)

LES AVENTURES D'ARSÈNE LUPIN (2 vol.), par MAURICE LEBLANC, au prix de **2 650 Frs** (dont 250 Frs pour frais de manutention, emballage et port). — Suisse : **30 Frs S.** (dont 3 Frs S.) — Belgique : **340 Frs B.** (dont 35 Frs B.)

Je règle le montant de cette commande soit :	Frs français	Frs suisses	Frs belges
LA CHAMBRE ARDENTE			
LES AVENTURES D'ARSÈNE LUPIN			
Total.			

N. B. - Aucun envoi n'est fait contre remboursement

par
- Un chèque bancaire ci-joint ou mandat-poste ci-joint
- Un mandat de versement C C
- Un virement chèque postal

C.C.P. 15 813-98

(Rayer la mention inutile)

adressé au **CLUB DU LIVRE POLICIER**
96, rue de la Victoire, PARIS 9e

Cette commande me permet d'être inscrit d'office comme membre du Club et d'être directement documenté par vous sur les ouvrages à paraître ultérieurement et dont l'acquisition sera réservée aux seuls membres du Club.

Il est bien entendu que le fait d'être membre ne me crée néanmoins aucune obligation ultérieure d'achat.

Le .... *Signature :*

Pour la Suisse : M. VUILLEUMIER
6, rue Micheli Ducrest, GENÈVE. C.C.P. 1.6112

Pour la Belgique : AGENCE FRANCO BELGE de PRESSE
57, avenue des Citrinelles, AUDERGHEM-BRUXELLES. C.C.P. 612-51

Offrez à vos amis les ouvrages du Club du livre policier, vous leur ferez plaisir à coup sûr.

(Vous pouvez, en effet, commander plusieurs exemplaires de chaque titre).

clp

Un rêve de pierre

par PHILIPPE CURVAL

Philippe Curval excelle à ciseler des histoires pareilles à des bijoux artistement travaillés ou à des gemmes, et où la science-fiction sert de prétexte à déployer certaines rutilances, certains éclats d'onyx. Ce n'est pas au hasard que de telles comparaisons viennent tout naturellement sous notre plume ; car il nous semble difficile de mieux définir Curval qu'en évoquant un travail d'orfèvre ni de mieux caractériser son style qu'en accordant à celui-ci une sorte de caractère minéral. Pierres piquetées de fines paillettes et enchâssées avec goût, tels se présentent ces contes qui ont noms « L'œuf d'Elduo » (*n*° 25), « Le langage des fleurs » (*n*° 32) *et* « L'odeur de la bête » (*n*° 41). *Lisez maintenant* « Un rêve de pierre », *au titre lui-même révélateur, où c'est non seulement le personnage, mais encore l'histoire tout entière qui finissent par atteindre à une pétrification chatoyante. Mais derrière cette pétrification frémit la plus étrange des vies...*



SENSIBLES, les rayons de la lune frôlaient la masse ombreuse de la ville parée de ses atours d'automne.

Une promesse de tornade, de cyclone emplissait l'air, faisait crisser les feuilles jaunissantes, gémir les ardoises descellées, battre les persiennes aux ombres parallèles.

Un homme parcourait, solitaire, les rues scintillantes. Il ne savait rien. Il observait dans un état de réceptibilité, d'émotivité anormale, les contours sinueux des vieilles maisons à l'architecture alambiquée, les gigantesques perspectives des immeubles en construction dressant dans le ciel noir l'enchevêtrement de leurs poutrelles, la laideur puissante de leurs entassements de béton, le cadre incertain des fenêtres béantes.

Il décelait des sentiers imprévus dans les façades de l'antique cité, imaginait les pièges de la nuit. Ses pas creusaient dans l'asphalte légère, damasquinée d'argent, un sillon bien vite évanoui.

La ville palpitait d'une vie secrète, frémissait sous la caresse mélancolique d'un vent d'outre-monde, vacillait dans l'ivresse nocturne qui précédait l'ouragan.

Nul, à part la silhouette grise de l'homme, ne hantait les corridors silencieux de la cité ; tout sommeillait.

Les humains, comme des envahisseurs repus, s'étaient alités, à l'abri dans leurs antres, et Paris dévoilait ses mystères pour les quelques nuages gris-mauve qui traversaient le ciel indigo, cinglant plus loin, comme pris de panique devant cette ville étrange qui s'offrait.

Le personnage ne se hâtait guère, il savourait chaque image de pierre, chaque sculpture de nuit, pénétré d'une enivrante angoisse, d'une peur subtile et désirée que le corps à corps avec la cité ne suffisait pas à expliquer. Il prolongeait sa marche dans l'espoir d'une aventure insolite.

Les pierres de Persée labouraient le ciel de leur soc étincelant et l'homme s'arrêta, pris d'une extase subite.

C'était la révélation d'univers inapprochables...

*
* *

Mes préoccupations m'ont mené plus loin que je ne le voulais ; si j'ai décidé de gagner ce coin retiré, cette campagne meurtrie, sans herbe ni végétation, si j'ai, sous l'empire d'une violente impulsion, fui la ville pour quelques jours, ce n'est certainement pas dans un but défini. Il m'était simplement nécessaire de gagner une contrée qui ne me rappelât pas obligatoirement à chaque instant mon passé et qui ne signifiât pas fatalement mon avenir.

Et pourtant, ma dernière promenade nocturne dans Paris, cette impression de fièvre, d'urgence ?

La terre s'étale devant moi, sèche et triste ; mes pas suivent les courbes capricieuses des sillons tracés par une pluie ancienne à travers les rares touffes d'herbes moisies ; je joue avec la terre.

Tout un jour s'est écoulé avant que je prenne le train, j'avais fait la pause sans réfléchir. Et cependant je suis à une période critique : mon œuvre de sculpteur a besoin d'autres voies, d'autres horizons pour durer, se poursuivre. Le passage d'un art concret à une abstraction totale, excessive, m'a éprouvé. Je languis de me retrouver en contact avec le réel, de suivre les sinuosités des trois dimensions, mais je ne sais plus comment m'y prendre, j'ai perdu le fil ; les objets, les hommes, les animaux, les arbres ne m'apparaissent plus comme des certitudes, des entités accessibles. Il me faudrait redécouvrir une réalité intérieure, c'est devenu une nécessité urgente.

Voilà que se dessinent à nouveau devant moi les ombres du crépuscule ; les vagues sombres cernent la terre argileuse, compacte, de celle que l'on voudrait pétrir entre ses mains toute une vie, celle que je n'ai jamais cessé d'aimer.

Et, pensant à la nuit, je me retrouve brusquement plongé dans les rues parisiennes d'hier — l'atmosphère translucide, l'air en mouvement...

L'air, quelle monstrueuse statue ne ferait-on pas avec cette image : sculpter l'air pour faire apparaître ce qu'il entoure, faire entrevoir les choses en modelant la coque secrète qui les protège.

Pressé par la faim, je retourne maintenant vers le petit village où j'ai pris mes quartiers ; je me sens joyeux à l'idée de m'attabler devant un repas plantureux (même une soupe épaisse m'allécherait), d'entendre les conversations calmes et reposantes qui accompagnent ces repas, ces veillées dans les hôtels pour voyageurs de province.

J'étais en train de penser à la servante, aux difficultés d'approche et de

réalisations, quand un choc violent ébranla la pièce ; les murs vacillèrent, les vitres en craquant se brisèrent au sol. Simultanément un vent froid balaya la salle à manger et l'événement se figea.

Nous étions quatre à nous regarder d'un air stupéfait, comme si nous avions vécu le même rêve et que nous nous retrouvions, amers.

— « Qu'est-ce que c'est que ça ? » dit le patron avec une intonation plus longue sur le *ça*.

Nos corps reprirent soudain leur activité et, d'un commun accord, nous nous levâmes. La servante à ce moment dégoulina de l'escalier, les yeux agrandis par l'inquiétude.

— « Monsieur Paul, Monsieur Paul ! Il n'y a plus de carreaux dans ma chambre ! »

Personne ne lui répondit ; le patron ouvrit la porte en silence et nous le suivîmes. D'autres badauds, la population du village entière, se rencontrèrent dans l'allée centrale, couverte de bitume, qui servait de boulevard, de rue adjacente et d'artère commerçante. Tous portaient sur le visage les marques du même ahurissement. A part le fanal qui branlait sous le vent à la porte de l'hôtel, la nuit était sombre ; la rue était noire, zébrée par cette lueur intermittente. Les hommes et les femmes se groupèrent, mus par une même angoisse. On entendait le bruit diffus des conversations à bâtons rompus, des exclamations, des questions hasardées.

— « Le coup est venu de là, » fut la première réponse distincte.

Je suivis des yeux le bras tendu et, je ne sais pourquoi, moi, l'étranger, je criai à haute voix :

— « Si quelqu'un veut me suivre ? Il faut aller voir ! »

Les rumeurs s'éteignirent, les visages se tournèrent vers moi.

— « Amenez des lampes, on va y aller tous ensemble, » repris-je.

Quelques grognements incertains, puis un petit comité vint se joindre à moi. Nous nous sommes trouvés, un quart d'heure plus tard, une quinzaine à marcher dans la nuit, muets, échangeant de temps à autre une phrase insignifiante, oublieux de l'incident qui nous poussait maintenant dans l'obscurité que les lampes balayaient ; leurs faisceaux décrivaient un horizon circulaire d'où fuyait soudain une créature inconnue. Un : « Dieu, quel sacré lièvre ! » fusait alors, puis c'était le silence à nouveau, le jeu des lumières, le bruit des pas sur la terre sèche et dure.

Nous n'étions pas partis depuis cinq minutes que les rayons des fanaux se fixèrent sur une lourde masse noire qui s'élevait à plus de cinq mètres au-dessus de nous. L'air était anormalement doux, parfumé de chaleur et de soufre, de terre cuite. Nous nous rapprochions lentement, retenant notre souffle, et la phrase qui m'avait hanté la veille, à Paris, me revint à la mémoire : « *Les pierres de Persée labourent le ciel de leur soc étincelant.* » Maintenant leur soc venait de labourer la terre.

Nous n'étions ni terrifiés ni émus, seulement perdus dans une étrange extase, nous ressentions toute la joie d'être face à face avec le mystère, d'être pour la première fois au cœur du secret.

— « Une météorite, » murmurai-je, « je ne pensais pas qu'il en existait d'aussi grosse. »

— « Vous savez ce que c'est, Monsieur ? » dit un des hommes en me fourrant son coude dans les côtes.

— « Une pierre, une pierre qui vient de l'espace ! »

— « De l'espace, ah ! oui ? » répondit-il d'une voix sourde, comme brisée par cette révélation.

— « Il ne faut pas s'en approcher pour le moment, » repris-je, « elle doit être brûlante. »

— « On va attendre le jour, on reviendra, » dit l'hôtelier.

Sans marquer le moindre signe d'intérêt les hommes tournèrent le dos à l'aérolithe, muets, accablés par ce phénomène inconnu qui venait troubler leur existence sans y apporter le moindre profit.

Ce fut encore une fois l'étrange procession à travers la lande sèche, une triste retraite aux flambeaux électriques.

L'aube se leva. Les conversations avaient dû rouler dans les maisons du village. Une fois qu'ils s'étaient sentis abrités par leurs foyers, leurs traditions, leurs meubles, les hommes avaient dû délier leurs langues et les femmes, de leurs visages calmes et de leurs yeux brillants, avaient suggéré des anomalies, des mystères plus bizarres encore que ceux dont le pays était témoin. L'imagination s'était égarée sur le sentier des légendes.

Moi de même, dans la salle commune de l'auberge, j'avais fait une sorte de conférence sur les météorites sans toutefois éclaircir la question, m'étant complu à une demi-réticence, à une distillation ralentie de mes connaissances pour en mieux mesurer les effets et savourer ainsi les réactions mitigées de mon auditoire.

Maintenant, le jour découvrait une fois de plus la plaine dénudée ; on pouvait apercevoir, à un kilomètre environ, la statue de l'espace et tous les regards convergeaient vers ce point.

Si la nuit ne m'avait apporté, contrairement à l'attente, aucune émotion, aucun rêve, je fus pris à la vue de ce roc d'une idée maniaque : je le désirais pour moi seul. Il ne fallait pas que quelqu'un puisse le toucher, le prendre. Il y avait certainement quelque sceau dissimulé sur la pierre qui entérinait ma possession, qui prouverait, à l'aide de lois spatiales encore non édictées le droit que j'avais sur cet aérolithe. Ce ne fut qu'une suite d'impressions fugitives que ma raison sut vite dissiper. Puis la voix du patron me rappela à la réalité :

— « Alors, Monsieur, qu'en dites-vous ? »

— « Rien, absolument rien ; si nous allions voir de plus près ? »

— « Je vous accompagne, des fois que vous auriez peur ! » ajouta-t-il.

Encore une fois un sentiment de frustration, puis de colère, me brûla.

Le chemin qui menait à la météorite me sembla plus court déjà ; le jour l'avait abrégé. Il y avait un arbre noirci par la chaleur, l'herbe rare s'était desséchée, le sol s'était craquelé sous le choc, strié de lignes incertaines, titubantes, givré d'un léger verni de grès irisé. Çà et là, des mottes de terre s'étaient écrasées, éclaboussant de noir la surface polie.

— « J'ai tout de même l'impression que c'est vivant, » me dit l'hôtelier, en désignant le bloc monstrueux. Celui-ci scintillait de mille lueurs sous les rayons du soleil rose et bas, qui repoussait la brume matinale en tourbil-

lons lents. Les vibrations de chaleur tressaient de leurs stries liquoreuses un filet invisible qui semblait retenir l'aérolithe au sol. Je tremblais de le voir s'élever lentement pour disparaître à jamais.

— « Vous devez avoir raison, » murmurai-je inconsciemment.

Nous nous approchâmes précautionneusement au bord de la vaste excavation.

— « Les gendarmes ont été prévenus ? » demandai-je.

— « Oh ! il n'y en a pas par ici, la ville la plus proche se trouve à soixante kilomètres au nord. Nous, on n'aime pas qu'ils fourrent leur nez dans nos affaires, » répondit l'homme.

— « Et cet aérolithe, il fait partie de vos affaires ? »

— « C'est tombé sur notre terre, cela nous concerne, » conclut-il.

Je sentis que le solide bon sens, la bêtise, l'entêtement de cet homme et de la population du village sauraient préserver le secret, qu'il s'établissait, entre la sourde hostilité de ces gens et la certitude d'une vie insoupçonnable au cœur de la pierre et de l'espace, un pacte mystérieux.

Je ne sais pas pourquoi, nous nous assîmes d'un commun accord et regardâmes le roc géant. Bientôt le cratère et ses environs furent envahis par une foule silencieuse.

Je n'eus même pas conscience d'une impulsion externe, d'une intrusion dans mon esprit, je crus être l'unique possesseur d'une vérité intérieure, invérifiable, mais certainement dictée par mon subconscient. Cette fois encore je crus que la météorite m'appartenait de droit ; elle s'était abattue sur ce coin de province au moment où je venais d'y débarquer, c'était là une preuve ! Mais je n'en cherchais pas. Je ressentais, en même temps qu'une joie profonde, la perspective de plaisirs inavouables et secrets. Puis l'illumination me vint :

J'errais depuis des mois, j'étais à la dérive sans pouvoir créer de mes mains, sans pouvoir sculpter, sans parvenir à faire surgir du néant, de la matière inerte, granit, argile ou marbre, une œuvre concrète, fruit de la réflexion ; j'étais perdu entre l'abstraction et la figuration, muré dans une impasse. Et je tenais maintenant des possibilités illimités : une nouvelle matière qui avait parcouru des milliards de mètres cubes de néant ! J'allais faire jaillir le secret de l'espace, par la seule habileté de mes mains, de ce bloc inerte de pierre et de métal, de cette masse géante aux multiples inconnues ; par la seule opération de ma volonté, j'allais décaper délicatement la couche pétrifiée que l'atmosphère et la fusion avaient déposée sur l'aérolithe et révéler la vérité.

Ces images brutales, ce flot de révélations contradictoires, s'évanouit aussi rapidement qu'il m'avait envahi, laissant cependant un sédiment, toujours le même : je voulais cette pierre pour moi seul.

Un doute me vint ; je me tournai vers l'hôtelier :

— « Cette terre appartient à un des habitants du village ? » lui demandai-je.

— « Non, c'est domaine d'Etat, » se contenta-t-il de grogner.

— « Cette pierre vous tente ? » hasardai-je.

— « Me tente, que voulez-vous dire ? » répliqua-t-il avec un ton de suspicion étrange.

— « Je veux dire que cet aérolithe, cette pierre... je ne sais pas, moi, vous voudriez peut-être la montrer comme un phénomène en l'exhibant dans les foires, pour gagner de l'argent sur son dos ! Ou l'enfermer dans un coffre-fort géant pour la regarder à loisir, le soir, lorsque vous serez certain que personne d'autre ne pourra partager votre plaisir. »

Je vis le visage de cet homme simple blêmir ; j'étais certain d'avoir découvert sa pensée secrète, sa honte. Il balbutia :

— « C'est pas vrai, Monsieur, il ne faut pas le dire, il ne faut pas ! »

Je ressentis une curieuse impression de jalousie que je tus à dessein.

J'acquis ainsi bientôt la certitude que tous les spectateurs de l'événement ressentaient également un soudain désir de possession exclusive, que chacun voulait inclure ce géant de l'espace au centre de son univers personnel, sans savoir pourquoi, mûs uniquement par cet indicible envoûtement.

Et je songeai immédiatement aux moyens de m'assurer des droits de propriété indiscutables sur la météorite.

Maintenant le soleil d'automne glissait, oblique, en scintillants faisceaux sur les noires facettes de la pierre de l'espace, la pierre de Persée, et rejaillissait en cercles, en triangles, en projections bifides, en rayons déphasés, en cascades immobiles, en pluies de cristaux, de gemmes, de saphirs noirs, de diamants bleus, de rubis verts, d'émeraudes chatoyantes. Des faces bidimensionnelles se construisaient brusquement sur une perspective plane aux couleurs de poulpe et de volcan, de basalte et de feu, comme des lophophores aux plumes enchevêtrées, curieusement blessés et dont le sang s'épanouissait en longs jets de pourpre solidifiés. Deux angles qui ne se rejoignaient pas, deux parallèles qui s'étiraient jusqu'à un infini proche et se croisaient, deux figures géométriques polyèdres, puis une succession de cubes et de parallépipèdes rapidement déformés par des lueurs insolites, par des incrustations blanches qui tournoyaient lentement sur elles-mêmes, centre d'un cyclone blême, avant de se résorber. Il y avait des failles qui s'ouvraient subitement sur une perspective ignorée, des entrailles minérales, des jaillissements de laves figées. Et les couleurs suintaient en fossilisations étranges, fougères royalement épanouies jouant sur les fibres du marbre, de l'agate, de l'obsidienne, sur les replis de grottes obscures, de ruines informulées, de pièges qui révélaient soudain les prolongements impossibles de plusieurs univers à x dimensions.

Il y avait ici la mollesse d'une goutte d'asphalte qui coulait indéfiniment sur une courbe nocturne ; le frémissement d'une antenne fragile qui glissait, d'une ombre fine, sur un châle moiré ; les odeurs de soufre et d'encens, d'ozone et d'argile, qui palpitaient en nappes mouvantes ; les modulations harmoniques des craquements, des déclics, des chuintements, des souffles de la pierre, jadis en fusion, et qui se rétractait sournoisement, comme le poulpe au contact d'un corps étranger, d'un univers inconnu.

Mon regard sans cesse courait sur ces surfaces, ces volumes fugitivement aperçus. Le vertige de l'espace, la peur devant cette figuration spontanée d'un rêve de pierre, l'angoisse d'aboutir après une longue suite de

pièges évités jusqu'au traquenard absolu, irréversible, tour à tour empruntaient les fibres de mon corps, de ma chair, de mes veines, les muscles de mon cœur. Mais je reculai, je sortis de ce monde qui s'emparait insidieusement de moi, gigantesque, saugrenu, amoureux.

Et l'amour, comme un flux, se retira, laissant mes membres lourds, ma chair lassée. Rêve de pierre ! Je voyais maintenant pourquoi je voulais m'emparer de ce bloc énorme : je voulais le sculpter, moi seul, le premier homme de la Terre qui saurait libérer l'inconnu, révéler la forme de l'espace scellée dans cet aérolithe miraculeusement parvenu jusqu'à notre monde.

Le délire qui s'était emparé de mon esprit s'était dissous. Je revoyais désormais les quelque vingt personnes du village qui s'étaient assises sagement autour de la météorite, comme pour une veillée ou un sabbat devant la statue même du démon ; et toutes semblaient salies par la même désillusion, meurtries par une même amertume après un fugitif moment d'extase.

— « On retourne au village, » cria l'aubergiste, « je crois qu'il n'y a plus rien à faire ici ; plus rien, n'est-ce pas, Monsieur ? » ajouta-t-il en se tournant vers moi.

— « Etes-vous certain que personne ne touchera à la météorite ? »

— « Personne, on aurait d'ailleurs du mal à la mettre dans sa poche, » répliqua-t-il en souriant curieusement, comme s'il eût éperdument regretté que ce ne fût pas possible.

La période de ma vie qui suivit s'écoula dans le brouillard. J'étais parfaitement responsable de mes actes mais ils ne parvenaient pas, subjectivement, à me donner une impression de réalité. Je ne savais pas ce que je faisais tout en connaissant intégralement les motifs de ma conduite.

Il y eut d'abord un coup de téléphone lointain à un entrepreneur ami, dont je ne puis relater la teneur. Puis une aube qui se leva après un crépuscule monotone, la grisaille des matins d'automne de cette province endormie, quelques hommes qui s'agitaient dans ce même matin dont je n'aurais jamais pu donner la date, puis des tracteurs, des machines dressées soudain dans la nébulosité de ce matin brumeux, des poulies qui tissèrent dans le gris ouaté de l'aube de gigantesques filets mécaniques, à l'échelle du monstre que je désirais piéger, de cette pierre de lune, de cette pierre de l'espace responsable du rêve mou dans lequel je me débattais maintenant.

Il y eut un entrepreneur bizarre qui tint des propos incohérents autour d'un exécrable café crème, quelques gendarmes indolents qui déambulèrent autour du cratère qui sertissait l'aérolithe. Puis la population du village qui me dévisagea, m'entoura, m'injuria. Il y eut une suite de cris, d'altercations dont je me tirai indemne en bravant je ne sais quelle opinion publique qui s'opposait à mes desseins. Et puis je me trouvai dans la banlieue de Paris, nanti d'un atelier à la mesure de l'espace, à la mesure du néant, avec des murs bien parallèles, bien comme il faut, dont j'étais certain qu'ils ne se rejoindraient jamais.

Alors je jaillis de cette brume ; à cet instant seulement j'en avais fini avec les hommes, semblait-il.

Peut-être avais-je effectué tous ces actes sous l'empire de l'alcool, peut-être avais-je trop participé à l'angoisse paysanne qui jadis avait causé la mort de bien des sorcières ? De toute manière les choses reprenaient leur place et je me carrais dans cette nouvelle position. Les sentiments, l'ordre social, le travail, la famille, le goût du devoir accompli devenaient des entités palpables ; je les avais négligées pour m'emparer de l'aérolithe et je ressentais maintenant une sorte d'amertume, un goût de tabac moisi, d'alcool digéré. Sans doute le dégoût se satisfait-il de tous les relents des excès.

Il n'y avait plus rien de fantastique ; j'étais certain de savoir pourquoi je m'étais livré à tous ces actes, à ce rapt, pourquoi j'avais sollicité le silence de tout un village hostile et enlevé, malgré le désir pesamment exprimé de ces gens d'en conserver toujours la présence, l'aérolithe : c'était seulement à cause du goût fantasque qui avait régi ma vie, qui m'avait permis de créer, de sculpter, de montrer au monde des œuvres qu'il admirait maintenant. Il n'y avait là rien d'une folie passagère ; j'allais recréer un monde nouveau à partir d'inconnues encore insoupçonnées.

Je me trouvais enfin devant ce bloc qui eût menacé de faire effondrer l'immeuble sur lequel était jadis fiché mon atelier. Dans cette banlieue, j'avais dû faire briser toutes les vitres d'un hangar pour que pénétrât la pierre de l'espace, puis j'avais pansé cette blessure faite à la ville.

Et Paris me reprit, les amis, les beuveries, les soirs sans fin jusqu'au matin interminable. Volontairement, j'évitais mon atelier, sachant qu'une tâche trop grande allait m'y cloîtrer pour longtemps, m'absorber totalement, me frustrer de la vie « bohaime » qu'il m'avait toujours fallu mener parce que les autres le voulaient, parce que je me devais d'être le « Bohaime » que mes relations avaient dessiné sur ma carte d'identité fictive.

— « Mais que veux-tu faire de ce bloc de diamant faux, ce strass qui ne te mènera nulle part ? » me dit un jour Clipton, rigolard.

— « Je n'en ai aucune idée, » répliquai-je en éclatant de rire.

Et je vis soudain, d'une manière précise, implacable, que je ne pourrais jamais utiliser la météorite pour la sculpter ; je sus que le moindre coup de ciseau la fendrait irrémédiablement sur une grande partie et que, si je recommençais, je finirais par la réduire à la taille d'une pierre à briquet.

Alors je revins jusqu'au hangar et tournai autour de la masse de pierre, obsédé par l'idée impersonnelle de créer, de bâtir quelque chose de neuf à partir de ce bloc monstrueux, de transformer sous mes ciseaux l'aérolithe en une création remarquable.

Je passai de longues heures, assis dans un coin de mon atelier, à regarder le jour glisser, de lueurs montantes en ténèbres déclinantes, sur la gigantesque pierre, et je me sentais peu à peu envahi par un sentiment comparable à l'amour tel que je me l'étais figuré en mon adolescence, une adoration, une passion extra-humaine qui me plongeait dans une torpeur béate, annihilait toutes mes facultés.

Puis un jour tout cessa. J'étais redevenu froid, distant, imperméable à toute hallucination, tel que j'avais été lors de ma première rencontre avec

la pierre de Persée. Je savais que le temps d'agir était venu. Je réunis tous les instruments, les stylets les plus fins, les ciseaux les plus doux pour tenter d'arracher à la météorite le secret qu'elle détenait. Ma raison m'interdisait de blesser cette pierre chatoyante aux lumières de volcan, d'espace et de nuit, mais il fallait rompre le sceau que la fusion dans l'atmosphère terrestre avait posé sur l'aérolithe.

Pour la première fois de ma carrière, j'attaquai un bloc de pierre sans savoir quel serait l'aboutissement de mon travail. Ma main, guidée par une invisible force, se fit habile, elle évita les pièges et les dangers d'une rupture totale, contourna les failles naturelles qui étaient autant de tentations fatales, arracha un détour diamantin, extirpa des caillots sombres et froids comme l'espace. Grâce à ces tentacules que je ne comprenais plus, ces membres que je ne contrôlais pas, j'évitais les tâtonnements, je me dirigeais infailliblement vers le but, avec une précision de bijoutier qui me permettait de ciseler la pierre monumentale.

Je ne savais travailler que la nuit et, le soir, après une journée harassante et fébrile, de vaines conversations avec des amis autour de boissons diverses, d'alcools anesthésiants, j'avais hâte de me retrouver en présence de mon œuvre, las de ces confrontations avec un univers que j'oubliais.

— « Alors, toujours sur ta pierre ! » me chuchotait une quelconque amie en pétrissant mon cou.

— « Toujours sur ma pierre, » riais-je parce que je ne devais en aucun cas révéler ma fureur, mon désir de broyer, d'étrangler cette épave.

Car, à mesure que le temps s'écoulait, devenait plus pressant, plus urgent, les hommes me devenaient de plus en plus indifférents, les créatures de la planète Terre me semblaient plus laides, plus veules. J'avais eu raison de ne pas montrer l'aérolithe, de le celer aux regards gourmands des hommes ; ils n'étaient pas dignes de partager ma passion et je frissonnais de penser que les paysans du village où il avait atterri avaient pu se repaître d'une même jouissance que la mienne.

Tout ce que j'avais essayé de fuir lors de ma période abstraite : les créations, la laideur de la Terre, cet amalgame de boue et de cendres, ces fleurs qui traînaient dans les poubelles, ces splendeurs à peine écloses et déjà pourrissantes, ces animaux qui se transformaient en viande digérée, ces océans aux abîmes glauques et sales, ces forêts aux arbres chauves et rares, ces champs couverts d'humus et de fumier, ces oiseaux criards, ces villes ruisselantes de bruits, drainées par les égouts, les métros, les voitures, les odeurs, les sueurs, les crachats des hommes, tout me paraissait discordant, cacophonique, faux. Toutes les expériences antérieures que j'avais faites de l'amour me semblaient marquées par la haine, la duplicité, la fausseté, l'indigence ; les corps des femmes blanchissaient dans mon souvenir, s'ocellaient de marbrures roses, se striaient de veinules innombrables, se salissaient de mille défauts répugnants. Un bras rond se faisait las, la chair onctueuse s'attristait, se déformait irrémédiablement, les lèvres se fanaient, les dents se descellaient, les yeux perdaient de leur éclat, un dernier sourire s'évanouissait, se muait en un rictus macabre. Tout ce que j'avais connu d'harmonies, toute la pureté ou la sensualité de mes liaisons

passées s'affadissait, pourrissait, s'estompait, puis disparaissait à jamais de mes souvenirs, n'y laissant qu'un vague parfum d'amertume.

Je finis par ne plus sortir de mon atelier ; je me détachais lentement des pièges de l'humanité, de ses sortilèges de pacotille, je m'isolais dans une tour d'ivoire à la mesure du cosmos, fasciné par le bloc scintillant de la météorite.

Je la caressais de mes instruments avec les mêmes gestes que ceux de l'amour, mes poignets se faisaient amoureux, mes mains tendres, mon regard brûlant ; mes yeux étaient au bord des larmes qu'une émotion indicible faisait surgir du plus profond de mon crâne, de mon cœur.

Je finis par pleurer, par baver continuellement lorsque je travaillais à mon œuvre. Mon corps suintait d'une sueur grasse, tout ce que je contenais d'humeurs s'écoulaient par les orifices de ma chair. Je me vidais lentement de ma substance ; sans manger ni boire durant des jours, brusquement tenaillé par une faim, une soif prodigieuse qui m'arrachait de mon rêve. Alors je me précipitais sur des restes moisis, constatant ma maigreur, voyant mon visage et les poils de ma barbe qui se desséchaient, tombaient, laissant ma peau grise se flétrir aux lumières cruelles de la journée. Mes yeux s'effondraient peu à peu et glissaient hors de leurs orbites, mes lèvres se réduisaient, jadis pulpeuses, à deux minces fils secs, mes mains se momifiaient, il semblait que mon corps entier se résorbait à mesure que je créais, que ma force se transmettait à l'aérolithe que je sculptais et qui prenait forme nouvelle. Les arêtes, les failles, les pics, les protubérances, les fils, les fosses, les flaques, les flèches, les arcs-boutants, les plis, les gouffres, les rainures, les stries, tout avait été nivelé par mon ciseau jusqu'à former un ovale énorme jaspé de lueurs, constellé de couleurs fluctuantes.

J'avais condamné ma porte. Des amis, un jour, parvinrent à la forcer, croyant à mon suicide. En me voyant, hagard, l'un d'eux ricana :

— « Alors, tu couves ton œuf ? »

— « Je vais vous tuer, » criai-je, emporté par la fureur.

Et je me ruai comme un forcené, pointant vers eux mon stylet aiguisé. ils me maîtrisèrent. Puis l'un d'eux, légèrement honteux, me dit :

— « Je ne sais pas où tu veux en venir, mais j'ai peur pour toi. »

— « Peur, pourquoi ? »

— « Il faut t'arrêter, tu ne peux pas continuer à vivre pour une pierre. »

— « Et si cette pierre est ma raison de vivre ? » avouai-je.

Je perçus une étincelle insolite dans leur regard, je vis qu'ils étaient gagnés peu à peu par l'envoûtement, stupéfaits devant la splendeur de ce bloc majestueux, que la logique était frappée à bout portant, contusionnée, distordue, et que leurs esprits étaient prêts à céder à l'amour que dispensait l'aérolithe.

Je dus les entraîner avec moi hors du hangar, retourner dans leur monde absurde pour ne pas être obligé de les tuer, par jalousie.

Durant deux jours je les avais suivis, vidé de toute substance, incompa-

rablement las, vissé sur un fauteuil, à boire, à manger, comme une bête peureuse et fatiguée. Puis tout avait recommencé.

J'ai regagné mon atelier, mes mains se sont à nouveau emparées des ciseaux. J'ai définitivement éteint mon électrophone, même la musique me semble fade et fausse. Je romps tout contact avec les hommes et leur monde pour suivre mon propre chemin, hébété, ruisselant de sueur, couvert d'excréments, vivant en m'amenuisant. Je travaille avec une agilité, une vivacité que je n'ai jamais connue ; mes mains tissent dans l'espace, autour de la météorite, un réseau de lignes rapides, fugaces, des orbes régulières, harmonieuses. Je suis devenu le satellite de cette pierre étrange. Lentement la forme se dégage du moule invisible que mes mains dessinent autour de la météorite, le visage même de l'inconnu se révèle. Mais je suis encore aveugle, incapable de discerner ce que je crée, alchimiste à la veille de découvrir la pierre philosophale.

Un jour de travail encore, ou une nuit, je ne sais plus ; les ténèbres se sont à jamais dissipées, une aurore permanente stagne dans mon hangar, émanant de la pierre de l'espace.

Maintenant je sais que tout est terminé, j'ai buriné le bloc de minerai, j'ai reculé les frontières de l'impossible jusqu'en ses plus lointaines limites. Je ne peux plus donner un coup de ciseau sans que mon œuvre s'écroule, sans que l'harmonie se rompe définitivement.

Mais quelles limites, quelle harmonie ? Ce que j'ai fait, je n'en suis pas responsable, quelqu'un m'a guidé. Je recule, ma folie soudain dissipée, mon enthousiasme éteint, comme après, comme avant l'amour ; je regarde la colossale sculpture, tous mes sens anéantis, stupide, vide, vain, las, extrêmement las. Et je me demande soudain si je n'ai pas suivi les plans d'un secret ennemi, si je n'ai pas donné en plein dans le panneau, dans le piège que l'espace m'a tendu en projetant sur Terre cette énorme pierre. Je regarde, j'absorbe de tous mes yeux et je suis incapable de formuler ce que mon cerveau ne parvient pas à digérer. Je suis figé, glacé, givré comme une sculpture, un marbre.

Peu à peu les traits du néant se reconstituent, je parviens à délimiter ce qui est espace de ce qui est roc, ce qui est sculpture de ce qui n'est pas...

J'ai révélé la chair, j'ai découvert, en brisant la gangue de minerai, la nudité absolue d'une créature, cette forme que j'ai cru découvrir était le cœur même de la météorite. Maintenant sa masse provocante, sa peau satinée, douce, irisée, se montre aux lumières déclinantes du jour, se moire des ombres crépusculaires qui envahissent mon atelier.

C'est un enchevêtrement de rotondités : des gouffres doux, des seins, des mamelons, des formes rondes, des courbes délicates qu'un frisson insensible parcourt, le flux de la vie. Roses, amarantes, bleus d'opale, bleus laiteux courent en flots discrets, à peine révélés par la peau satinée qui recouvre la créature, qui moule ses moindres plis. Ombres et lueurs changent les formes, creusent de chauds vallons, dessinent des collines tièdes, des gouffres brûlants, des éruptions rosâtres, améthystes nichées au creux de cavitées cachées. Douceurs, onctuosités, iridescences, évanescences, calmes plats, surfaces mouvantes, jaspées de nuit, douces au regard, captivantes, ensor-

celantes, couleurs épanouies puis discrètement évanouies, laissant la trace d'une ecchymose chatoyante.

C'est la statue même de la féminité, de la femme à l'échelle des galaxies, des univers. C'est un corps, peut-être, un être sans doute, une entité concrète, parfaitement douée pour les pièges de la séduction, pour les roueries, les amours, les bêtises, les paroles en l'air, les silences, les duos amoureux, la multiplication des jouissances, la révélation des plus secrets plaisirs, des désirs plus intimes. Et la masse géante tisse ses filets d'angoisse. Elle établit mentalement des équivalences, des parallèles avec ma pensée, mon corps, ma chair. Tout ce que j'ai mis dans cette création, tout ce que j'ai donné : mon passé, mon présent, le temps que j'ai perdu, celui que je n'ai pas gagné, les heures creuses, les heures vides, le kilomètre lancé, le sommeil post-prandial, les rêves, les cauchemars, tout ce que j'ai conçu, tout ce que j'ai créé, ma vie, ma mort que je n'ai pas connue, elle le boit, avide, sensuelle, satisfaite.

Je suis la créature. Elle est tout ce que j'ai rêvé, imaginé durant mon existence, en plus parfait, plus sublime : la pureté absolue. Il ne m'est plus besoin d'exister ; ces formes polies, ces excroissances palpitantes, vibrantes, cette immense calvitie, obscène et tendre, telle que l'espace me l'a révélé, sont ce que j'aurais dû être si j'étais né sur un autre monde que la Terre, planète médiocre et vaincue, condamnée par les sortilèges de la galaxie.

Alors j'avance lentement vers la pierre, cette pierre qui vit maintenant pour mon plaisir et le nôtre, pour mon éternelle jouissance au sein des harmonies cosmiques ; je pénètre la pierre vivante, je m'enfonce doucement dans cette chair pulpeuse et je m'y fonds enfin, délaissant les oripeaux de mon corps terrestre à tout jamais flétri. J'aime... !



L'enfant qui n'était pas là

(*Little Jimmy*)

par LESTER DEL REY

Encore inconnu des lecteurs français (sinon des fans *lisant l'anglais), Lester Del Rey est un excellent auteur de science-fiction technique (son très beau roman* « Nerves » *sera, espérons-le, traduit un jour dans notre pays). Mais il écrit aussi, paradoxalement, des nouvelles purement fantastiques, et pour ses débuts dans « Fiction », c'est une histoire de fantôme qu'il nous offre.*

On sait que l'histoire de fantôme moderne rejette les clichés du genre et se rattache avant tout à la psychologie. Nous vous avons déjà présenté quelques exemples frappants de cette évolution : dans « Le fantôme à la fenêtre », *de Jack Finney (n°* 20), *il existe un rapport psychique entre deux hommes qui sont « chacun le fantôme de l'autre » par-delà les années qui les séparent; dans* « Suivez le fantôme », *de E. C. Hornsby (n°* 26), *les fantômes sont des apparitions télépathiques; dans* « Jours disparus », *de Richard Matheson (n°* 54), *un homme voit son propre fantôme, celui qu'il était dans sa jeunesse...*

D'après les thèmes de ces histoires, les fantômes ne sont pas nécessairement les ombres des morts. Ils peuvent être aussi celles des vivants, ou l'image de nos souvenirs, ou la matérialisation de nos pensées. Lester Del Rey nous présente un des plus troublants fantômes dans ce domaine : le fantôme d'un enfant qui n'existe pas...



J'AI toujours pensé que ce serait un réconfort de rencontrer un fantôme. Quand un homme dépasse la cinquantaine, qu'il est assez âgé pour songer à la mort, tout ce qui peut lui prouver qu'il ne s'achemine pas vers le néant définitif, lui devient d'un grand secours. Etre condamné à hanter pour l'éternité quelque lieu solitaire ne présente pas la même horreur qu'une éclipse totale.

Bien sûr, la religion apporte un certain espoir à quelques-uns, mais la plupart d'entre nous n'ont pas la foi de nos ancêtres.

Un fantôme doit sûrement être à l'abri de la mort.

Je le pensais, du moins, autrefois. Maintenant, je ne sais pas. Si je pouvais seulement m'expliquer le petit Jimmy...

Nous l'avons entendu distinctement. A la mort de Mère, toute la famille l'entendit, jusqu'à ma sœur Agnès, la personne la plus résolument athée que je connaisse. Même sa plus jeune fille, qui se trouvait au rez-de-chaussée, monta en courant pour voir qui était l'autre enfant. Ce ne fut ni

un cas d'hallucination collective ni un phénomène qu'on puisse expliquer par les lois ordinaires de la nature.

Le docteur l'entendit lui aussi, et d'après sa physionomie, je présume qu'il avait écouté le petit Jimmy plus d'une fois auparavant. Mais comme il n'en parlera jamais et que les autres n'étaient pas là pour en juger en d'autres occasions, je suis le seul qui puisse admettre avoir entendu le petit Jimmy plus d'une fois.

Plût au ciel que je n'eusse pas dû l'admettre !

*
* *

Nous étions une famille nombreuse : tels étaient les principes de Père et de Mère et les quatre filles qui moururent avant même d'avoir quelques chances de survivre n'y changèrent rien. Nous, les six garçons ainsi que trois filles, nous survécûmes et cela justifia tout pour Mère.

Il y en aurait sans doute eu même davantage, si Père n'avait pas été tué par un taureau sauvage alors que j'étais au loin, occupé à sauver le Monde pour l'amour de la Démocratie. Mère aurait pu trouver d'autres maris — la grande ferme de l'Iowa avec son immense et vieille maison s'y prêtait fort bien — mais ce n'était pas dans ses idées. Nous, les aînés, nous dûmes travailler en ville, aidant les autres tandis qu'ils allaient en classe jusqu'à ce qu'ils puissent eux-mêmes travailler également. A la fin, Mère resta seule dans la vieille demeure tandis que la ville s'agrandissait, jusqu'au moment où la ferme fut vendue pour lotir tout autour.

Ce qui lui laissa quand même une petite fortune, même après la seconde guerre mondiale. Nous ne lui manquions pas. Avec l'âge, elle s'était mise à boire généreusement ; son caractère s'en ressentait, au point qu'il devint difficile de s'entendre avec elle.

Petit à petit nos visites se firent rares.

J'habitais le plus près d'elle, à Des Moines où je travaillais, mais j'avais ma vie personnelle. Elle semblait d'ailleurs parfaitement heureuse comme cela et capable de conduire sa barque elle-même à soixante-dix ans bien sonnés.

Je lui envoyais des lettres pour son anniversaire et dans les grandes occasions — tout au moins, Liza le faisait pour moi — et je lui répétais incessamment mon envie de la voir...

Seulement mon fils aîné se remettait difficilement de la guerre. Ma fille épousa un chauffeur de camion sur un coup de tête et eut des jumeaux avant d'avoir trouvé un appartement décent. Mon plus jeune fils fut fait prisonnier en Corée. Je fus promu président de la Compagnie. Tous ces événements me faisaient une existence bien remplie.

Alors Mère commença elle aussi à écrire — ses premières vraies lettres depuis des années. Elles étaient assez gaies, pleines de potins au sujet de ses voisins, des nouveaux rideaux des fenêtres, d'une recette de tarte au citron, et ainsi de suite. Je pensai tout d'abord que c'était bon signe. Puis quelque chose se mit à m'inquiéter dans ses lettres. Ce fut seulement à la cinquième que je découvris avec précision de quoi il s'agissait.

Elle y disait quelques mots à propos du nouveau professeur de la vieille école. Je les relus deux fois avant de réaliser que le bâtiment en question avait été rasé quinze ans auparavant.

Après coup seulement, je discernai alors d'autres anomalies : les rideaux étaient à ceux qu'elle avait posés depuis des années et elle parlait de sa première recette, celle qui était toujours trop sucrée avant qu'elle en change pour une autre ! Il y avait d'autres détails de ce genre et cela m'inquiéta vraiment. Je décidai de lui téléphoner. Sa voix semblait parfaitement posée, avec seulement une note d'inquiétude à mon égard, comme si mon comportement avait quelque chose de bizarre. Elle bavarda avec moi deux minutes, puis marmonna quelque chose au sujet d'un déjeuner sur le feu et raccrocha rapidement. Une conversation tout à fait normale... Je vaquai à autre chose, mais une impression vague me ramena à ses lettres.

Alors j'appelai le Dr. Matthews. Il lui fallut une demi-minute au moins pour m'identifier, et je m'informai de la santé de Mère.

Il prit aussitôt un ton professionnel. Elle allait parfaitement bien, une condition physique remarquable pour une personne de son âge. Non, il n'y avait aucun motif d'urgence pour aller lui rendre visite. Tout allait fort bien pour elle.

Il en fit trop et il ne sut pas dissimuler l'inquiétude qui transparaissait dans sa voix. Je suppose que je serais allé la voir quelques jours plus tard de toute façon, mais quand il raccrocha je m'étais déjà décidé.

*
* *

Matthews demeurait toujours à la même adresse, mais ses cheveux blancs me causèrent un choc. Il fronça les sourcils en me voyant, me regarda des pieds à la tête, puis il avança une main hésitante en lançant un regard furtif à ma Cadillac.

— « Entrez donc. »

Il me fit passer par la salle d'attente pour gagner son cabinet, regardant encore une fois l'automobile par la fenêtre. Il tira de je ne sais où une bouteille d'excellent scotch et sur un signe de tête de ma part, il m'en servit un verre avec de l'eau gazeuse.

Assis dans un fauteuil, il murmura avec un peu d'amertume dans la voix :

— « C'est la réussite, on dirait. Je croyais que votre mère m'avait parlé de vos ennuis, il y a quelques années. »

— « Mais pas des ennuis d'ordre financier, » lui dis-je.

Je croyais qu'il n'y avait que Liza qui s'en souvenait. Elle avait dû écrire à Mère à ce moment-là. Mais quand j'avais finalement consenti à acheter l'entreprise de Transports pour notre gendre, l'ex-camionneur, elle m'avait tout pardonné.

Evidemment, ça ne regardait pas Matthews, mais je me souvins que par ici les docteurs se mêlaient de tous les détails de la vie privée.

— « Pourquoi cette question, docteur ? »

Il m'examina attentivement, puis souleva son verre pour finir son whisky.

— « Euh, simple curiosité... Et après tout, non, je peux aussi bien être sincère. De toute manière, maintenant, vous allez la voir. C'est une femme âgée, Andrew, et elle possède ce que l'on peut appeler une fortune assez considérable. Lorsque des enfants qui ne se sont pas souciés d'elle durant des années font une brusque réapparition, il se peut que ce ne soit pas par pure affection. Et je ne tiens pas à ce qu'il arrive quoi que ce soit à Martha maintenant. »

Ses insinuations s'accordaient trop bien avec mes propres soupçons. Je n'avais pas envie de lui poser la question. J'aurais préféré me mettre en colère, lui reprocher de se mêler de ce qui ne le regardait en rien. Mais je devais savoir.

— « Voulez-vous dire, du gâtisme ? »

— « Non, » répondit-il très vite, le sourcil légèrement levé, « non, Andrew, elle n'est pas folle ! Elle est en parfaite condition physique et suffisamment saine d'esprit pour prendre soin d'elle-même toute seule pendant les quinze années qu'elle vivra encore probablement. Et elle n'a pas besoin de psychiatres. Souvenez-vous-en et souvenez-vous aussi que c'est une femme âgée. Treize enfants en moins de vingt ans ! Veuve avant quarante ans. Seule pendant toutes ces dernières années, même si elle est trop indépendante pour venir vous encombrer, vous, ses enfants. Une vieille femme a droit à n'importe quelle forme de bonheur. Ne l'oubliez surtout pas. »

Il s'arrêta, l'air étonné d'avoir tant parlé. Puis il se leva et prit son chapeau : « Venez, je vous accompagne. »

Il ne cessa de raconter avec volubilité des histoires locales, tandis que nous descendions en voiture les rues qui autrefois étaient des champs de blé. Il y avait un hôpital à la place des bois et la vieille source avait cédé la place à un bloc résidentiel. La grande maison où nous étions nés jurait affreusement au milieu des simili caisses à piano qu'on appelle maisons aujourd'hui.

Je voulus retourner en arrière, mais Matthews me fit signe de le suivre dans l'allée. La porte d'entrée n'était pas fermée à clef et il entra, penchant la tête dans l'escalier pour héler :

— « Martha, ohé Martha ! »

— « Jimmy est rentré, docteur, il est dehors, » lança une voix.

C'était celle de Mère, absolument inchangée, mais avec une sorte d'inflexion chantante qui me troubla.

— « O. K., Martha, » lui répondit Matthews. « Je vais le voir maintenant et je vous appellerai tout à l'heure. Vous ne me voudrez plus dans les parages quand vous verrez qui je vous amène : c'est Andrew ! »

— « Quelle bonne surprise ! Dites-lui de s'asseoir, je serai prête dans une minute. »

Le docteur haussa les épaules.

— « Je vais m'asseoir dans le jardin quelques minutes, » me dit-il, « ensuite je prendrai un taxi pour rentrer. Mais n'oubliez pas : votre mère

mérite la part de bonheur qu'elle a ! Ne la lui faites pas perdre. »

Il sortit par la porte de derrière et je me rendis au salon où je me laissai tomber sur le vieux sofa.

Je fronçai le sourcil : ce salon avait été remisé au grenier en 1913 quand Père avait acheté un nouveau mobilier. J'ouvris de grands yeux dans la pénombre de la pièce, reconnaissant tous les anciens meubles. Même le tapis était dans la position où il se trouvait lorsque j'étais enfant. Je parcourus les autres pièces, les retrouvant telles qu'elles avaient été quarante ans plus tôt, à l'exception du poste de télévision dans la salle à manger et de la cuisine tout à fait moderne, où une marmite de soupe mijotait sur le coin du feu.

J'avais la gorge serrée et me sentais en proie à un sentiment d'inquiétude confuse, lorsqu'un bruit de pas dans l'escalier me fit lever les yeux.

Mère descendait, lentement, mais sans aucun signe de faiblesse. Elle ne posait pas la main sur la rampe. Elle s'accordait exactement avec l'état de la maison, ses rides et ses cheveux blancs mis à part ; sa robe était neuve, mais c'était une réplique exacte d'une de celles qu'elle portait quand j'étais enfant.

Elle ne parut pas se rendre compte de mon étonnement. Elle leva la main pour prendre la mienne et se pencha pour m'embrasser sur les deux joues :

— « Tu sembles te porter à merveille, Andrew. Hum, voyons un peu. Liza te nourrit bien, je vois ça, mais je parie que cela te ferait plaisir de manger de la bonne soupe et de la tarte faite à la maison, hein ? Viens vite dans la cuisine, tout sera prêt dans une minute. »

Ce n'était pas seulement une femme en excellente condition physique : c'était une femme paraissant quinze ans de moins que son âge. Et elle s'était même souvenu de m'appeler Andrew au lieu d'employer un des surnoms dont elle usait durant ma jeunesse. Cela n'était pas du gâtisme, non ! Une femme sénile aurait employé l'un de ces surnoms — je me souvenais très bien à quel point j'avais dû lutter pour qu'elle cesse de les utiliser.

Et pourtant, cette maison bizarrement agencée...

Elle s'affairait dans la cuisine, servant la bonne soupe fumante. Lorsque j'étais gosse, elle n'était pas une très bonne cuisinière, mais elle avait fait ensuite des progrès et maintenant, sa cuisine était celle d'un cordon-bleu.

— « Je pense que le docteur a trouvé Jimmy en bonne santé, » dit-elle sans préambule aucun. « Il vadrouille quelque part en ce moment. Après deux semaines à être resté enfermé à cause de la rougeole, je ne peux pas le gronder ! Je me souviens de toi lorsque tu l'as eue... Tu as remarqué comment j'ai arrangé la maison, Andrew ? »

J'opinai de la tête, assez perplexe.

— « J'ai bien vu l'ancien mobilier. Mais qui est Jimmy ?... »

— « Oh ! tu ne l'as jamais rencontré, n'est-ce-pas ? N'importe, tu le verras. Combien de temps restes-tu, Andrew ? »

J'essayai de deviner ce qu'il en était, maudissant Matthews de ne m'avoir pas prévenu. Bien sûr, j'avais entendu dire qu'un de mes nombreux neveux

avait perdu sa femme. Etait-ce celui-là qui avait ce jeune garçon ? Mais est-ce qu'il n'était pas parti dans l'Alaska ? Non, ce devait plutôt être le fils de Frank... Mais pour quelle raison confiait-on cet enfant à Mère ? Il y avait assez de jeunes femmes dans la famille...

Je me ressaisis pour déclarer :

— « Je repars dans deux heures, Mère. J'étais seulement venu... »

— « C'est vraiment gentil de m'avoir rendu visite, » m'interrompit-elle, ayant gardé son habitude de vous couper la parole. « Je pensais aller te voir ainsi que Liza bientôt, mais j'ai été très occupée à ranger cette maison. Deux hommes ont descendu le mobilier, mais j'ai fait tout le reste moi-même. Cela me rajeunit, il me semble, d'avoir mon ancien mobilier autour de moi. »

Elle servit un verre de liqueur de pêche et le posa devant moi avec une tasse de café bouillant, puis elle se servit elle-même un autre verre et remplit sa grande tasse.

L'image de Liza et de son régime dansait devant mes yeux. Etait-ce une vieille femme que j'avais en face de moi ?

— « Jimmy va à l'école, maintenant, » fit-elle. « Il a un petit béguin pour son institutrice, d'ailleurs. Encore de la tarte, Andrew ? Je dois en garder un morceau pour Jimmy, mais il y en a encore deux autres... »

Il y eut un bruit soudain au-dehors et elle se leva vivement, pour aller à la porte de derrière. Puis elle rentra dans la cuisine, disant :

« Ce n'est qu'un enfant du voisinage qui fait l'école buissonnière. J'aimerais bien qu'ils soient tous un peu plus gentils et qu'ils jouent avec Jimmy. Il s'ennuie un peu, tout seul, parfois. Tu aimes la cuisine, Andrew ? »

— « Très jolie, » fis-je, essayant désespérément de suivre le fil de la conversation. « Mais elle est très moderne. »

— « Il y a aussi l'appareil de télévision, » approuva-t-elle gaiement. Les choses modernes sont parfois agréables. J'ai également un matelas de caoutchouc mousse sur mon lit, mais le reste est ancien... Montons, Andrew, je vais te montrer quelque chose de très élégant. »

La maison était très propre et aucune chambre n'était fermée. Je m'en émerveillais en montant l'escalier. Je n'avais vu aucun domestique. Mais elle eut une petite moue méprisante lorsque je le lui dis.

— « Naturellement que j'en prends soin moi-même, de cette maison. Et puis Jimmy m'aide un peu. Il devient très adroit... »

Il fallait voir la chambre : elle me rappelait les décors 1890 au cinéma, mais alors que le reste de la maison avait perdu tout son éclat au fil des années qui avaient fané la tapisserie et terni les meubles, ici tout resplendissait le neuf.

— « C'est un jeune décorateur de Chicago qui l'a arrangée, » m'expliqua-t-elle fièrement. « C'est ce dont j'avais toujours rêvé, enfant. Cela m'a coûté une fortune, mais Jimmy m'a dit que je devais le faire puisque j'en avais envie. »

Elle eut un rire très jeune et reprit :

« Assieds-toi, Andrew. Comment allez-vous, Liza et toi ? Est-ce que tu

te disputes toujours avec elle au sujet de cette jeune coquine avec qui elle t'avait rencontrée ou a-t-elle suivi mon conseil ? C'était idiot de vous faire savoir qu'elle était au courant. Rien ne rend un homme plus amoureux de sa femme qu'une petite faute à se faire pardonner, c'est toujours ce que j'ai pensé, surtout si l'épouse redouble de gentillesse à ce moment-là. »

Suivit une bonne heure de discussion qui nous fit du bien. Je lui racontai comment on nous avait finalement renvoyé notre plus jeune fils. Je la laissai discuter sur la manière dont mon aîné se comportait avec moi et sur ce qu'elle appelait mon mépris pour mon gendre. Elle me raconta également les potins de la famille ; elle en suivait les événements tant bien que mal.

Lorsque je me levai pour prendre congé, je n'avais aucune crainte au sujet de l'état de santé de Mère : ce n'est pas elle qui risquait d'entraîner un scandale familial ! Si Matthews pensait que je m'inquiéterais de sa passion pour l'ancien mobilier et de la décoration même ruineuse de sa chambre, c'était lui qui était gâteux !

Je me sentais ravi au fond. Je commençais à penser que je reviendrais bientôt. Je songeais même à amener Liza et les enfants ici au lieu de la croisière aux Bermudes dont nous avions vaguement parlé.

Elle se leva pour m'embrasser, puis elle s'écria brusquement :

— « Bonté divine ! Tu pars déjà et je ne t'ai même pas présenté Jimmy. Assieds-toi encore une minute, Andrew ! »

Elle alla soulever le montant de la fenêtre, par laquelle pénétra un parfum de roses, et cria :

— « Oh ! Jimmy ! Ohé ! Il se fait tard. Reviens vite. Et lave-toi la figure avant de monter. Je désire que tu dises bonjour à oncle Andrew. »

Elle revint vers moi avec un léger sourire, comme pour s'excuser :

— « C'est mon chouchou, Andrew. J'ai toujours essayé d'être équitable envers mes enfants, mais je crois que j'aime Jimmy d'un amour tout à fait à part. »

J'entendis une porte en bas se fermer doucement et un bruit étouffé de pas de garçonnet se dirigeant vers la cuisine. Mère était assise, rayonnante, plus heureuse que je ne l'avais vue depuis des années, depuis la mort de Père en fait.

Ensuite, je perçus les pas dans l'escalier. Je souris en notant que le petit Jimmy montait deux marches à la fois en se servant de la rampe pour se hisser. J'avais toujours opéré ainsi étant enfant.

Le changement d'expression du visage de Mère attira alors mon attention. Ses yeux brillaient et elle paraissait beaucoup plus jeune, tandis qu'elle fixait la porte.

Je perçus faiblement que celle-ci s'ouvrait et se refermait et je tournai la tête.

Un frisson parcourut mon dos. Avant même d'être complètement retourné, je sentais que quelque chose n'était pas normal.

Quand une porte s'ouvre, l'air bouge dans la pièce. On ne le remarque jamais, sauf quand cela ne se produit pas. On comprend alors sur-le-champ

qu'aucune porte ne s'est vraiment ouverte. Cette fois, l'air n'avait pas bougé.

J'achevai de me retourner. Devant moi, les pas résonnèrent, incertains, comme ceux d'un timide enfant de six ans. Mais il n'y avait personne devant moi. L'épais tapis ne s'enfonçait même pas à mesure que les pas légers se rapprochaient pour s'arrêter juste devant moi.

— « Voici oncle Andrew, Jimmy, » annonça Mère joyeusement. « Donne-lui la main comme un gentil petit garçon, maintenant. Il a fait toute la route depuis Des Moines pour te voir. »

Je tendis la main pour lui faire plaisir, tout en sentant une sueur froide couler le long de mes bras et de mes jambes. Je la remuai même, comme si on la serrait. Puis je gagnai d'un pas mal assuré la porte et me mis à descendre les marches. Derrière moi, les pas d'enfant résonnèrent, hésitants, me suivant jusque sur le palier. Puis ceux de Mère les couvrirent, descendant rapidement les marches.

— « Andrew, je m'aperçois que les jeunes enfants t'intimident. Je ne suis pas dupe. Tu t'en vas en courant parce tu ne sais que dire à mon petit Jimmy ! » Elle riait, amusée. Alors elle reprit ma main : « Reviens bientôt, Andrew, n'est-ce pas ? »

Elle remonta l'escalier comme j'entendais des pas à l'étage au-dessus où il n'y avait personne.

Je réussis à gagner ma voiture. J'eus la chance d'y trouver un fond de bouteille de whisky. Mais l'alcool ne me réconforta guère.

J'évitai la maison de Matthews. Coupant par l'avenue principale, j'appuyai à fond sur l'accélérateur durant toute la route, sans me soucier aucunement de la police. Je désirais mettre le plus d'espace possible entre moi et les pas de fantôme du petit Jimmy.

Un fantôme ? Même pas. Simplement des pas et la frêle perception d'une porte qui ne s'était pas ouverte. Jimmy n'était même pas un fantôme : il ne pouvait pas l'être.

Je dus ralentir, secoué par une crise de rire nerveux, jusqu'à en avoir un point de côté. Je stoppai.

Tout alla mieux après. Quand je remis en marche la Cadillac, je pus enfin réfléchir. J'atteignais à ce moment les faubourgs de Des Moines.

Bien entendu, c'était de l'hallucination. Matthews avait tenté de me prévenir : elle retombait en enfance. Elle s'était créé un enfant pour elle-même, en revenant à sa propre jeunesse. L'école qui n'existait plus, le béguin pour l'institutrice, la rougeole — tout cela était des faits réels qu'elle revivait à travers le petit Jimmy. Seulement, comme elle était différente des autres femmes, restant saine d'esprit sur tous les points sauf sur celui-là, elle m'avait mystifié. Elle m'avait persuadé qu'elle était complètement sensée. En me donnant les raisons du retour de son ancien mobilier, elle avait supprimé tous mes doutes. Elle avait même réussi à me persuader de l'existence réelle de Jimmy. J'avais cru entendre des pas parce qu'elle paraissait les écouter. Mon imagitation avait suivi la sienne et mes sens m'avaient dupé.

Je parvins à me convaincre presque totalement. Puis je cessai de penser

aux pas pour me concentrer sur Mère. Les paroles de Matthews me revinrent et je secouai la tête. C'était une fantaisie bien inoffensive et Mère avait le droit d'être heureuse. Elle était assez sensée pour prendre soin d'elle et physiquement beaucoup mieux portante qu'elle n'aurait dû l'être.

***

La vie continua paisible. Mon plus jeune fils revint un temps à la maison. J'avais attendu avec joie cette occasion, mais, je ne sais comment, l'Armée avait élevé un mur entre nous. Même lorsque j'avais du temps libre, nous n'avions pas grand-chose à nous dire. J'imagine que ce fut un soulagement réciproque lorsqu'il alla chercher du travail à New York ; de toute manière, j'étais occupé à arranger une querelle où se trouvait impliqué mon aîné. Ma fille attendait un bébé et son mari montrait une totale incapacité à coopérer avec moi.

Je n'avais guère le temps de songer au petit Jimmy. Liza ne m'avait, Dieu merci, pas questionné au sujet de mon voyage et rien ne m'empêcha de tout oublier ou presque.

J'écrivais à Mère de temps à autre, par hasard. Ses lettres étaient plus longues à présent et parfois le nom de Jimmy y apparaissait, mais accessoirement.

Pendant un certain temps, j'entretins un psychiatre, mais il ne fit que confirmer ce que j'avais déduit. Les autres absurdités qu'il essayait de me suggérer ne m'intéressaient pas et je cessai bientôt de le payer pour rien.

Puis, une nuit, Matthews m'appela au téléphone à deux heures du matin, après avoir perdu deux jours à essayer de me joindre par l'intermédiaire de mes amis.

Mère avait une pneumonie et les pronostics étaient pessimistes.

— « A son âge, ces maladies sont dangereuses, » dit-il. Sa voix avait perdu son ton professionnel cette fois-ci. « Vous feriez bien de venir ici le plus vite possible, elle vous a réclamé. »

— « Je loue un avion sur-le-champ, » répondis-je. « Comment est-ce arrivé ? »

— « Lors de la grande tempête de neige la semaine dernière. Elle est sortie, avec un imperméable et un simple parapluie, pour aller chercher le petit Jimmy à l'école. Elle a été trempée jusqu'aux os. Quand je suis venu, elle avait déjà la fièvre. J'ai tout essayé, mais... »

Je raccrochai, furieux... Le petit Jimmy ! Pendant un instant, je formulai le souhait qu'il existât, réellement pour pouvoir l'étrangler...

***

Quand nous arrivâmes (Liza avait tenu à m'accompagner), la plupart des autres membres de la famille étaient déjà là, rôdant hors de la chambre nouvellement décorée où Mère était étendue sous la tente à oxygène. De nombreux parents avec leurs enfants occupaient les chambres du second

étage. Ils passaient en fixant la porte close avec ces chuchotements désagréables que l'on emploie en période d'agonie.

Matthews les écarta et vint à moi aussitôt.

— « Je crains qu'il n'y ait aucun espoir, Andrew, » dit-il, et il y avait des larmes au fond de ses yeux.

— « Ne pouvons-nous rien faire, » interrogea Liza, « rien du tout, docteur ? »

Il hocha la tête :

— « J'en ai parlé avec les meilleurs spécialistes de la région. Nous avons tout essayé. Même de prier. »

Près de l'entrée, Agnès, ma sœur, renifla violemment. Son athéisme militant n'était entamé par rien, semblait-il. Peu importait, la mort rôdait dans cette maison, suffisamment perceptible pour qu'on la respirât presque.

J'avais toujours détesté aveuglément la mort et le gâchis qui l'accompagne. Maintenant elle prenait une signification personnelle et c'était bien pire. Derrière cette porte close, Mère se mourait et je ne pouvais absolument rien pour elle.

— « Puis-je entrer ? » interrogeai-je, allant à l'encontre de mes désirs.

Matthews approuva :

— « Ça ne peut plus lui faire aucun mal et de plus elle désirait vous voir. »

Je le suivis et j'entrai, tandis que les yeux des autres étaient fixés sur moi. Matthews fit signe à l'infirmière de sortir et se dirigea vers la fenêtre. Sa respiration sonore faisait plus de bruit que le frêle sifflement de l'oxygène. J'hésitai, puis m'approchai du lit.

Mère était étendue, les yeux grands ouverts. Elle les tourna dans ma direction sans paraître me reconnaître. L'une de ses maigres mains tâtonnait contre la tente à oxygène au-dessus d'elle. Je regardai Matthews qui hocha la tête lentement :

— « Aucune importance, à présent. »

Il m'aida à la tourner de mon côté. Sa main continuait à s'agiter, tandis qu'elle respirait avec de plus en plus de difficulté. Je cherchai du regard le point que désignait son doigt, mais ce fut Matthews qui prit la petite photo d'un jeune garçon et la lui mit entre les mains. Elle la serra très fort contre elle.

— « Mère, » m'écriai-je plus fort que je ne l'eusse voulu, « mère, c'est Andy, je suis ici ! »

Ses yeux bougèrent et elle agita ses lèvres sèches :

— « Andrew ? » demanda-t-elle faiblement. Puis un demi-sourire effleura ses lèvres. Elle secoua la tête négativement, d'une manière à peine perceptible. « Jimmy ! Jimmy ! »

Ses mains élevèrent la photo jusqu'à ce qu'elle pût la voir et elle répéta : « *Jimmy !* »

On entendit en bas une porte se fermer doucement et des pas traverser le rez-de-chaussée. Ils montèrent l'escalier, deux marches à la fois, mais rapidement à présent, sans l'aide de la rampe. Ils traversèrent le palier. La

porte de la chambre resta fermée, mais on sentit le bouton qui tournait et on perçut le faible grincement des gonds.

De petits pas foulèrent le tapis, invisibles, et ce bruit semblait éclipser tous les autres. Les pas atteignirent le lit et s'arrêtèrent.

Mère tourna les yeux de ce côté et le sourire reparut sur ses lèvres. Elle tenta de soulever sa main, puis la laissa retomber, et sa respiration s'arrêta.

De nouveau un bruit de pas troubla le silence. Des pas plus lourds, plus assurés, qui partaient du lit. Mais il y avait deux sortes de pas, maintenant. Les uns auraient pu être ceux d'un petit garçon, les autres étaient rapides, nets, les pas que fait une jeune femme lorsqu'elle marche avec à son côté son premier-né.

Les pas traversèrent la chambre. Ils n'hésitèrent nullement devant la porte cette fois. On n'entendit celle-ci ni s'ouvrir ni se fermer ; les pas continuèrent sur le palier et descendirent l'escalier.

Matthews et moi les suivîmes dans le hall. Ils semblèrent devenir plus précipités en direction de la porte de derrière. En dernier lieu, il y eut le son de la porte qui se fermait doucement et nettement.

Je lançai un rapide coup d'œil derrière moi : les autres étaient restés cloués par une émotion indicible. Leurs visages étaient comme figés. Agnès se leva lentement, ses yeux cillèrent, ses lèvres s'ouvrirent et se refermèrent sans un mot, puis elle se rassit comme un automate, cherchant à lire sur les physionomies des autres s'ils avaient entendu comme elle.

D'en bas, sa fille monta précipitamment l'escalier.

— « Maman, maman, qui c'était le petit garçon que j'ai entendu ? »

Je n'entendis pas la réponse ni les paroles de Matthews confirmant la mort de Mère. J'étais déjà de retour près du pauvre vieux corps, ôtant doucement la photo des mains qui l'étreignaient.

Liza m'avait suivi ; son visage reprenait un peu de couleur.

— « Des fantômes, » dit-elle brusquement. Puis elle secoua la tête : « Mère et l'un des enfants revenu la chercher. J'ai toujours pensé... »

— « Non, » l'interrompis-je. Ce n'est pas une de mes sœurs, elles sont mortes à leur naissance. Ce n'est pas aussi simple, Liza. Vraiment pas. C'était un garçon. Un garçon qui avait eu la rougeole à six ans, qui montait l'escalier deux marches à la fois, un nommé Jimmy...

Elle me regarda d'un air étonné, puis baissa les yeux vers la photo que je tenais : ma propre photo, à l'âge de six ans.

— « Mais tu... » commença-t-elle. Puis elle s'éloigna de moi sans finir sa phrase, tandis que les autres entraient dans la chambre.

Nous dûmes rester pour la cérémonie naturellement ; pourtant, je sais que Mère n'avait pas besoin de moi. Elle avait déjà son Jimmy.

Elle avait voulu m'appeler James à cause de son père, mais Père avait insisté pour Andrew, à cause du sien. Il avait gagné et j'avais bien été Andrew.

Mais jusqu'à l'âge de dix ans, Mère m'avait toujours appelé Jimmy.

Jimmy, Andy, Andrew... Le nom de l'homme fait corps avec son âme, je m'en souvenais, dans les vieilles légendes.

Mais cela n'avait ni sens ni importance. J'essayai d'en parler avec

Matthews, mais il ne voulut faire aucun commentaire. Je fis une nouvelle tentative avec Liza pendant que nous revenions en avion :

— « Je peux croire que l'esprit de Mère s'est manifesté, » conclus-je. « J'y ai tellement songé que je crois pouvoir l'admettre, en définitive. Mais qui était Jimmy ? Nous l'avons tous entendu, même la fille d'Agnès. Donc il ne pouvait pas être une illusion. Et pourtant ce n'était pas un fantôme. Un fantôme est un esprit désincarné, l'âme d'un être humain qui a vécu et qui est mort !

— « Et alors ? » interrogea calmement Liza. J'attendis la suite, mais elle continua à regarder par le hublot sans rien ajouter.

***

J'avais toujours pensé que de rencontrer un fantôme pourrait rassurer un homme. Maintenant, je ne sais plus... Si seulement je pouvais m'expliquer le petit Jimmy...

(Traduit par Suzanne Rondard.)

Mon Martien et moi

(*Outcast of Mars*)

par EVELYN E. SMITH

Le thème de l'amour entre un être humain et un extra-terrestre a été souvent traité, en général sur le mode érotico-tragique (rappelons-nous « Shambleau » *et les autres récits de Catherine Moore). Evelyn Smith a choisi de l'envisager sous l'angle de la farce. Avouons que son histoire plaisamment burlesque est une des meilleures que nous ayons lues dans le genre.*



Les yeux de P'pa se plissèrent et sa figure prit une expression méchante.

— « Maintenant, vous tous les jeunots, il y a une chose que je voudrais bien qui vous rentre dans la tête, » lâcha-t-il d'une voix râpeuse. « C'est pas parce que maintenant on est obligé de vivre sur Mars qu'on doit oublier que nous autres, on est des *vrais* gens. »

— « Non, P'pa, » je dis d'une voix tremblante, au nom de tous les autres puisque c'était moi la plus vieille.

On était tous là, tous les quinze. Un pour chaque année de mariage de P'pa et M'man — y compris la première année.

M'man était morte maintenant — Dieu ait son âme — et nous, on était venus sur Mars, vu que P'pa, il pouvait pas avoir de travail sur la Terre. Cossard comme une loche, ils disaient qu'il était, et qu'il était mou, et qu'il buvait trop.

Et ils avaient raison. Y a pas plus cossard et plus mou que P'pa, et pour ce qui est de boire, il peut battre n'importe quel être vivant de toute la Galaxie. Quoique je devrais pas dire ça, vu que je suis sa propre fille. Les quatorze autres, P'pa pouvait être moins sûr qu'ils étaient de lui, mais avec moi, il avait pratiquement pas de doutes puisque c'était à cause de moi qu'il avait été obligé de se marier avec M'man. Plus tard, M'man, elle avait eu des vues plus larges, elle avait élargi le champ de ses connaissances, et on en était encore réduit à faire des paris pour savoir à qui revenait la paternité de mes quatorze frères et sœurs.

En tout cas, c'est ce que P'pa a toujours dit, quoique, à mon avis, il aurait dû essayer d'avoir un peu plus de preuves avant d'aller pousser M'man dans le puits. Et ça, c'est une autre raison pourquoi on a été obligés de partir avec armes et bagages pour Mars. On pouvait plus se servir de l'eau du puits.

— « ... et toi, Petite Liza-Jane, » continua P'pa, « je veux pas te voir traîner avec un de ces marlous martiens. Rappelle-toi bien que nous, on est des vrais gens. Et ça veut dire qu'on vaut mieux qu'eux. »

— « Oui, P'pa, » je promis. « Je m'en souviendrai. »

— « Ils sont peut-être plus malins que nous autres, » il dit, « ils sont peut-être plus propres que nous autres, ils sont peut-être plus avancés que nous tech... tech... »

— « Techniquement ! » s'écria le petit Seymour.

Et pan ! P'pa lui donne une bonne claque sur le beignet en grognant :

— « Ça t'apprendra à finir mes mots à ma place ! »

Là-dessus, les gosses se mettent à faire un raffut de tous les diables, et P'pa, pour les faire taire, il distribue des pêches à droite et à gauche. Quand le silence est revenu, sauf pour Seymour qui pleurniche, P'pa reprend :

— « Ça m'est égal, ce qu'ils sont. Tout ce que je veux savoir, c'est que c'est pas des vrais gens comme nous. Et ça veut dire qu'ils valent moins que nous. Alors je veux pas te voir avec des Martiens en train de tourner autour de toi, Petite Liza-Jane. Compris ? »

— « Bien sûr, bien sûr, P'pa, » je dis. « Et puis, qu'est-ce qu'un Martien pourrait me trouver ? »

J'avais seize ans cette année-là et j'étais jolie comme un cœur, avec mes longs cheveux blonds qui me descendaient presque jusqu'aux chevilles et mes yeux aussi bleus et aussi limpides qu'un lac de montagne brillant au soleil un matin de printemps. Mais ça faisait déjà cinq saisons que je portais sur moi le même vieux sac, et j'avais qu'une chaussure — que je portais accrochée à mon cou avec une ficelle. M'man me l'avait laissée. C'était tout ce qui me restait d'elle.

Oui, qu'est-ce que des Martiens auraient pu me trouver ? Surtout si on pense qu'ils ne sont que des oiseaux.

— « Oh ! j' sais pas, » dit P'pa en me regardant comme un père devrait jamais regarder sa fille. « Tu deviens une femme, tu sais, Petite Liza-Jane. »

— « Et alors, qu'est-ce qu'ils peuvent trouver à une femme ? » je lui demandai. « Je n'ai pas de plumes. Je n'ai pas de bec. J'ai pas de jolies couleurs comme ils en ont, eux. Je pourrais pas les intéresser. »

— « Tant qu'ils t'intéressent pas, eux, c'est parfait. T'as tout de ta mère, Petite Liza-Jane, et dans le genre volage, elle était réussie. »

— « Non, P'pa, » je dis courageusement. « Tu peux avoir confiance en moi. Je ferai jamais rien avec un Martien. Parce que l'homme que je veux — celui qui sera le père de mes enfants, et peut-être même mon mari si tu sais toujours te servir de ton fusil — eh bien, il sera un vrai quelqu'un. Non, t'inquiète pas, P'pa, s'il est pas un vrai quelqu'un, il arrivera à rien avec moi. »

— « Fille, » dit P'pa en mettant sa main sur mon épaule, « je suis fier de toi ! Tu est une vraie Kallikak ! »

— « Oh ! P'pa, » je dis — j'étais plutôt gênée parce que c'était pas souvent qu'il me disait quelque chose de gentil. « C'est pas la peine d'en parler ! »

— « Ah ! c'est pas la peine d'en parler ! »

Et v'lan, il me flanque une bonne baffe.

« Ça t'apprendra à parler comme ça des compliments que te fait ton père. »

***

Au bout d'un moment sur Mars, j'ai commencé à me trouver bien solitaire. Il y avait bien une ville martienne, dans le voisinage, mais il n'y avait pas beaucoup de monde à habiter près de chez nous, en bordure du désert, sauf quelques mineurs comme P'pa. Quand les Martiens ont besoin de main-d'œuvre pour leurs mines, ils vont la chercher sur Terre, parce qu'il n'y a pas de Martien qui se considère un Martien pour vouloir faire ce genre de boulot. Et c'est seulement des déchets qui acceptent de venir travailler ici, parce qu'il n'y a pas un Terrien qui se considère un Terrien pour accepter de faire un travail dont ne veut aucun Martien qui se considère un Martien.

Les autres mineurs n'avaient pas de famille. Du reste, la famille, c'est la raison pour laquelle la plupart d'entre eux sont venus ici. Pour y échapper, je veux dire. Et ils étaient vieux, tous, comme P'pa — dans les trente-cinq ans au moins.

Oh ! bien sûr, de temps en temps, il y en avait un qui m'attendait et qui me tripotait, mais ce n'est pas la même chose, oh ! non, que quand c'est un gars de votre âge qui vous tripote.

Et les samedis soir, je regardais voler au-dessus de chez nous les couples de jeunes Martiens et Martiennes qui s'en allaient au bal — ils allaient danser l'Ulululu, aile contre aile, ils passaient dans un chatoiement, un éblouissement de plumes aux couleurs irisées, et je refoulais mes larmes, et je me répétais courageusement :

— « Je suis contente d'être une vraie personne, je suis contente... »

Mais tout au fond de moi-même, au cœur de mon cœur, je pensais que j'aurais bien voulu être un oiseau.

L'école posait quelques problèmes, parce que la loi martienne veut qu'un enfant aille à l'école jusqu'à trente ans. Les Martiens vivent plus longtemps que nous, comme vous savez, et ils deviennent adultes bien plus tard que nous. Mais les règlements sont les règlements et sur Mars comme sur la Terre, on ne peut pas en faire un spécial pour chaque cas particulier.

Moi, remarquez, ça me plaisait d'aller à l'école parce que j'avais pas tellement eu la chance d'y aller sur Terre. P'pa est pas tellement chaud pour tout ce qui est bouquins. Moi, j'avais envie d'avoir une éducation. Et j'avais surtout envie de me retrouver avec des gosses de mon âge, oiseaux ou pas oiseaux.

Mais je me sentais pas à ma place. J'étais tellement différente des autres élèves. Oh ! ça, il faut dire qu'ils étaient gentils avec moi ; ils me laissaient prendre de leurs plumes pour que je puisse écrire vu que je n'en avais pas, mais, quand même, je me sentais pas chez moi.

Finalement, je ne suis plus allée à l'école. Pour me permettre de ne

pas y aller, ils ont trouvé une excuse vaseuse — déficience mentale, ou quelque chose d'aussi idiot.

A partir de ce moment-là, j'ai été condamnée à rester à la cabane toute la journée, à faire de l'ordre et à m'occuper des gosses. J'ai dû passer mon temps à tourner les boutons des machines domestiques, à regarder la TV en trois dimensions, à discuter avec ces imbéciles de robots martiens sur la meilleure façon de faire le ménage. Oh ! ça oui, je peux dire que j'ai mené une existence pénible et laborieuse, surtout pour une toute jeune fille comme je l'étais à l'époque.

Bien sûr, il y avait les distractions. Par exemple, les Martiens, ils avaient construit exprès pour nous autres un vrai bar avec toutes sortes de liqueurs et d'alcools, et du caviar et tout un tas de choses qu'ils importaient directement de la Terre. Ils voulaient que personne puisse leur reprocher de pas traiter parfaitement leurs employés, même si leurs employés n'étaient que des Terriens.

Les Martiens, ils ont une espèce de mépris pour les vrais gens, parce que, comme ils n'en sont pas, ils ne peuvent pas comprendre que ceux-ci valent mieux qu'eux. Comme P'pa disait toujours, qu'est-ce que vous voulez attendre de la part d'une bande d'oiseaux, hein ?

Le soir où ça a mal tourné, j'étais au bar avec P'pa. Et P'pa, il était vraiment mauvais ce soir-là. Il avait bu trop d'alcool de grain — moi je m'en tiens aux jus de fruits parce que je suis contre l'intempérance — et dans ses yeux, j'avais vu s'allumer le vieux regard bien connu qui veut dire que l'inceste est dans l'air.

— « Me tripote pas, P'pa ! » je hurlai. « Ou je t'assomme avec cette bouteille que tu vois là ! »

Parce que je savais que pour défendre son honneur, une jeune fille pure et innocente a le droit de cogner son vieux.

P'pa continua quand même à me tripoter ; alors j'ai bien été obligée de l'assommer. Il s'est éteint d'un seul coup, comme une chandelle sur quoi on aurait soufflé.

— « P'pa ! Parle-moi ! » je me suis mise à crier en le secouant comme un prunier. « Ecoute, P'pa ! Je suis désolée de t'avoir envoyé dans les pommes, mais aussi fallait bien que je t'empêche de me tripoter ! P'pa ! P'pa ! »

Mais il restait là, raide, sans bouger. Je me suis dit qu'il était mort, et que quand les Martiens s'en apercevraient, ils me renverraient sur Terre, vu que je pouvais pas leur servir à quoi que ce soit, à eux. A eux pas plus qu'à personne, du reste. Personne voulait de moi... sauf les hommes.

— « Il est pas mort, » me dit gentiment le Vieux Zeke, l'un des mineurs. « Simplement évanoui. Tu n'as qu'à rentrer tranquillement chez toi, Petite Liza-Jane, et quand ton P'pa reviendra à lui, on le fera tellement boire qu'à la fin de la soirée, il se rappellera plus de rien. »

Et en me donnant une petite tape sur le postère, il me met à la porte du bar.

Et me voilà dans le désert en train de rentrer chez moi et de pleurer

toutes les larmes de mon corps comme si mon cœur allait se briser, parce que mon propre P'pa à moi, il venait de me traiter avec si peu de respect, et surtout parce que le sable me faisait mal à mon pied. Il me faisait pas mal à l'autre, parce que l'autre, je l'avais mis dans la chaussure à M'man. Ah ! je sais bien que M'man, elle aurait sûrement rien trouvé à y redire.

Tout d'un coup, j'entends un bruit d'ailes, et une voix qui vient d'en haut qui me dit :

— « Bonsoir, gamine. Je t'emmène ? »

Moi, je regarde en l'air — et c'était Pp'eepi Rrrr-eep. C'était le chef de classe des grands à cette école martienne où j'avais été pendant un moment. Qu'est-ce qu'il était beau avec ses belles plumes de toutes les couleurs ! Toutes les petites Martiennes de l'école, elles en étaient folles.

« Oh ! mais c'est la Petite Liza-Jane Kallikak ! » il s'écrie.

Il se souvenait de moi ! Il connaissait même mon nom ! J'aurais jamais cru qu'il m'aurait remarquée, moi, si misérable au milieu de ces magnifiques Martiennes. Mais il m'avait remarquée ! Oh oui ! Oh oui !

Sur le moment, je ne savais pas trop quoi lui répondre au juste ; je me suis mise à rire, tout bêtement, en tortillant mes doigts de pied dans le sable.

— « Petite Liza-Jane, » qu'il me dit, « pourquoi est-ce que tu as quitté l'école ? »

— « J'ai été renvoyée, » je lui dis timidement. « Vous avez vraiment remarqué que je n'étais plus là ? »

— « Remarqué ? » il s'écrie. « Oh ! là, là, j'ai fouillé tous les juchoirs, tous les perchoirs les uns après les autres ! Je t'ai cherchée partout, partout ! Ah ! Petite Liza-Jane, tu as fait sur mon cœur une impression indélébile ! Ah ! tu m'as rendu fou ! »

— « C'est pas possible ! » je dis, et mon cœur cognait tant qu'il pouvait dans ma poitrine.

— « Et tu sais pourquoi je t'aime, Petite Liza-Jane ? » il me murmure en se rapprochant encore plus de moi.

— « Non, franchement, je sais pas, Pp'eepi Rrrr-eep, » je dis en le regardant dans les yeux — et mon cœur battait encore plus fort.

— « C'est parce que tu n'es pas comme les autres, Petite Liza-Jane. »

Moi ? Moi, la toute ordinaire, moi, la différente ? Personne m'avait jamais rien dit d'aussi joli. J'aurais pu m'en mettre à pleurer de bonheur ; et c'est ce que j'ai fait finalement. J'ai éclaté en larmes tellement j'étais heureuse.

— « Pleure pas, Petite Liza-Jane, » il me dit. « Je suis là. »

Et ça, pour être là, il était là.

Et on se trouvait tout seuls dans le désert, avec autour de nous l'enchantement, le mystère de la nuit martienne avec ses deux lunes — qui comme chacun sait sont deux fois plus dangereuses qu'une seule — là-haut dans le ciel, si jolies, si romantiques. La folie m'emporta — et je... fis don de moi à Pp'eepi Rrrr-eep...

*
* *

Et quand ça a été fini, moi j'étais couchée sur le sable chaud du désert, et je pleurais et je pleurais et je pleurais.

— « Oh ! Pp'eepi Rrrr-eep, » je lui dis en sanglotant, « comment vous avez pu faire une chose pareille à une pauvre misérable comme moi ? »

— « Je me le demande moi aussi, » il me dit. « Et je crois que mon professeur de biologie à l'Université trouverait ça curieux lui aussi... Bien sûr, » il continua, l'air perdu dans ses pensées, « vos légendes terrestres font bien mention de Leda et de son cygne. »

— « Si vous voulez parler de la Leda Proust qui habitait dans le comté à côté de chez nous, » je dis en reniflant et en m'asseyant, « vous n'y êtes pas du tout. Ce n'était pas un cygne, c'était un taureau de Mr. Lagrange, et Mr. Lagrange il était pas content, parce que c'était la bête qu'il devait présenter au Concours Agricole... »

— « Mais non, tu confonds, Petite Liza-Jane, » dit Pp'eepi Rrrr-eep. « Tu veux parler d'Europe... »

— « Ben oui, j'ai bien dit qu'elle habitait dans le comté à côté de chez nous, » je lui dis. « Et c'est bien comme ça qu'il s'appelle — Europe. Oui, c'est comme ça qu'on l'appelle, le comté à côté de chez nous !... Oh ! Pp'eepi Rrrr-eep ! » Et je recommence à pleurer. « Oh ! non ! On ne va pas se mettre à discuter géographie dans un moment pareil !... Mais qu'est-ce qu'on va faire ? » je hurlai, les larmes dégoulinant sur ma figure comme s'il tombait une averse. « Si P'pa découvre jamais que j'ai eu une aventure avec un Martien, il me tuera pour sûr ! »

— « Mon père à moi ne va pas se mettre à croasser de joie, lui non plus, Petite Liza-Jane. Il dit toujours que les humains doivent rester à leur place, et qu'il n'y a aucune raison pour que nous, on ait des relations avec eux. « Est-ce que vous aimeriez que votre fille épouse un humain ? » il répète toujours. Et il trouve que s'il s'agit de son fils, c'est exactement la même chose. »

Moi, je me mets à pleurer encore plus fort.

« Mais je vais lui dire que l'honneur exige que nous deux, on soit mariés tout de suite, et il comprendra parce que, nous autres Martiens, on est plutôt chatouilleux pour tout ce qui concerne l'honneur. Aussi, ne t'inquiète pas, Petite Liza-Jane, je vais revenir te chercher et je t'emmènerai dans un joli nid d'amour. »

Et il bat des ailes en disparaissant au loin dans la splendeur rouge. Le ciel de Mars est rouge, comme vous savez.

Et moi, je me trouve encore une fois toute seule dans le désert. Mais ce n'était plus un désert : il y avait des fleurs et des arbres et tout un tas de plantes autour de moi ; j'avais pleuré si fort que mes larmes avaient arrosé le sol et que maintenant je me trouvais comme qui dirait au milieu d'une oasis.

*
* *

Tout ça s'est passé il y a déjà quelque temps et Pp'eepi Rrrr-eep n'est pas encore revenu. Mais je continue à l'attendre en espérant et à espérer en l'attendant. Il y a des moments où j'attends plus que j'espère, d'autres

où j'espère plus que j'attends, mais en fin de compte, ça revient au même.

Je sais qu'un jour il me reviendra. Ça ne peut pas être autrement.

Parce que je ne pourrai plus garder bien longtemps mon secret : depuis ce matin, je sais que P'pa connaîtra forcément bientôt nos amours interdites. C'est juste une question d'heures peut-être maintenant avant qu'il découvre mon déshonneur, qu'il sache que je porte une tache — et une tache martienne par-dessus le marché.

Déjà, il m'a demandé ce que je faisais à rester assise dans ce coin depuis ce matin. Et moi, je dis des prières pour que Pp'eepi Rrrr-eep revienne aujourd'hui. Car s'il ne le fait pas, je sais que le rideau va être tiré sur ce qui fut la pauvre Petite Liza-Jane.

Parce que ce matin je me suis pondu un œuf.

Et comme il en a toujours été depuis que l'amour a fait son apparition sur les planètes, je reste ici, abandonnée, en train de couver le doux souvenir de notre passion d'un instant.

(*Traduit par Yves Rivière.*)



Renaissance

(*Renaissance*)

par G. C. EDMONDSON

Voici, après « La fin d'une civilisation » (*n*° 43) *et* « L'Inferlabo » (*n*° 54), *un nouvel exploit de G. C. Edmondson, c'est-à-dire une de ces histoires qui feraient un roman complet entre les mains d'un auteur moins généreux. Avec une superbe aisance, G. C. Edmondson se paie ici le luxe de nous offrir, en moins de quinze pages, un tableau complet, étalé sur des générations, de la reconstruction de la civilisation à partir de zéro, après un cataclysme atomique. Si le thème est bien connu, le réalisme ironique et incisif de l'auteur lui communique une vigueur et une authenticité inédites. De quoi réduire à néant l'insipide délayage du récent feuilleton du « Figaro » :* « Les derniers jours », *de Nevil Shute, roman consacré à un thème identique et trop célèbre aux U. S. A. (à paraître chez Stock). Il n'y a guère que dans la science-fiction que l'on trouve des exemples d'écriture aussi concise et, ne serait-ce qu'à ce titre, les nouvelles d'Edmondson devraient intéresser les critiques.*



I

DEPUIS l'été 1952, époque où, ayant répondu à une annonce anonyme demandant un artiste, il avait rencontré la femme qui finança ses expéditions, Oswald Friedlander, Docteur en Psychologie, consacrait son existence à annoncer à l'humanité que la fin du monde approchait. Il soupçonnait secrètement sa protectrice d'avoir envoyé de vie à trépas son mari pour toucher l'assurance et d'avoir fait appel à lui pour se soulager la conscience. Mais cela lui était parfaitement égal : Oswald aimait tellement son travail qu'il l'aurait accompli gratuitement. L'apport de la veuve n'était qu'un simple supplément, qui lui permettait cependant de s'offrir une bien meilleure qualité de peinture.

Un jour, le long de la Nationale 80 entre San-Diego et El Centro, alors qu'il mettait la dernière main à sa composition : REPENDS-TOI, PÉCHEUR : LA FIN DU MONDE EST PROCHE, la première bombe éclata. En artiste consciencieux qu'il était, ce fut à peine si Oswald jeta un coup d'œil derrière lui ; il murmura : « Qu'est-ce que je leur disais ? » et, après un instant de réflexion, il souligna de jaune de chrome le brasier infernal qu'il peignait en bleu et dont l'éclat particulier était obtenu par des pigments réfléchissants.

Des historiens à l'esprit suffisamment détaché auraient appelé l'événement la Troisième Guerre Mondiale, mais il détacha l'esprit de tous les historiens si soudainement qu'aucun n'eût l'occasion de le noter. Seuls survécurent les gens qui possédaient une certaine immunité aux rayons gammas : ils n'eurent guère de souci à se faire, sinon en ce qui concernait l'effondrement économique, la peste bubonique, l'existence de quelques Russes qui ignoraient que la guerre était terminée et celle d'Oswald Friedlander, Docteur en Psychologie. Oh ! à propos de ce titre : il lui avait été conféré par le Collège de la Vérité Universelle et de la Docte Amphigourie — expédition postale contre remboursement au tarif de 15 dollars. Ce diplôme, pensait-il, ajoutait de la classe à ses cartes de visite.

Lorsque quelqu'un finit par en avoir assez des discours d'Oswald, la situation était en bonnes mains. Ces mains appartenaient à l'adjudant Arn Aalstrom, du Corps des Fusiliers Marins des Etats-Unis.

***

La destinée et la division du personnel agissent d'étrange façon. L'adjudant Aalstrom avait accédé au grade de commandant par voie de succession et d'élimination.

Un penchant de jeunesse pour le billard l'avait fait désigner, jadis, au poste de tireur B. A. R. (Browning Automatic Rifle, pour les non-initiés). Un stratège avait en effet songé que les petits paysans, censés grandir la carabine au poing, pouvaient être battus sur leur propre terrain par les citadins experts au billard. Le seul joueur de billard que ce général eût jamais vu tirer, en effet, avait lâché sa mitraille sur un camion de bière d'Al Capone.

En fait, si le 2e *classe* Aalstrom avait lancé une pelle en direction du bas du dos d'une vache, il aurait manqué sa cible. Le sergent qui commandait sa section ne l'ignorait pas, mais Aalstrom, qui avait la tête dure, était un garçon musclé et plein de bonne volonté. Comme le fusil B. A. R. pesait vingt livres au ratelier et seize tonnes après le premier mille de marche, il fut autorisé à le porter, étant entendu que, lorsque l'arme devrait entrer en action, Aalstrom la confierait à un grand échalas, originaire du Kentucky, ancien distillateur d'alcool clandestin ; celui-ci ne savait pas jouer au billard, mais était expert en l'art de tirer sur les agents du fisc.

Malgré les ordres formels qui lui enjoignaient de ne pas manipuler le fusil, Aalstrom, chaque fois que l'occasion s'en présentait, s'efforçait de le démonter. Cette interdiction provenait en grande partie du fait qu'il trouvait invariablement lorsqu'il le remontait, des pièces en trop.

Comme un jour son sergent avait manqué le surprendre, Aalstrom avait glissé dans sa poche une des pièces surnuméraires et l'y avait ensuite oubliée. Quelque temps après, une trentaine de fusiliers des Forces Impériales Japonaises traversaient une prairie en poussant leur « Banzaï » et en agitant trente baïonnettes aussi longues qu'effilées. A la première rafale la culasse du BAR percuta le crâne du fabricant d'alcool avec une force

telle que la suite des événements cessa de présenter le moindre intérêt personnel pour le tireur.

Lorsque le dernier Japonais eût été tué, le sergent prit le temps de dire son fait au futur commandant Aalstrom. De la section, il ne restait plus, en dehors de lui, qu'Aaltsrom et deux autres soldats. (Ces derniers ne survécurent d'ailleurs pas à la seconde vague d'assaut.)

La Première Division Amphibie survint à point nommé pour sortir Aalstrom et le sergent du guêpier. Le gradé mourut en chemin, ce qui porta ainsi le score final à vingt-huit Américains contre cinquante Japonais. Alors qu'il se remettait de contusions et d'égratignures variées, Aalstrom reçut la Médaille de Bronze et trois galons.

Il fit tuer la moitié d'un autre bataillon avant d'être muté à l'Intendance. Il y sévit quelque temps, expédiant des casques coloniaux aux garnisons d'Islande et des moufles aux unités cantonnées dans le Pacifique-Sud, puis il reçut son affectation pour les Etats-Unis, avec mission de participer à la campagne des Bons de la Défense.

Malgré la présence d'Aalstrom, la Seconde Guerre Mondiale fut gagnée. Et notre homme resta dans le corps des Fusiliers Marins jusqu'à ce que, le temps et l'oubli aidant, il se vît conférer le grade envié d'adjudant. Nul ne saurait viser plus haut sans quitter la condition d'un homme pour celle d'homme du monde.

Une guerre avait appris à qui le voulait que la présence d'Aalstrom au front était synonyme de désastre national : aussi demeura-t-il affecté au recrutement. Vingt ans plus tard, lorsque la Troisième Guerre Mondiale se déchaîna, la survivance d'Aalstrom à l'arrière fut synonyme d'un désastre encore plus grand. Il était tout aussi imperméable aux rayons gammas qu'au travail de la pensée.

⁂

N'eût été Lloyd Yerrington, il aurait fort bien pu n'y avoir en fin de compte aucun survivant. Ayant résisté à trente années de service en mer en qualité de Premier maître mécanicien, Yerrington avait tardivement réalisé une vieille ambition : être opérateur de radio amateur. Sa ferme sur la côte californienne se trouvait directement sur le chemin suivi par la radioactivité, mais la brise marine qui dominait permit à l'endroit d'être très rapidement moins brûlant. Autre conséquence : une génisse survécut au troupeau de l'ancien marin. Yerrington enregistra une bande sans fin pour demander un taureau et mit en marche son émetteur.

Aucun taureau n'arriva jamais ; par contre, trente personnes firent à tour de rôle leur apparition : parmi les premières se trouvait l'adjudant Aalstrom.

Celui-ci n'était pas seulement devenu Commandant du Corps des Fusiliers Marins des Etats-Unis : il était à présent Président des Etats-Unis. Comme les Fusiliers Marins dépendent de la Marine, Yerrington prétendit qu'en tant que Premier Maître en retraite, il était hiérarchiquement le supérieur d'Aalstrom. Avec un rare sens de la diplomatie, Aalstrom fendit

le chef grisonnant de Yerrington d'un coup de crosse et la succession lui revint.

Le premier acte officiel du Président fut de décréter la loi martiale. Tout le monde fut incorporé dans les Fusiliers Marins. Son second acte fut de désigner des cuistots. Les trente personnes, hommes et femmes, qui composaient son unité dévorèrent la génisse : de ce fait, ils interdisaient à la race humaine de goûter à l'avenir de la viande de bœuf. Une semaine plus tard, ils achevèrent le dernier jambon trouvé dans le fumoir de Yerrington. Un mois plus tard, ils achevèrent ce qui restait de Yerrington.

Un ou deux jours après, ils déshonorèrent Oswald Friedlander, l'oiseau de mauvais augure.

***

L'adversité révèle ce qu'il y a de meilleur en l'homme. Le Président Aalstrom estima que le massacre sommaire n'était pas conforme au Mode de Vie Américain. Plus encore : il était antimilitaire. L'homme d'état eut recours au Livre pour résoudre tous les problèmes ; c'était un livre alphabétique. Ceux dont le nom commençait par A étaient les premiers à manger et ceux dont le nom commençait pas Z les premiers à servir de repas. Qu'on ait pu prétendre qu'Aalstrom bénéficiait d'un certain avantage avec ce système doit être considéré comme calomnie pure. C'était d'ailleurs lui qui avait le fusil.

Un certain Zimmerman éprouva un tel courroux en entendant proférer cet ordre qu'il rompit les rangs en hâte, traversa la cour et disparut dans les broussailles avant que quelqu'un se fût souvenu de son nom. Le Président n'allait pas gaspiller ses quelques cartouches sur une cible mouvante ; aussi fut-il décrété que Zimmerman était un homme qui n'aurait fait qu'un médiocre père-fondateur. Selon toute évidence, quelqu'un qui rompt les rangs ne saurait être qu'un individu sudversif.

Il montra jusqu'à quel point il pouvait être subversif deux jours plus tard : dans la nuit, le feu éclata dans la grange de Yerrington. Comme il n'y avait pas de bêtes, l'incendie n'eut pas de conséquences graves pour l'économie du groupe, mais tout le monde s'assembla afin de contempler le spectacle. Le diabolique Zimmerman en profita pour délivrer une nommée Gladys Zybysko, qui était enfermée dans le fumoir à cochon. Lorsque les citoyens se rendirent compte de la perfidie, ils essayèrent d'organiser une battue ; mais Aalstrom haussa les épaules. Il estimait avec raison que miss Zybysko n'avait pas envie d'être secourue. D'ailleurs, elle et son ravisseur ne tarderaient pas à mourir de faim.

Or, ils ne périrent pas. Zimmerman, qui était originaire des Montagnes Rocheuses, savait ce que c'était qu'un hiver véritable. Il était venue en Californie trois ans plus tôt, cédant aux instances de sa femme qui avait le Wyoming en horreur. Lui aurait préféré rester. Il possédait une petite boutique de mécanique en bordure de la ville et, par-derrière, une bonne vingtaine d'arpents de terre. C'était la bonne vie : un travail extrêmement varié, des machines à imaginer ou à réparer pour les propriétaires des ranches voisins et, de l'autre côté, quelques taureaux à engraisser. Une

existence qui n'était peut-être pas excitante, mais Zimmerman n'était pas le genre de type à s'exciter.

Ce n'était pas le cas de sa femme. A quatorze ans, celle-ci avait quitté une ville deux fois aussi grande que celle de Zimmerman et elle ne s'était jamais débarrassée de l'idée qu'on l'avait exilée dans la fleur de l'âge et de la beauté.

La Troisième Guerre Mondiale trouva donc Zimmerman en Californie du Sud, où il travaillait dans une usine d'aviation, opérant des versements mensuels pour la maison et pour les robes d'une femme fanée qui laissait éclater tous ses griefs sur la plus proche victime. Ayant besoin d'un prétexte pour passer de plus en plus de temps tranquille dans son sous-sol, la victime en question s'intéressa à la radio et obtint son permis de radio amateur. Bien qu'il n'eût jamais rencontré Yerrington, il était fréquemment entré en contact avec le marin en retraite, avant ou après ses heures de travail, lorsqu'il y avait une pause dans les communications urgentes des sans-filistes.

Le vingt-troisième jour de l'état d'urgence, Zimmerman, grâce aux données acquises avec son Certificat d'Aptitude pour la Défense Civile, alluma un petit feu sur le lieu de son campement d'un soir avant d'abandonner sa voiture en panne sèche. Il arriva chez Yerrington trois jours après Aalstrom, ce qui l'empêcha d'apporter un changement à la succession présidentielle. Le lendemain, Gladys Zybysko survenait à son tour.

***

C'était une fille placide, bovine, dont la silhouette grassouillette et le corps bien rembourré indiquaient sans erreur une personnalité posée. Manucure, elle avait subi assez de confidences de la part des clientes sous le séchoir pour se rendre compte que la beauté n'est pas tout. A vingt-huit ans, elle en était arrivée à la conclusion qu'une boîte de chocolats et un livre constituent un excellent subsitut à l'homme — au genre d'homme, en tout cas, que son physique lui permettait d'espérer. Mais il lui échappait que la lecture est le plus pervers de tous les vices et la seule habitude dont il est vain d'espérer se débarrasser.

Miss Zybysko n'était pas exigeante en ce qui concernait ses lectures. Lorsqu'après un long veuvage sa mère mourut, Gladys hérita de toute une bibliothèque de romans à l'eau de rose, qu'elle dévora avec autant d'avidité que ses chocolats.

Un jour, sa cliente favorite offrit à miss Zybysko une situation de coiffeuse et de dame de compagnie durant une convalescence et Gladys se retrouva dans un pavillon de chasse appartenant au mari de la cliente. Celle-ci, à la suite d'une rechute, dût retourner à l'hôpital et abandonna la jeune fille pendant trois semaines avec un réfrigérateur bien garni, une cave honnête et un livre unique. Lorsqu'elle s'en alla, miss Zybysko savait par cœur « *L'ABC de la Radio* » et, en un mois, elle obtint son brevet de sans-filiste.

Ceci explique comment elle entra en contact avec Yerrington, puis avec

Zimmerman. Lorsque ce dernier la fit évader, elle n'avait eu ni livres ni chocolats depuis un certain temps et sa peau faisait des plis autour d'un corps autrefois replet.

*
* *

Poussé par un sûr instinct de montagnard, Zimmerman, laissant derrière lui la côte dénudée, se dirigea vers la région de la Lagune, à cinquante milles à l'intérieur. La zone littorale, expliqua-t-il à Gladys, serait encore plus stérile après les pluies, quand viendrait l'été et que les terres ne seraient plus irriguées.

D'ailleurs, il savait où il allait. Lorsqu'il eût atteint le sommet de la montagne, Zimmerman découvrit un petit village avec des vivres, des vêtements, une génératrice et une réserve d'eau. A la limite du village, se trouvaient les fameux télescopes du mont Palomar. Zimmerman avait plus ou moins en tête l'idée d'installer à l'occasion une chaufferie solaire dans le foyer du télescope Cassegrain (1).

Tous deux dévorèrent un repas rapide dans la cuisine rudimentaire qu'utilisaient autrefois les astronomes ; puis, pour la première fois, il se laissèrent aller au repos. La bedaine de Zimmerman avait disparu et il se sentait rajeuni de dix ans. Les broussailles avaient lacéré les vêtements de miss Zybysko ; les accrocs révélaient ici et là un corps aux muscles nouvellement endurcis. La jeune fille, tout en se coiffant à l'aide d'un peigne qu'elle avait découvert, regardait Zimmerman d'un air songeur et ce dernier observait sa compagne avec des yeux neufs. Son point de vue avait changé ; c'était à présent celui d'un estomac rempli. Brusquement, la vie reprenait ses couleurs joyeuses.

Même en Californie du Sud, les hivers sont froids à cette altitude : aussi la viande que contenait le garde-manger était-elle fraîche. Avec les réserves d'aliments secs, ils étaient parés pour plusieurs années. Zimmerman essaya de semer des pois et des haricots : une certaine quantité de graines étaient encore fertiles. Il sala toute la viande qu'il put et fit sécher le reste. Puis il remit en état l'installation d'énergie qui leur procurerait de la lumière, en prévision du jour où ils pourraient se risquer à descendre vers la côte afin de récupérer du carburant pour les diesels.

Il mit la main sur des batteries en suffisance pour éclairer la maison et, pour les charger, il bricola un appareil mû par la force du vent, en se servant de pièces d'équipement récupérées un peu partout. Un jour, il vit un daim à l'entrée du village. Une semaine plus tard, un ours tout juste sorti d'hibernation fut aperçu, flânant le long des rues qui n'exhalaient plus d'odeurs. Il y aurait de la viande.

Une fois passé le premier affairement de l'emménagement, ils se mirent à l'écoute du récepteur à ondes ultra-courtes que Gladys avait monté à partir des éléments d'une calculatrice. Un forestier d'Inyorken lançait

(1) Le télescope Cassegrain est un télescope réflecteur dont le miroir principal comporte un trou central où est fixé le viseur. Un second miroir, situé dans un plan normal par rapport au premier, à l'autre extrémité du tube, rabat les doubles rayons réfléchis vers le foyer du viseur.

des appels quotidiens. Zimmerman prit l'écoute plusieurs jours et ne répondit que lorsqu'il eût la certitude que le Président ne se souvenait plus de la radio de Yerrington. Après avoir communiqué avec circonspection, les deux sans-filistes parlèrent librement. Le forestier amena avec lui sa femme et ses deux bébés, des jumelles.

***

Jane Stockham avait trente ans. Son mari Frank était apparu dans sa vie au moment où elle s'était résignée à l'idée de passer son existence à enseigner les enfants de la communale. C'était un grand gaillard, bien fait, d'allure très britannique avec son cou rouge. Ses descentes en ville étaient rares et il s'était, de son côté, résigné aux filles sans cervelle qui tournaient autour de lui, s'enquerrant stupidement de ce que pouvait bien faire un forestier tout seul dans les bois. Son uniforme vert en gros fil était le sujet de conversation des vendeuses et des serveuses, qui accusaient Frank de faire partie de toutes les organisations possibles, depuis le Service Secret jusqu'au Corps des Aérostats Souterrains.

Jane fut pour lui une agréable surprise. Le jour où les pare-choc de leurs jeeps respectives firent un nœud, elle se révéla calmement efficace. Et quand elle eût correctement identifié sa tenue verte de forestier en s'abstenant de tout commentaire idiot, Frank fut subjugué. Trois mois plus tard, ils se mariaient : sous l'effet du plus vieux stimulant que possède la nature, la Jane effacée avait fleuri à tel point que ses élèves remarquèrent le changement qui se produisait en elle. Peut-être n'avaient-ils pas toujours été heureux par la suite ; mais la vie à la station de surveillance avait constitué un fort honnête substitut au bonheur !

En un rien de temps, Jane et Gladys posèrent des rideaux de chintz et disposèrent des napperons de dentelle du haut en bas de l'Observatoire de Palomar. Quant à Zimmerman et à Frank, ils travaillaient de compagnie, dans le silence amical propre aux gens de montagne, à défricher de petits champs, pour tenter de mettre sur pied une organisation économique leur permettant de subsister sur leurs propres ressources. A cette altitude, il n'était pas question de blé, mais ils semèrent de l'orge et du seigle.

Prévoyant qu'un jour, leurs munitions, détériorées par le temps, cesseraient d'être efficaces, les deux hommes s'exerçaient au tir à l'arc. Mais Gladys leur fit remarquer que l'on pourrait toujours trouver de quoi fabriquer de la poudre ; aussi abandonnèrent-ils leurs arcs et leurs flèches et Zimmerman modifia quelques carabines avant qu'elles puissent se charger par la gueule. Le silex ne lui inspirant pas confiance, il monta dans le fût de ses mousquets des batteries d'argent rechargeables et des bobinages. Une bougie d'allumage remplaça le percuteur. Pour que le minuscule contact qui faisait office de gâchette ne se déclenchât pas accidentellement, Zimmerman installa une sûreté à double serrage. Enfin, il utilisa du papier paraffiné pour confectionner les enveloppes contenant la poudre, la bourre et les balles. Quand, à l'aide d'une baguette, la « cartouche » était enfournée dans la chambre de mise à feu, une dent en saillie la déchirait.

*
* *

Gladys donna le jour à un garçon.

Frank et Zimmerman défrichaient autant de terrain qu'ils le pouvaient. La production de céréales contrebalançait à peine la consommation ; ce travail leur prenait trop de temps, malgré l'utilisation de la batteuse que Zimmerman avait fabriquée avec un van et un malaxeur à béton. Il n'y avait qu'une chose à faire à laquelle ils se résolurent une fois que les femmes eurent appris à tirer.

Sachant qu'ils étaient indispensables, les deux hommes prirent des précautions exagérées lorsqu'ils se mirent en route en direction de la côte. La voie d'accès au Mont Palomar était dans un état déplorable ; les virages en épingle à cheveux étaient par endroit bloqués par les arbres que le vent avait arrachés, ce qui promettait d'abondantes suées au retour.

Ils se tenaient à distance l'un de l'autre dans leur randonnée, se couvrant mutuellement lorsqu'ils abordaient un endroit découvert. Reconnaissant le terrain, le scrutant prudemment avant de s'exposer chaque fois qu'ils faisaient un bond en avant, ils atteignirent San Diego sans incident après trois jours de voyage.

Prudemment, ils se glissèrent à la dérobée au milieu des vestiges informes de la ville, s'attendant à chaque pas à ce qu'on les découvrît. Mais rien de tel ne se produisit.

Par surcroît de précaution, Zimmerman ouvrit le feu sur un hangar du dépôt de matériel de la Marine, et les deux hommes se cachèrent. Les flammes, non plus que le fracas des munitions pour armes légères qui sautaient, n'attirèrent aucun guetteur : aussi estimèrent-ils qu'ils bénéficiaient d'une sécurité suffisante.

Après deux semaines de pillage, ils se trouvèrent prêts à rentrer. Leurs deux bulldozers montés sur chenilles remorquaient des réservoirs et leur progression était lente. Comblant les trous d'effondrement, dégageant les obstacles qui lui barraient la route, contournant les dos d'âne pour ne pas endommager les remorques, la caravane faisait un tel bruit qu'on l'entendit dans le village bien avant qu'elle y fît son entrée. A tour de rôle, Gladys et Jane faisaient le guet ; elles s'attendaient à chaque instant à voir Aalstrom, attiré on ne savait d'où par les rugissements et les grondements des tracteurs, sortir des broussailles. Rien de tel ne survint.

L'installation électrique allait à nouveau pouvoir fonctionner. Les champs allaient pouvoir être défrichés ; on allait pouvoir faire pousser davantage de seigle, davantage de haricots.

*
* *

Gladys eut un autre garçon.

Jane eut une autre fille.

Gladys eut une fille.

Jane eut une fille.

Elle entreprit de faire la classe. Gladys se livra à la confection des

diagrammes génétiques de la population à venir et un vague sentiment d'inquiétude s'empara d'elle. Elle fit part de ses réflexions à Zimmerman, à Jane et à Frank. Alors, tout le monde fut inquiet.

Deux nuits durant, sinistres, préoccupés, ils bridgèrent. Enfin, timidement, Jane aborda le sujet. La conversation s'anima soudain, les suggestions fusèrent. Sans grande conviction, Zimmerman fit une allusion à l'insémination artificielle. Gladys démontra qu'il était totalement absurde, pour des gens inexpérimentés, de mettre en œuvre des techniques complexes pour quelque chose qui s'opère naturellement.

En l'absence de voisins désapprobateurs, les nouveaux arrangements ne provoquèrent aucune friction.

Gladys eut une fille.

Et Jane un garçon.

Le manque d'animaux domestiques causait du souci à Zimmerman. Depuis la malheureuse tentative de Yerrington en vue d'assurer la perpétuation de la race bovine, nul n'avait plus vu la moindre vache. Hormis les ours et les daims, il n'existait aucune faune comestible dans la montagne. Frank essaya d'apprivoiser un couple de faons. Serait-il possible, se demandait-on, d'élever suffisamment de daims pour obtenir une production de lait satisfaisante ? Zimmerman jura que le lait de daine valait le lait de chèvre, mais son opinion demeura minoritaire. On continua à nourrir les bébés au sein, agrémentant parfois leur ordinaire de lait condensé, lequel se raréfiait.

Gladys eut un garçon.

Jane eut une fille.

Frank avait les cheveux gris.

Zimmerman n'en avait plus.

II

Le jeune Frank avait quinze ans. De chaque côté de son visage courait une bande de duvet blond qui s'interrompait juste avant le menton. Au-dessus et au-dessous de la bouche, quelques poils en bataille proclamaient l'imminence d'une barbe. Ce qui provoquait les moqueries des cadets, qui se livraient à d'odieuses comparaisons entre cette floraison-là et celle, luxuriante, qui s'épanouissait entre les séances de rasoir bi-hebdomadaires sur le visage de Zimmerman.

A la fin, le jeune Frank ne put en supporter davantage.

— « Je veux descendre jusqu'à la côte acheter des lames, » répétait-il avec force. Il ne se fiait pas aux coupe-choux dont se servaient les hommes — du moins s'efforçait-il de le croire.

On temporisa quelques semaines ; mais un beau jour, Gladys surprit son fils en train de cacher de la nourriture et des vivres dans le creux d'un arbre à quelque distance de la maison.

— « Il agira à sa guise tôt ou tard, » dit Zimmerman. « Autant que ce soit officiel ! » Et c'est ainsi que le jeune Frank fut muni d'un équipement convenable.

Deux jours plus tard, il s'engageait sur la route en montagnes russes, un sac de couchage, du pemmican, de la poudre, des balles et un fusil à détente électrique accrochés à ses épaules juvéniles.

Avec ce don qu'ont les jeunes garçons de se jeter d'un cœur léger dans les pires guêpiers, il se dirigea directement vers la ferme Yerrington. Il voulait savoir si le Président Aalstrom était toujours en vie ; mais il voulait surtout savoir si, par impossible, il ne s'y trouverait pas quelque fillette de quinze ans avec laquelle il n'aurait pas joué, avec laquelle il n'aurait pas travaillé, avec laquelle il ne se serait pas querellé chaque jour de son existence.

Il y en avait une.

Elle se nommait Alice Aalstrom. En fait, le Président n'était pas réellement son père ; mais il le prétendait, ce qui revenait au même. Sa mère était une certaine Mrs. Adams, veuve — mais son vrai nom était Zùñiga. Lorsque, au cours de la période de loi martiale, le catastrophique décret alphabétique était entré en vigueur, la señorita Zùñiga se trouvait à un pas du Président. Elle déclara s'appeler Adams, et quand il la regarda d'un œil méfiant, elle annonça qu'elle était la veuve de John Quincy Adams (1). Aalstrom ignorait depuis combien de siècles le président Adams était mort, mais il n'ignorait pas quand il était possédé.

A cette époque, Aalstrom avait cinquante-deux ans et la señorita Zùñiga vingt-trois. Des circonstances difficiles avaient obligé cette dernière à chercher, très jeune, un emploi de danseuse sur North Main Street. Il est inutile d'expliquer à qui connaît Los Angelès que les danseuses de North Main Street sont rarement des señoritas au sens où l'on entend strictement le mot en Espagne. En tout cas, elle était remarquablement douée et parfaitement instruite quant à la meilleure façon de convertir ses dons en argent frais.

Quand Aalstrom vit onduler ses hanches, il décida que la Maison Blanche avait besoin d'une Première Dame. La veuve Adams accepta de tenir ce rôle. Le nombre de raisons parfaitement logiques qu'elle allégua pour expliquer qu'une chambre privée lui était indispensable stupéfia le Président. Après une attente de six semaines, il résolut de pénétrer dans la chambre nuptiale, invité ou pas.

Et il eut la consternation de surprendre la Première Dame en flagrant délit avec un aide-de-camp présidentiel, un certain soldat Alvarez. Avant que le Président eût retrouvé ses esprit, Alvarez avait ramassé son pantalon et s'était esquivé par la fenêtre. L'affaire fut étouffée pour des raisons d'état et, à la naissance d'Alice, Aalstrom offrit des cigares à tout le monde.

Quinze ans plus tard, c'était une adorable poupée au type latin, sans rien qui évoquât la tête tannée d'Aalstrom. Les fondateurs de Palomar manifestaient, eux, une tendance marquée à avoir les cheveux blonds et le teint rouge.

*
* *

(1) Sixième président des Etats-Unis.

Le jeune Frank se posta dans les hautes herbes près du ruisseau. Deux fois, ce matin-là, Alice avait dû quérir de l'eau. La deuxième fois, il l'avait distinguée de très près. Il avait attentivement surveillé la ferme où se trouvaient quatre hommes, tous âgés. Aucun n'était armé. La porteuse d'eau était évidemment l'aînée de la génération d'après guerre. Avec une perspicacité peu commune pour son âge, Frank en déduisit que les autres ne se sépareraient pas de bon cœur de la jeune fille. Il savait également qu'une soudaine accélération de son pouls et son rythme respiratoire signifiait qu'il lui serait impossible de repartir sans elle.

Lorsqu'elle revint à l'eau, il s'arrangea pour s'interposer entre elle et le village. Elle s'effraya, mais il avait plus peur qu'elle, et de beaucoup !

— « Qui es-tu ? » demanda-t-il.

— « Alice Aalstrom. Et toi ? »

— « Frank Zimmerman. »

— « J'ai déjà entendu ce nom-là quelque part. »

Frank se tenait gauchement devant elle. Il ne trouvait plus ses mots. La raison lui disait : « Dis ce que tu penses, » mais son instinct lui soufflait qu'alors, elle disparaîtrait.

— « Maman attend l'eau, » reprit-elle au bout d'un moment.

— « Tu reviendras ? »

Elle fit oui de la tête.

— « Ne leur parle pas de moi. »

Sans savoir pourquoi, elle acquiesça.

Comme la jeune fille retournait vers la Maison Blanche, Frank s'enfonça dans les buissons pour gagner un poste d'observation, au sommet de la colline, d'où il pourrait étudier des allées et venues insolites dans la ferme.

Alice posa le seau d'eau auprès du four en terre où sa mère pétrissait la pâte à pain.

— « Qui est Zimmerman ? » demanda-t-elle.

La Première Dame pinça les lèvres en jetant un coup d'œil vers le fauteuil de jardin démantibulé dans lequel l'ancien Président ruminait au soleil. Alice comprit qu'il s'agissait là d'un sujet à éviter de crainte de voir le vieillard s'escrimer avec sa canne. Elle se demandait parfois pourquoi on ne le laissait pas une bonne fois piquer sa crise pour qu'il ait une nouvelle attaque ; mais sa mère lui expliquait qu'elle éprouvait une affection irrationnelle à l'égard de l'irascible Président qui, si limitées que fussent ses capacités, les avait pilotés au début de ces années terribles.

Cette nuit-là, Alice se glissa hors de la maison et se dirigea silencieusement vers le ruisseau. Frank sortit de l'ombre et, au clair de lune, l'un et l'autre se dévisagèrent, muets de crainte. A la maison, jamais ils n'avaient connu pareille gêne avec leurs frères et sœurs.

Alice demanda à Frank d'où il venait. Instinctivement, le garçon demeura dans le vague, mais il parla de la lumière électrique, qu'Alice n'avait jamais vue. Il lui parla de la lecture ; elle n'avait jamais eu le temps d'apprendre à lire. Il lui décrivit les programmes de télévision enregistrés que l'on faisait passer pendant les soirées d'hiver. Alice avait entendu

parler de la télévision, mais elle pensait qu'il s'agissait d'une de ces légendes à demi oubliées, semblables à celle de ce dieu que les vieux évoquaient de temps à autre.

Lorsqu'elle revint à l'eau, le jour suivant, elle apporta une miche fraîche. Frank n'avait encore jamais goûté au pain de froment. Il ne le prisa guère, mais, semblable en cela à des millions de jeunes martyrs disparus, il se répandit en éloges extravagants sur les qualités culinaires de la jeune fille et dévora son pain sous les yeux vigilants de cette dernière. Cette nuit-là, ils eurent une nouvelle conversation.

Frank multiplia ses descriptions des merveilles du Mont Palomar à tel point que son interlocutrice fut persuadée qu'il mentait. Et pourtant, la troisième nuit, lorsqu'elle le rejoignit, elle apportait avec elle les restes d'une couverture militaire et sa deuxième robe. Quand ils prirent ensemble la route de Palomar, Frank croyait encore qu'elle l'accompagnait pour voir la télévision ; mais, bien sûr, Alice savait parfaitement ce qu'elle faisait. Avec la cruelle insouciance des très jeunes gens, elle n'avait rien dit de sa décision à sa mère.

***

Au matin, cette dernière s'étonna que sa fille fût partie de si bonne heure à la pêche ou à la cueillette des fruits de cactus, mais elle ne commença à s'inquiéter que lorsqu'elle eût remarqué la disparition de la couverture et de la robe. Se rappelant la question qu'Alice lui avait posée à propos de Zimmerman, elle comprit tout et, à son grand étonnement, se surprit à se demander ce qu'avait pu ressentir sa propre mère quand, vingt ans auparavant, elle avait pour sa part abandonné le domicile familial pour s'en aller danser sur North Main Street.

Le Président se mit en colère : pourquoi, par l'enfer, Alice ne lui avait-elle pas apporté son gruau ? On ne put lui cacher longtemps la nouvelle. Tandis qu'il vitupérait contre l'immonde Zimmerman, cet individu qui quittait les rangs sans ordres, il eût une nouvelle attaque. Un jour et demi plus tard, il se redressa, murmura quelque chose au sujet de « ce foutu fusil B. A. R. » et rendit un dernier et affreusement bruyant soupir. On ne prit pas la peine d'élire un nouveau Président.

Il y avait déjà plusieurs semaines qu'Alice était installée à Palomar lorsque Frank se rappella qu'il n'avait toujours pas de lames de rasoir. Zimmerman sourit fugitivement de sa bouche édentée et interrompit le travail auquel il se livrait pour montrer au garçon comment affuter un rasoir-sabre. Par un accord tacite, il ne fut plus jamais fait allusion aux rasoirs de sécurité.

Entre temps, Alice avait eu des ennuis. Bien que cela n'eût jamais été explicitement exprimé, deux jeunes habitantes de Palomar avait de tout temps tenu pour assuré que l'une d'elles porterait un jour les enfants de Frank. Après le premier choc, les anciennes rivales firent front commun. Le corps d'Alice se couvrit de bleus et d'écorchures. Anxieusement, Jane et Gladys observaient les événements sans savoir que faire, ni comment. Elles étaient encore à s'interroger lorsque, magiquement, la plus jeune des

filles du cru se retrouva avec une oreille déchirée. Deux jours plus tard, l'aînée avait l'air égaré de quelqu'un qui a connu d'indicibles horreurs. Sa joue montrait l'empreinte sanguinolente d'une dent et elle manifestait une certaine répugnance à faire allusion à ce qui s'était passée. Alice apprit aux plus jeunes des filles l'art de se percer les oreilles pour y mettre des boucles : déjà les deux aînées avaient vidé les lieux. Alice les laissa revenir un peu plus tard. Cette fois encore, une succession avait changé de mains.

Comme presque tous les maris, Frank ignorait tout des affaires de sa femme. Lorsque les deux aînées lui demandèrent de prendre une seconde, puis une troisième épouse un an plus tard, il s'y résolut, non sans quelque émoi.

Alice donna le jour à une fille.

La jeune personne à l'oreille en chou-fleur eut un garçon.

Celle à la joue marquée eut aussi un garçon.

Au grand étonnement de Frank, tout le monde s'entendait à merveille.

*
* *

Le fils de la femme marquée alla ravir une fille à la ferme Yerrington. Comme c'était son premier enlèvement, il manquait encore un peu d'expérience : à un demi-mille de la ferme, il relâcha un instant son étreinte et la demoiselle se dégagea. Toute à son excitation, elle courut si vite qu'il ne put la rattraper. De retour chez elle, elle se résolut à montrer moins de hâte la prochaine fois, mais son ravisseur ne reparut plus jamais. Elle passa les dernières années de sa vie à faire peur aux enfants en leur racontant d'épouvantables histoires sur le compte du Grand Méchant Zimmerman.

Son coup manqué, le fils de la femme marquée revint à la maison. A la suite d'une combinaison chromosomique malheureuse, il était, de tous les habitants de Palomar, le plus apte à tenir le rôle d'idiot du village. Finalement, il trouva une âme sœur et tous deux engendrèrent neuf enfants médiocres.

L'énergie de la lignée Zimmerman-Zybysko se manifesta à la troisième génération. Le premier petit-fils du demeuré promettait d'avoir des talents comparables à ceux du Zimmerman originel. Il marchait à l'âge de dix mois. Quand il atteignit sa quinzième année, il partit en direction de l'est ; sautant d'une mare à l'autre, les yeux fixés vers le soleil levant, il finit par rejoindre l'Arizona... et des hommes.

Il resta là-bas le temps de réparer les dommages que l'isolement avait fait subir à la langue anglaise des reclus de Palomar et reprit la route du retour avec un traité en poche et un convoi de huit cerfs chargés de balles de coton.

A dix-sept ans, il frappa un coup encore plus spectaculaire.

L'isolement dans lequel vivaient les Aalstrom à la ferme Yerrington allait au-delà de ce dont les sénateurs de l'Ouest avaient jamais rêvé dans leurs songes les plus délirants. Avec une audace égale à celle de Perry pénétrant au Japon, ou même à celle de Jason quand il s'élança sur la Mer

Noire, Zimmerman fit irruption dans la ferme Yerrington. La fiancée frustrée avait bien accompli sa besogne. Des générations d'enfants bruyants qu'on envoyait au lit sans souper s'étaient entendus répéter que le Grand Méchant Zimmerman viendrait les prendre s'ils n'étaient pas sages. On attribuait aux Zimmermans toutes les malchances, toutes les mésaventures qui survenaient.

Après une première période d'adaptation, toutes les filles Aalstrom capturées capitulaient invariablement et se rendaient corps et âmes devant le confort qu'elles trouvaient au sein de la civilisation de la montagne. Rien ne pouvait les convaincre de repartir pour la ferme en missionnaires.

Zimmerman le pionnier, Zimmerman le bâtisseur d'empire, força l'impasse.

Un beau matin, les Aalstrom se réveillèrent au son d'une petite fusillade et constatèrent qu'ils étaient assiégés. Le fait que l'assaillant était tout seul rendit l'événement encore plus extraordinaire. Frottant leurs yeux encore embués de sommeil, ils virent le Zimmerman tranquillement installé en plein milieu de la cour. Un des Aalstrom fit un pas prudent en avant, l'épieu pointé. Un geste du Zimmerman — et le tonnerre fit entendre sa voix sur la colline que son bras désignait.

Comme les autres refluaient en désordre, le Zimmerman demeura immobile, calme comme un dieu, en attendant que se consummât la mèche de la seconde bombe. Alors, majestueux, son bras se leva et l'appentis sauta.

Pour les Aalstrom, chez qui la légende de la poudre à canon avait disparu sans laisser de traces, l'effet fut terrifiant. Le Zimmerman distribua ses poêles à frire et ses lames de faux, puis s'en alla avec, en échange, un plein chargement de blé.

*
* *

Pluieurs jours durant, un vieil Aalstrom fit brûler des fragments de saule vert dans les empreintes de pas laissées par le Zimmerman, tandis qu'avec un scintillomètre hors d'usage il accomplissait les gestes d'exorcisme rituels. Il aurait voulu qu'on détruisît les lames de faux mais les autres s'y opposèrent : on en avait trop besoin ! « Je vous avais prévenu, » dit le vieillard quand, le mois suivant, le Zimmerman réapparut. Mais ses compagnons hochèrent la tête d'un air entendu : le prêtre, répondirent-ils, n'avaient pas prononcé les mots qu'il aurait fallu.

Le Zimmerman eut un fils.

Quinze années d'échanges commerciaux avec Palomar firent accomplir aux Aalstrom un ou deux pas vers la civilisation ; mais les mères continuaient à faire peur aux enfants avec les contes du Zimmerman.

Le fils de Zimmerman le Pionnier descendait de la montagne. Il rôda quelques jours autour des Aalstrom, essayant de faire connaissance avec une de ces délectables filles de la plaine. Mais avec un nom comme le sien, ce n'était guère facile. Il joua un moment avec l'idée d'en enlever une, mais il craignait que cela ne nuisît aux affaires de son père. Celui-ci, favo-

rablement impressionné par une telle perspicacité chez un adolescent de quinze ans, estima que son fils méritait bien quelques vacances.

Ce repos prit la forme d'une autre expédition en Arizona. Ce fut un long voyage où la soif se fit sentir ; en chemin, l'expédition perdit deux cerfs. Mais lorsque Zimmerman le Pionnier vit l'expression peinte sur le visage de son fils, il pensa que la randonnée méritait d'avoir été entreprise. Le jeune Zimmerman s'était immobilisé comme un chien à l'arrêt, fixant, dans un véritable état de transe, la jeune Mexicaine. Zimmerman le Pionnier se demandait comment de grands yeux noirs et une chevelure brillante pouvaient recéler des merveilles qu'il n'avait jamais remarquées à la maison, chez les produits des chromosomes de la señorita Zùñiga ; mais en même temps, il admirait avec le même respect le bourricot que chevauchait la fille.

Il avait déjà vu des ânes dans les reproductions de la télévision, mais jamais en chair et en os. Parée comme elle était, jamais un cerf de trait n'aurait pu la porter. Des baudets, cela donnerait un sérieux coup de main, à Palomar, jusqu'à ce qu'on y construisît à nouveau des machines. Le père et le fils se dévisagèrent.

Le marchandage dura longtemps et, comme le jeune Zimmerman comprenait difficilement l'anglais de l'Arizona, il ne sut jamais combien de lames de faux coûta la paire de bourricots. Mais cela lui était bien égal puisque la jeune fille partit avec eux.

Ils prirent le chemin du retour la semaine suivante ; ils s'avançaient avec prudence sur les vestiges de la Nationale 80, conduisant un convoi de cerfs et d'ânes chargés de coton. La quatrième nuit, ils campèrent près d'un ruisseau au sommet d'une côte. Depuis une heure, le père surveillait son attelage de cerfs car il craignait que quelque carnivore fût sur leurs traces.

Pendant que les hommes entravaient les bêtes, la fiancée vendue ramassait du bois pour le feu. Au cri qu'elle poussa, les Zimmerman se précipitèrent, l'arme au poing.

Le texte de l'écriteau était maculé et le bleu du brasier complètement délavé. Les pluies d'hiver avaient presque effacé les mots REPENDS-TOI, PÉCHEUR. Mais on pouvait lire clairement sur un des côtés : LA FIN DU MONDE EST PROCHE.

— « Crois-tu qu'elle arrivera jamais ? » demanda le jeune Zimmerman.

(*Traduit par Michel Deutsch.*)



Manuscrit trouvé dans un sablé chinois

(MS. found in a chinese fortune cookie)

par C. M. KORNBLUTH

Après Kuttner, Kornbluth... Ce double deuil fera de 1958 *une année catastrophique pour la science-fiction américaine. Nos lecteurs peuvent lire dans ce numéro l'article de Forrest J. Ackerman à propos de la mort de C. M. Kornbluth. Nous leur présentons en même temps une nouvelle qui suffirait à nous rappeler, si nous l'avions oublié, à quel point Kornbluth excellait dans l'humour à froid (pensez à* « La saison du serpent de mer », *dans notre numéro* 1 !).

L'histoire que vous allez lire témoigne du goût de la mystification que possédait Kornbluth. C'est, si l'on peut dire, un canular au second degré.

Son premier aspect est satirique : Kornbluth, qui adorait se moquer des poncifs de la science-fiction, nous offre ici une parodie brillante des récits où il y a un terrible secret que seul le héros a été assez intelligent pour découvrir depuis que les hommes existent. Ce secret, en général, n'exige aucune connaissance scientifique ou historique pour être compris et il permet la maîtrise du monde. Bien entendu, personne ne croit le héros qui est aussitôt enfermé dans un asile de fous. Mais il n'est pas fou...

Quant au second aspect, il concerne l'histoire d'un certain Cecil Corwin. Ce dernier fut dans les années 40 *un écrivain de science-fiction prolifique et remarqué. Il figure dans l'Index Général de la S. F. Américaine comme auteur de quarante-trois titres, sous son nom et sous plusieurs pseudonymes. Il reçut même un Prix d'Anticipation et il parut un jour dans « Fiction »* (*voir dans notre numéro* 11 « La planète fantôme »). *Puis un jour, Corwin disparut inexplicablement de la circulation. La raison de cette disparition étrange, vous la trouverez dans la nouvelle de Kornbluth... dont le héros est précisément Cecil Corwin.*

Vous n'aurez sans doute pas de peine maintenant à deviner qui *était en réalité Corwin et à découvrir que « Fiction » a publié au total* une fois de plus *Kornbluth que ne le signalent nos sommaires... Mais lisez ce qu'il advint de Corwin, d'après Kornbluth, et vous avouerez que ce dernier a inauguré une méthode sans pareille, pour un écrivain, d'enterrer un ancien nom de plume !*



ILS disent que je suis fou. Mais je ne suis pas fou ! C'est mon métier d'écrire et je sais bien qu'il y a de meilleures façons de commencer une histoire ! Mais ceci n'est pas une histoire ! Ils disent *vraiment* que je suis fou — schizophrénie catatonique avec phases agressives. Mais *je ne le suis pas !*

(*Ceci est de toute évidence la première des notes de Corwin. Comme toutes les autres, elle est écrite au stylo à bille sur une feuille de papier à cigarettes Riz-La. Comme toutes les autres, elle est précédée de la mention suivante :* Urgent. La personne qui trouvera ce mot est priée de le transmettre à C. M. Kornbluth, Wantagh, N. Y. Récompense ! *Je pourrais dire que c'est là un exemple typique de la manière dont Corwin se montre généreux avec le temps et l'argent de ses amis ; pourtant, cette fois, la situation désespérée dans laquelle il se trouvait excusait sa désinvolture. Je suis pour lui un ami de longue date et, par le fait, son agent littéraire : par conséquent la personne prédestinée vers laquelle il devait se tourner.* C. M. K.)

Cyril, il faut que je vous convainque que je suis sain d'esprit en même temps que victime d'une énorme conspiration — d'une conspiration dont vous êtes vous aussi victime ; dont tout le monde est victime. Un fameux travail ! Mais je vais essayer, pour le mener à bien, de rédiger un compte rendu méthodique de la suite d'événements qui ont abouti à la situation dans laquelle je me débats à présent.

(*La première note s'achève là. Pour que les choses soient bien claires, je tiens à signaler qu'elle me fut transmise par un certain L. Wilmot Shaw, qui l'avait trouvée à l'intérieur d'un sablé commandé au dessert au Restaurant de la Grande République Chinoise, à San Francisco. Mr. Shaw s'était dit que ce devait être une blague publicitaire ; néanmoins, il m'expédia le document et reçut par retour du courrier mes remerciements accompagnés d'un chèque d'un dollar. Je ne m'étais pas rendu compte que les Corwin avaient disparu de leur domicile de Painted Post ; j'avais simplement remarqué que je n'avais pas eu de nouvelles de mon ami depuis des semaines. Nous nous voyons rarement. Pour être franc, il est plus facile de s'entendre avec Corwin par correspondance que par contact direct. Pour l'ordonnance de ce récit et pour éviter, dans la mesure du possible, de le rendre fastidieux, j'omettrai, sauf cas de nécessité, d'indiquer l'origine de chaque feuillet et sa longueur. Le premier, qui compte un peu plus de cent mots, est typique. Bien entendu, j'ai conservé toute la correspondance relative aux diverses notes et je suis vivement désireux de la communiquer aux autorités. Puisse la publication de ces documents secouer l'apathie avec laquelle elles ont jusqu'à présent accueilli mes tentatives en vue d'attirer leur attention !* C. M. K.)

La *Réponse* m'est venue le dimanche 13 mai 1956, vers midi et demi.

J'étais ankylosé et endolori car nous avions passé le samedi, ma femme et moi, à planter de jeunes arbres. J'aime bien retourner la terre, mais un hiver d'oisiveté particulièrement long m'avait mis hors de forme. Sur le plan de la création artistique, j'étais en parfaite condition. J'étais impro-

ductif depuis des mois, mais, à la venue du printemps, je sentais la sève bouillonner en moi. Je fulgurais d'idées ; des scènes, des bribes de dialogue se bousculaient dans ma tête ; tout ce que j'avais à faire c'était de laisser tout cela se déverser sur le papier.

Quand la *Réponse* surgit dans mon esprit, je pensai tout d'abord que c'était un sujet pour une excellente histoire. J'allais descendre pour l'essayer sur ma femme mais j'entendis le bourdonnement de la machine à coudre ; je me souvins qu'elle m'avait dit avoir du raccommodage en retard. Aussi, j'abandonnai mon projet. Les yeux vides, je fixai par la fenêtre le paysage (pâturages et collines boisées) pour lequel nous avions acheté la vieille maison et berçai mon idée.

Pourquoi ne pas m'en servir pour faire évoluer une désagréable petite affaire locale, celle de Mrs. Clonford ? Mrs. Clonford est une voisine qui adore les animaux, possède peu de terre et terrorise bien malgré elle son mari et ses enfants. Mr. Clonford est un retraité des chemins de fer que son épouse oblige à jouer les fermiers par tous les temps ; chaque hiver, il attrape une pneumonie et ne s'en sort qu'à coups d'antibiotiques. Il ne souhaite qu'une chose au monde : vendre cette fichue ferme et se retirer avec sa moitié dans un petit appartement en ville. Elle, ce qu'elle désire, c'est s'occuper de ses vaches, de ses chevaux et de son domaine.

Je me pris à penser que si j'ébruitais l'histoire en l'accompagnant de commentaires inspirés de la *Réponse*, la question se trouverait automatiquement résolue. Ils auraient leur appartement, vendraient la ferme et tout le monde serait heureux, y compris Mrs. Clonford.

Ce serait intéressant à écrire, pensais-je paresseusement. Puis, beaucoup moins paresseusement, je me dis que ce serait intéressant à essayer. Sur ce, je m'assis brusquement, la bouche sèche, bouillonnant d'adrénaline : *cela devrait marcher*. La *Réponse* devait marcher.

Je dressai rapidement une liste de problèmes, depuis l'éthylisme urbain jusqu'à la course aux engins téléguidés. La *Réponse* marchait. Chaque fois.

J'étais convaincu que j'étais frappé de paranoïa : j'avais lu tellement d'aventures de ce genre dans les romans de science-fiction ! N'importe qui est capable de citer une douzaine d'auteurs, d'éditeurs et d'aficionados qui ont brusquement eu l'illumination et se sont résolus à guider la race humaine hors du vieux bourbier. Evidemment, la *Réponse* semblait logique, inattaquable. Mais n'en allait-il pas ainsi du projet du pauvre Charlie McGandress (dans l'esprit de ce dernier, en tout cas) quand il rêvait d'unir l'humanité par l'entremise des fanatiques de la S. F. ? Sans aucun doute !

(Ici, j'ai supprimé quelques brèves anecdotes mettant en cause certaines personnalités du monde de la science-fiction qui n'ont pas encore commis de délit. Les mobiles qui m'ont poussé à opérer ces coupures apparaîtront clairement aux yeux de toute personne au courant de la loi sur la diffamation. Qu'il me suffise de dire que Corwin soutient que la science-fiction attire un certain type d'esprit instable et mine parfois insidieusement le sens de la réalité chez de tels esprits. C. M. K.)

Mais je ne pouvais abandonner l'idée sans l'avoir expérimentée. Après avoir soigneusement étudié ma formule, je pris le téléphone et appelai Jim Howlet, le marchand d'appareils ménagers.

— « Ici Corwin, Jim. J'ai une idée du tonnerre. Le samovar est en train de déborder. Rappelez-moi donc dans une minute, voulez-vous ? »

Et je raccrochai.

Une minute plus tard, il rappelait. Je laissai sonner trois fois avant de décrocher.

— « Qu'est-ce que c'était, cette histoire de samovar ? » demanda-t-il, complètement dérouté.

— « Une simple plaisanterie. Dites-donc, Jim, pourquoi ne tâteriez-vous pas un peu de la nouvelle, histoire de changer ? Laissez donc tomber le roman un bout de temps. »

Il écrit, sans aucun espoir, un gros bouquin historique sur la Campagne de Sullivan en 1779, fierté du lieu, et je lui sers parfois de conseiller. Quelqu'un qui désire avec autant de violence que Jim échapper aux appareils ménagers mérite bien qu'on l'aide un peu.

— « Oh ! je ne sais pas, » me répondit-il.

A trois reprises, pendant qu'il parlait, le volume de sa voix baissa. Légèrement, mais nettement. Cela signifiait qu'il y avait la proportion normale d'oreilles indiscrètes à l'écoute sur la ligne.

— « ... Et qu'est-ce que vous voulez que je raconte dans une nouvelle? »

— « Eh bien... La situation de notre voisine, Mrs. Clonford, par exemple... » Et j'exposai le problème, l'assortissant de commentaires basés sur la *Réponse*. J'entendis l'un des curieux sur la ligne hoqueter.

— « Je ne pense pas que ce sujet me convienne, Cecil, » me dit Jim lorsque j'eus terminé. « C'est très chic de votre part de m'avoir appelé, mais... »

Un client entra dans sa boutique et il dut raccrocher.

Les vingt-quatre heures qui suivirent furent pour moi vingt-quatre heures d'anxiété et de mauvaise humeur.

Le lundi après-midi, la vendeuse de journaux laissa tomber dans le tube à côté de la boîte aux lettres un exemplaire de l'*Evening Times* de Pott Hill. Je bondis, ouvris évidemment la feuille et lus en page sept l'annonce suivante :

FERME A VENDRE

Pour raisons de santé, Mr. et Mrs. Clonford mettent en vente leur ferme avec ses dépendances, le matériel, l'ameublement et le bétail sur pied y afférant. La vente aura lieu aux enchères publiques le samedi 19 mai à 12 h 30, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau. Les lots acquis seront payables au comptant.

George Pfennig, Commissaire Priseur.

(C'est là un des quelques éléments directement vérifiables des notes de Corwin. J'ai recherché le journal et retrouvé l'annonce citée. De plus, j'ai

eu un entretien avec Mrs. Clonford dans l'appartement que celle-ci habite à la ville. « J' crois ben que j'en ai eu tout simplement assez de la culture, » m'a-t-elle dit. « Ça ne me disait rien du tout de lâcher mes poneys mais les gens commençaient à dire que c'était une vie trop pénible pour Ronnie. Et j' crois ben qu'ils avaient raison. » C. M. K.)

Coïncidence ? Peut-être ! Je remontai avec le journal et repris le cours de mes réflexions. Si j'avais voulu, j'aurais pu essayer de colporter cent rumeurs encore plus scandaleuses, mais à quoi bon perdre du temps ? La seule chose à faire aurait été de prendre ma machine, de taper la *Réponse* qui tenait en deux cents mots environ, d'aller en ville et de l'épingler sur le tableau d'affichage du poste d'incendie. Alors, ç'aurait été la boule de neige. L'avalanche !

Evidemment, je n'en fis rien. Pour la même raison que je n'ai pas encore jeté les deux cents mots de la *Réponse* sur deux ou trois de ces feuilles de papier à cigarettes. Un peu effrayant, n'est-ce pas, que je ne m'y sois pas encore résolu ? Qu'un plan praticable pour assurer à l'humanité la paix, le progrès et l'égalité des chances risque d'être perdu pour le monde si, dans les minutes qui viennent, par exemple, une grosse météorite s'écrase sur l'asile où je me trouve. Seulement, je suis un écrivain... et nous autres, écrivains, nous avons tous une légère tendance au sadisme intellectuel. Nous aimons dominer le lecteur comme un matador domine le taureau ; nous aimons le faire enrager, le mystifier avant de laisser voir, pour finir, quelles grandes âmes nous sommes en dissipant généreusement l'obscurité et en permettant à la lumière de tout éclairer. Ne vous inquiétez pas. Continuez votre lecture et vous trouverez la *Réponse* là où les lois de l'art exigent qu'elle soit.

(*Je tiens vivement à me désolidariser ici des conceptions que Corwin prête aux membres de notre profession. Il avait — il a toujours, j'espère — ses bizarreries et j'estime qu'il est inexcusable de prétendre que nous sommes tous de la même farine. Je pourrais par exemple signaler qu'il a, pendant un temps, laborieusement cultivé l'écriture du XVI*e *siècle, absolument indéchiffrable pour le lecteur moderne. Je ne vois à ce trait, comme à beaucoup d'autres, qu'une seule explication : son désir d'ennuyer le plus de gens possible.* C. M. K.)

Oui : je suis un écrivain ! Un matador ne pénètre pas dans l'arène la mitraillette au poing et un écrivain ne va pas droit au but avec simplicité. Il commence d'abord par tenir un peu les gens en haleine.

C'est pourquoi je donnai un coup de téléphone à Fred Greenwald. Depuis un bon moment, Fred me relançait afin que je prenne la parole un jeudi à un meeting du Rotary Club et je me faisais tirer l'oreille pour prendre date. J'ai un petit discours tout près pour semblable occasion : « *L'écrivain et ses affaires* ». J'y explique tout : le système archaïque de rétribution qui a nom droits d'auteur, la difficulté que nous éprouvons à faire la preuve de nos frais professionnels, la loi Margaret Michel sur les impôts et le besoin urgent de l'améliorer ; j'explique ce qu'est la propriété littéraire et ce qu'elle n'est pas ; je dis tout ce que je pense de ces généraux et de ces hommes politiques avec leurs Mémoires rémunérateurs. J'avais fait mon numéro

devant le Rotary d'Oswego, le Rotary de Horseheads et le Rotary de Cannon Hole ; à présent, Fred voulait que je le répète à l'intention du Rotary de Painted Post.

Je lui téléphonai donc en lui disant que j'acceptais de prendre la parole le jeudi suivant. « Parfait, » dit-il. A propos d'une découverte que j'avais faite sur la philosophie, la technique administrative et les relations individuelles des hommes entre eux, ajoutai-je. Fred s'étrangla un peu avant de me répondre : « Bien... bien... Nous avons l'esprit large, ici ! »

Il me faut abréger. J'ai encore plusieurs blocs de papier à cigarettes d'avance, mais pas assez pour m'étendre sur les points importants comme ils le méritent. Disons simplement que l'annonce de ma conférence parut dans le journal du mardi (*ce fait est exact.* C. M. K.) et reprenons le récit à partir de mercredi, vers dix-neuf heures trente. Nous venions d'achever de dîner, ma femme et moi, et nous nous apprêtions à sortir pour voir comment...

(Je voudrais ici faire état de la difficulté particulière que j'ai éprouvée pour entrer en possession des quatre feuillets suivants. Ils étaient tombés, je ne sais comment, entre les mains d'un agent littéraire connu pour pratiquer une politique du « ce-que-je-trouve-je-le-garde », convenant mieux à l'école maternelle qu'aux lois de la propriété littéraire. En dépit du fait que Corwin détenait la propriété physique de ces notes et des droits y afférant et que moi-même, en tant que destinataire, possédais tous les autres droits, cet hypocrite s'efforçait de vendre ces textes à divers magazines sous le nom de « Curieux fragments retrouvés dans les tiroirs de Corwin. » *A l'instar de la plupart des gens, j'ai horreur des procès : et c'est bien là-dessus que comptait ce monsieur. Il me proposa de me céder les documents au prix exorbitant de cinq cents le mot « plus les frais de timbre »* (!). *J'ajoute que je n'ai jamais eu connaissance que cet individu eût fait le moindre effort pour retrouver Corwin ou ses héritiers afin de leur verser le produit de cette vente, déduction faite de sa commission.* C. M. K.)

... venaient les nouveaux arbres fruitiers, lorsqu'une voiture descendit en cahotant la route qui menait chez nous et s'arrêta devant la grille du jardin.

— « Va voir ce qu'ils veulent et indique-leur leur chemin, » me dit ma femme. « Il ne va plus faire jour très longtemps. »

Par la fenêtre de la cuisine, elle jeta un regard curieux à l'auto, cligna des paupières, se frotta les yeux et reprit son examen. « Mais on dirait... Non... ce n'est pas possible !... » Sa voix était mal assurée.

Je me dirigeai vers la voiture.

— « Que puis-je faire pour vous ? » demandai-je aux deux hommes assis sur le siège avant.

Et puis, je les reconnus. L'un d'eux, un type sec et nerveux, moulé dans un polo, avait à peu près mon âge. L'autre, dodu, grisonnant, bien qu'il eût l'air d'un officiel, était jovial. On ne pouvait se tromper : ils m'avaient déjà dévisagé — l'un renfrogné, l'autre souriant — sur les jaquettes de

centaines de romans. Il était presque incroyable qu'ils se connussent : pourtant ils étaient là tous les deux dans la même voiture.

Je les saluai par leur nom. « C'est étrange, » ajoutai-je. « Il se trouve que je suis moi-même écrivain. Je n'ai jamais été comme vous sur la liste des best-sellers, mais... »

— « Tut-tut, » laissa tomber le gros qui ressemblait à un ministre. Et il me gourmanda : « Vous pensez de façon négative. Prenez donc conscience de ce que vous avez accompli : vous êtes propriétaire de cette charmante demeure ; et les deux mille dollars qu'elle vous a coûtés, c'est grâce au travail assidu, à la frugalité dont vous avez fait preuve, vous et votre adorable épouse, que vous les avez réunis ; vos romans pleins de finesse, procurent un plaisir innocent à des milliers de personnes ; votre patronage contribue au développement du commerce local. Enfin, et ce n'est pas le moins important, vous avez combattu pour votre pays pendant la guerre et vous l'entretenez avec vos impôts. »

— « Surtout si vous n'avez pas suffisamment d'oseille pour tout régler le 15 avril et qu'il vous faille verser 6 % d'intérêt mensuellement sur le solde impayé, pauvre tordu, » jeta l'homme en polo d'une voix éraillée.

— « Je vous en prie, Michael, » intervint le gros d'un air désolé, « je vous en prie. Vous ne pensez pas de façon positive. Ce n'est ni le moment ni l'endroit... »

— « Mais que se passe-t-il ? » demandai-je.

Je n'avais même pas dit à ma propre femme que je n'avais pas pu m'acquitter intégralement de la taxe fédérale pour l'exercice 55.

— « Entrons, » reprit l'homme au polo.

Il sortit de la voiture, ouvrit la grille et s'engagea sans se gêner sur le chemin qui conduisait à la porte de la cuisine. Le gros le suivit, reniflant avec satisfaction l'air embaumé de roses. Je fermai la marche, vacillant sur mes jambes.

— « Seigneur, ce sont bien eux ! » s'écria ma femme à notre entrée.

— « Salut, poupée, » dit l'homme au polo. Puis il fixa la poitrine de mon épouse.

— « Puis-je vous complimenter, ma chère, pour les roses splendides de votre jardin ? » dit le gros. « C'est très rare de voir de telles fleurs à cette altitude. »

— « Je vous remercie, » répondit-elle faiblement en rassemblant ses esprits. « Mais c'est très facile quand les voisins ont des chevaux. »

L'autre eut un reniflement :

— « C'est juste ça qu'il leur faut, la môme ! Vous faites pousser les roses exactement comme moi j'écris des bouquins. Faut leur filer de la... »

— « Michael ! » s'écria le gros.

Ma femme se tourna vers moi :

— « Dis-donc, toi, voudrais-tu me dire de quoi il s'agit ? J'ignorais que tu connaissais le Docteur... »

— « Mais je ne le connais pas, » murmurai-je. « Il semble que ces messieurs veuillent me parler. »

— « Introduisez-nous dans le saint des saints, » dit le gros avec une inclinaison du buste.

Nous montâmes. L'homme au polo se jeta sur le canapé, son compagnon prit place dans le fauteuil-club ; quant à moi, je m'écroulai sur la chaise tournante en face de la machine à écrire.

— « Quelqu'un désire-t-il un verre ? » demandai-je. Car j'avais besoin de boire ! « Sherry, cognac, whisky, angustura ? »

— « Je touche jamais à ces saloperies, » grogna l'homme au polo.

— « Je prendrais avec joie une larme de cognac, » lança l'autre.

Après que nous eûmes, lui et moi, vidé nos verres d'alcool pur, il entra dans le vif du sujet :

— « Je suppose que vous avez découvert la Relation Diagonale ? »

Je pensai aussitôt à la *Réponse :* la Relation Diagonale était un nom qui lui convenait à merveille.

— « Oui, je crois. Vous aussi, vous l'avez découverte ? »

— « Oui. Et Michael ici présent également. Elle a en outre été découverte au total par mille sept cent vingt-quatre écrivains. Si vous voulez savoir lesquels, cherchez parmi les dix mille écrivains indépendants de ce pays les mille sept cent vingt-quatre confrères qui ont le plus gros revenu : ce seront vos hommes. La Relation Diagonale est découverte trois fois par an en moyenne par les écrivains qui montent. »

— « Par les écrivains ! Mais pourquoi justement par *eux,* Seigneur ? Pourquoi pas par des économistes, des psychologues, des mathématiciens — enfin par de véritables penseurs ? »

— « Le cerveau d'un écrivain est quelque chose d'impressionnant, Corwin. Comment êtes-vous arrivé à découvrir la Relation Diagonale ? »

Je réfléchis un moment.

— « Je suis en train de faire une étude sur un épisode de la Guerre de Sécession : la bombe du Général Burnaside. Et au cours de ce travail, j'ai réalisé que Grant aurait pu dépêcher des troupes fraîches. Mais il ne l'a pas fait, Halleck lui ayant complètement fait perdre la tête en contrôlant télégraphiquement ses mouvements. C'est un cas particulier de la *Réponse,* ainsi que je l'appelle. Ensuite, un vieux livre chinois m'a ouvert des horizons sur les points de vue du Moyen Age envers l'astrologie individuelle : encore un cas particulier. Il y a aussi une formule ambiguë dont les moines copistes avaient l'habitude de faire suivre la rédaction d'un long manuscrit. La théorie stratégique de Lindell Hart est à moitié inspirée par le contenu militaire de la *Réponse.* L'application de celle-ci dans le domaine commercial m'a sauté aux yeux un jour où je feuilletais le catalogue d'un magasin de Chicago spécialisé dans la vente de vêtements bizarres aux nègres fanatiques du be-bop. Tout cela en s'additionnant permet une expression générale. Et voilà tout ! »

Mon interlocuteur acquiesça.

— « Une foule de combinaisons aboutissent à la Relation Générale. Mais seul un écrivain peut embrasser autant de domaines différents, déceler un nombre suffisant de faits apparemment sans lien entre eux. Seul un écrivain possède des canaux associatifs assez larges pour être capable de

jeter un pont sur l'abîme qui sépare l'astrologie de... du be-bop. Chacun écrit avec son propre vocabulaire... « (il dédia un sourire à l'homme en polo) » mais nous sommes quand même tous des écrivains. Nous avons un esprit qui voit loin, jamais rassasié d'informations et équipé de pouvoirs d'association supérieurs que nous exerçons sans cesse. »

— « Très bien, » répliquai-je avec logique, « très bien : mais pourquoi diable n'avez-vous pas publié la Relation Diagonale ? Etes-vous venu ici pour m'en empêcher ? »

— « Nous constituons un groupe puissant, » répondit-il comme en s'excusant, « qui a intérêt à ce que les choses demeurent en leur état présent. Corwin, réfléchissez à ce qu'apporterait la Relation Diagonale à *tous* les écrivains. »

Je réfléchis quelques instants.

— « Seigneur Jésus, » m'écriai-je au bout de deux minutes !

— « Eh oui ! »

Et à nouveau, il hochait la tête d'un air approbateur :

— « La Relation Diagonale, si elle était divulguée, aurait pour résultat d'uniformiser les revenus de chacun. Seules les personnes pratiquant un travail réellement pénible et dangereux bénéficieraient d'un salaire d'encouragement. Le simple fait d'écrire serait une récompense largement suffisante. »

— « Cela me paraît juste. Une année de droits d'auteur, après tout... »

(*Ici intervient le premier hiatus dans le manuscrit Corwin. Je soupçonne qu'il en comporte trois ou quatre. Incidemment, le feuillet précédent et le suivant proviennent d'un lot de six caisses de sablés chinois dont j'ai fait l'emplette à New York au cours de mon enquête ; elles provenaient de la Société Alimentaire Hip Sin. Sans doute le lecteur se demandera-t-il pourquoi je n'ai pu déterminer l'origine des sablés eux-mêmes et pourquoi j'ai dû m'adresser à un revendeur. La raison en est extraordinaire : le jour où j'essayais d'interroger le propriétaire de la Société Hip Sin, il se trouvait que je portais une chemise blanche, une cravate noire et un complet croisé en serge bleue. Je sus, trop tard, que cette tenue est précisément l'uniforme officieux des agents du Trésor : je fus immédiatement pris pour un inspecteur des fraudes. « Vous avoir tout de suite comptes, missié 'Specteur, moi vous montrer liv', » me dit Mr. Hip avec amabilité. « Moi teni' t'ès jolis liv', tout en ca'acté' chinois. » Et après cette ruse, il refusa de me répondre autrement que dans sa langue maternelle. J'ignore comment il se débrouilla, mais, dans les jours qui suivirent, apparemment, tous les commerçants chinois de produits alimentaires des Etats-Unis et du Canada étaient avertis qu'un nouvel agent du Trésor nommé Kornbluth était sur le sentier de la guerre. En désespoir de cause, je me rendis au bureau new-yorkais du Trésor, Service des Enquêtes, pour essayer d'obtenir ce que l'on pourrait appeler des papiers de non-identité. Là, Mr. Gerson O'Brien, spécialiste des affaires chinoises, m'assura que ma démarche était sans utilité, le slogan de Mr. Hip et de ses confrères étant invariablement :* « Sécurité d'abord ». *Et pour arranger les choses, je fus gratifié en quittant*

le bureau d'un sourire courtois que m'adressa un jeune Chinois en qui je reconnus le comptable de Mr. Hip. C. M. K.)

— Ainsi que vous voyez, » poursuivit-il comme s'il avait simplement posé les prémisses majeure et mineure d'une démonstration, « nous faisons surveiller les écrivains par des agences de police privée, qui nous avertissent dès l'apparition de la première manifestation publicitaire dans la presse, à la radio ou dans les commérages locaux. Il y a toujours de la publicité, Corwin, la crécelle d'alarme annonciatrice du grand coup. C'est ainsi que nous sommes, nous autres, écrivains ! Cela fait à présent trois ans que nous vous surveillons et, pour être tout à fait franc, je dois vous dire que vous m'avez fait perdre quelques dollars que j'avais misés sur vous. Selon moi, vous êtes en retard d'un an. »

— « Quelles sont vos propositions ? » marmonnai-je.

Il haussa les épaules.

— « Vous deviendrez un auteur de best-sellers. Nous ferons la critique de vos livres et vous critiquerez les nôtres. Nous dirons à votre éditeur : « Ce que fait Corwin est remarquable. Faites de la publicité pour lui. » Et il le fera parce que nous sommes de bonnes affaires et qu'il ne voudra pas nous déplaire. Hollywood vous tente ? Cela peut s'arranger. Les nôtres sont en foule, là-bas ! Bref, vous deviendrez aussi riche que nous. Vous n'aurez qu'une seule chose à faire : ne pas souffler mot de la Relation Diagonale. A propos, vous n'en avez pas parlé à votre femme ? »

— « Je voulais lui faire la surprise. »

Il sourit :

— « Ah ! ils sont bien tous les mêmes ! Ces écrivains ! Alors, jeune homme, qu'est-ce que vous en dites ? »

Je m'étais rembruni. Du canapé tomba la voix râpeuse :

— « Vous avez entendu ce que le toubib vous a dit pour les gars qui marchent avec nous. Moi, je suis ici pour vous dire qu'on prend des mesures contre ceux qui marchent pas. »

J'éclatai de rire.

« Encore un de ces mecs, » dit-il d'un ton neutre.

— « Sûrement un cas indécis, Michael, dit le gros. Il y en a tant ! »

Si j'avais raisonné correctement, j'aurais compris que pour eux, « *cas indécis* » ne signifiait pas « incertain » mais : « *danger — action immédiate !* »

Ils agirent en conséquence. Le gros, qui était aussi joliment grand, me ceintura tandis que l'autre s'approchait dans l'ombre. Lorsque je sentis l'aiguille hypodermique s'enfoncer dans mon bras, je hurlai quelque chose, puis sombrai dans l'hébétude.

Ma femme se précipita dans l'escalier. « Que se passe-t-il ? » interrogea-t-elle. Je la vis qui se dirigeait vers le rideau derrière lequel est rangée une antique Marlin 38 à double-détente. Elle a quelque chose dans les tripes, ma femme, mais ils l'attaquèrent en un point où le cran ne sert à rien. Je croassai son nom une ou deux fois et le gros dit doucement et avec beaucoup d'affliction : « Je crains que votre mari ait... ait besoin de secours. »

Les yeux agrandis, elle se détourna du rideau. Le coup était subtil et savant : il n'existe probablement pas une seule épouse d'écrivain qui ne soupçonne son mari d'être un psychopathe en puissance.

— « Mon chéri... »

Et j'étais là, paralysé, devant son regard !

L'autre poursuivit :

— « Nous sommes venus, Michael et moi, parce que nous admirons l'un et l'autre l'œuvre de votre mari ; nous avons été surpris, consternés de constater que sa conversation était si... décousue. Comme vous devez le savoir, ma chère amie, j'ai acquis une certaine expérience en matière de psychothérapie. N'avez-vous jamais eu — excusez ma rudesse — des doutes touchant la santé mentale de votre époux ? »

— « Qu'as-tu, mon chéri ? » me demanda-t-elle avec angoisse. Et je ne pouvais rien faire d'autre que la regarder. Dieu sait ce qu'il m'avait injecté, mais leur drogue avait eu pour effet de m'obscurcir l'esprit, de m'interdire toute activité ; mes pensées tournaient en rond en se mordant la queue. J'étais fou.

(*Cet incident, le moins plausible des éléments qui constituent l'histoire de Corwin, semble-t-il, n'en demeure cependant pas moins plus convaincant que la plupart des autres aux yeux de ceux qui sont familiarisés avec les récents progrès de la biochimie. Peut-être avait-on injecté à Corwin de l'acide lysergique, ou bien des protéines extraites du sang de psychopathe. C'est un fait de laboratoire : de telles injections provoquent une psychose temporaire chez le patient. C'est justement en se basant sur de semblables psychoses expérimentales que l'on met au point et qu'on éprouve les nouveaux calmants.* C. M. K.)

Tristement, elle soliloqua à haute voix :

— « Eh bien, cette fois, ça y est ! Quand j'ai fait brûler la dinde de Noël, il est resté huit jours sans me dire un mot. Et cette habitude qu'il avait de pianoter quand je lui disais quelque chose. Et toutes ces façons anormales de se conduire — il descendait au Waldorf : mais il fallait que je lui coupe les cheveux moi-même pour économiser un dollar ! J'espérais que c'était seulement dû au temps pourri, à la fièvre des marais. J'espérais qu'au printemps... »

Elle se mit à sangloter. Le gros la réconforta parternellement. Moi, je regardais. J'attendais. Et finalement, Mickey se glissa dans la pénombre, la piqua à son tour et...

(*Ici, nous sommes en présence d'une nouvelle et plus grave lacune. On peut seulement conjecturer que Corwin et sa femme furent chargés dans la voiture, conduits... quelque part et, arrivés à destination, confiés chacun à une institution psychiatrique différente. J'ai appris récemment, à ma stupéfaction, que dans certains Etats on autorise de tels établissements à fonctionner presque sans garanties. Un Inspecteur des Hôpitaux d'Etat m'a d'ailleurs écrit en ces termes : « ... il existe sans nul doute dans notre Etat des établissements qui ne sont même pas habilités ; mais nous n'avons jamais fait la moindre tentative en vue de les fermer et je ne me rappelle aucun statut*

autorisant légalement une mesure de cet ordre. Nous ne sommes pas riches, ici, comme vous, dans le Nord : quelques soins pour ces infortunés valent mieux que rien du tout : tel est notre point de vue ici... » C. M. K.)

... trois mois. Les injections se poursuivirent une semaine. Quelqu'un se trouvait toujours là pour les renouveler. Vous savez comment sont les gardiens dans les hôpitaux psychiatriques ? Pas difficiles à corrompre ! Mais mes ravisseurs auraient été mieux avisés d'acheter un type plus consciencieux, un infirmier, par exemple, parce que mon gardien à la seringue est en train de cuver un cuite. Ma folie s'est donc dissipée ce matin et, depuis, je noircis du papier dans ma chambre. Une rapide incursion dans le corridor m'a procuré le papier à cigarettes et un minuscule stylo-bille qu'on donne en prime avec certaines denrées. Le mieux, je crois, est de glisser mes feuillets dans la fournée de sablés chinois que nous fabriquons à la boulangerie. Thérapeutique d'occupation, ils appellent cela. Mon rôle à moi est d'alimenter le four quand je suis sous l'influence des piqûres.

Maintenant, assez de tout cela. Je vais écrire noir sur blanc la *Réponse ;* puis je me glisserai jusqu'à la boulangerie, j'insérerai les feuilles à cigarettes dans les boules de pâtes qui attendent, je reboucherai le trou et je rejoindrai ma chambre. Sans doute mon gardien sera-t-il revenu à lui et me fera-t-il une injection. Je ne lutterai pas ; je n'ai qu'une chose à faire : attendre.

LA RÉPONSE : LES ÊTRES HUMAINS PARLANT UNE LANGUE INDO-IRANIENNE COMME L'ANGLAIS POSSÈDENT...

(*Ainsi s'achève le dernier feuillet des documents Corwin qu'il m'ait été possible de localiser. Il est superflu d'exhorter tous mes lecteurs à examiner soigneusement tous les sablés chinois qui leur tomberaient éventuellement sous la dent. Le prochain que vous ouvrirez recélera peut-être ce que mon pauvre ami croyait — ou ce qu'il croit — être un important message destiné à l'humanité. Il se peut qu'il ait raison. Son histoire est insensée mais cohérente. De plus, elle a l'avantage de donner la seule explication raisonnable concernant la présence de certains livres sur la liste des best-sellers.* C. M. K.)

(*Traduit par Michel Deutsch.*)

■ ***« La Tour Saint-Jacques » reparaît.***

Après une interruption de plusieurs mois, *« La Tour Saint-Jacques »* reparaît avec un important numéro spécial, consacré à *« La magie »*. Au sommaire de ce numéro, de très nombreux articles, qui constituent autant de passionnantes études. Citons notamment : *« Enfance et magie »* de Jean-Jacques Kim, *« Les techniques de rajeunissement et d'immortalité »* de Serge Hutin, *« Technique et magie »* de Jacques Bergier, *« Alchimie et magie »* d'Eugène Canseliet, *« Magie, misère et sorcellerie »* de Jean Palou. Avec ce numéro, *« La Tour Saint-Jacques »* reprend la place qui était la sienne et qui faisait d'elle une revue unique en son genre, digne du slogan qu'elle s'était donné : « Rien de ce qui est étrange ne nous est étranger ». Son prochain numéro annoncé est consacré à Gérard de Nerval.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

— *SCIENCE-FICTION* —

par IGOR B. MASLOWSKI

LE GRAND KIRN, par B. R. Bruss (Fleuve noir).

Parce qu'un cultivateur suédois voulut, un jour, jouer une bonne blague à un sien ami en plantant dans son jardin des graines qu'il croyait appartenir à celui-ci, l'humanité faillit être subjugée par les Djarns, petits bonshommes rouges d'origine mi-animale, mi-végétale ou, plus exactement par le maître de ceux-ci, le Grand Kirn, monstrueux cerveau gélatineux, déjà seigneur de plusieurs galaxies. Tel est, en résumé, le sujet de ce roman très *suspense* que je tiens pour le meilleur de son auteur. L'histoire (l'action se déroule en 1976) est narrée par Peter Bjoern, membre éminent de l'Institut de Parapsychologie de Halburne, U. S. A., lequel se trouvera au premier rang de la lutte contre le sournois envahisseur, grâce non seulement à ses facultés de perception extra-sensorielle, mais aussi à certain appareil mis au point par l'Institut et permettant à ceux qui le portent sur la tête d'échapper à l'emprise hypnotique des Djarns. Ce qui m'a infiniment plu dans cet ouvrage d'A. S., c'est qu'il est plausible dans sa fantaisie même. Roman fantastique autant que d'anticipation, il est fort bien construit, vivement conté et plaira certainement à la grande majorité des aficionados.

•

CARREFOUR DU TEMPS, par F. Richard-Bessière (Fleuve noir).

Les principaux protagonistes de ce roman, nous les connaissons déjà, pour avoir lu les précédents S. F. de son auteur — le journaliste Sydney Gordon, sa fiancée Margaret, le savant Archibald Brent et sa femme Gloria. Sans oublier le « patron » de Gordon, James Funnigan, ancien charcutier-épicier en gros à qui un sens extraordinaire des affaires a permis de devenir le « boss » d'un des plus grands journaux du monde. Le thème central de « *Carrefour du Temps* » est une variante de celui que Barjavel traita dans « *Le voyageur imprudent* » : la réalisation d'un événement qui *doit* se produire est-elle indépendante de l'existence ou de la non-existence de celui qui en déclenche le mécanisme ? Ici, Gordon provoque par simple curiosité, en tirant sur la manette d'un mystérieux appareil découvert au Far-West, une catastrophe dans laquelle l'humanité entière risque de sombrer — ni plus ni moins que l'arrêt de l'expansion de l'univers, de la gravitation des planètes et quelques autres phénomènes de moindre envergure. Ceci motive la venue sur Terre d'un émissaire d'une lointaine galaxie, patrie du mystérieux appareil, lequel émissaire ne voit d'autre solution, afin que tout rentre dans l'ordre, que d'annuler la naissance du pauvre Gordon, après avoir vainement tenté, par des retours en arrière dans le Temps, d'empêcher le malencontreux journaliste d'accomplir le geste fatal. Ce qui nous vaut de réjouissants voyages dans le bon vieux temps et non seulement dans notre monde, mais aussi dans toute une série de mondes quasiment analogues, coexistants (thème développé par Fredric Brown dans son « *Univers en folie* »). Mais bien qu'il ait été, volontairement ou non, inspiré par deux des meilleurs auteurs de S. F.

de notre génération, Richard-Bessière a écrit un ouvrage passionnant, plein de cet humour bon enfant un peu naïf dont il est coutumier et riche en rebondissements de toutes sortes. Cette « filiation » ne m'a nullement gêné puisque le but de ce roman est de nous distraire et qu'il y réussit. Dans ces conditions, pourquoi chercher la petite bête ?

— *SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES* —

par JACQUES BERGIER

LE MYSTERE DES CATHEDRALES, par Fulcanelli (L'Omnium littéraire).

Dans de nombreux récits fantastiques figurent des livres mystérieux. Il en existe également en réalité. L'un des plus énigmatiques est cet ouvrage, qui vient d'être réédité par l'Omnium littéraire, 72, avenue des Champs-Elysées, Paris, 8e.

Publié pour la première fois en 1930, il était vendu à des prix absolument fantastiques. Celui de la nouvelle réédition est de 6 000 F, prix élevé rendu nécessaire par le nombre des illustrations. L'identité de l'auteur n'a jamais été découverte. Signalons à titre de simple curiosité que parmi les auteurs possibles on avait indiqué à l'époque le grand écrivain fantastique J. H. Rosny aîné. Personnellement je ne crois pas à cette hypothèse. Le thème du « *Mystère des cathédrales* » est celui-ci : il existe une très ancienne tradition, antérieure à toutes les civilisations actuelles, antérieure peut-être à l'écriture. Tous les monuments sacrés l'expriment et en particulier les cathédrales. Et c'est ainsi qu'on peut lire dans les cathédrales européennes des symboles représentant en particulier le Grand Œuvre des Alchimistes. Il n'est guère possible de résumer en quelques lignes cet ouvrage extraordinaire. M. Eugène Canseliet, qui a personnellement connu le mystérieux Fulcanelli, y a ajouté deux préfaces nouvelles.

DE LA NATURE DES SYMBOLES, par René Alleau (Flammarion).

Parmi les disciples de Fulcanelli, M. René Alleau occupe une place prééminente. Nous avons déjà signalé ici sa remarquable « *Esquisse de l'alchimie traditionnelle* », qui fut récemment publiée aux Editions de Minuit. M. René Alleau vient de publier chez Flammarion un autre ouvrage extraordinaire avec « *De la nature des symboles* ». M. Alleau propose de réserver le nom de « symbole » à ce qui exprime le sacré et d'appliquer un terme nouveau, « synthème », à ce qui exprime d'autres relations. Il propose ensuite de créer une science générale des synthèmes. C'est une tentative qui risque d'aller extrêmement loin et d'établir en particulier entre la théorie d'information et l'archéologie, entre les mathématiques et la psychologie, des rapports surprenants.

•

A QUOI REVENT LES SAVANTS SOVIETIQUES, par Lucien Barnier (Del Duca).

M. Lucien Barnier, dont nous avons déjà signalé « *L'année géophysique internationale* », nous donne ici un reportage. Il est le seul journaliste occidental à avoir pénétré dans les laboratoires soviétiques les plus secrets, à être monté à bord du brise-glace atomique « Lénine », à avoir interrogé les savants soviétiques. L'ouvrage n'est absolument pas politisé et se lit très facilement. Il est d'un intérêt tout à fait exceptionnel.

DEMAIN SERA UN AUTRE MONDE, par Georges Gallet (Editions de la Pensée moderne).

Notre ami Georges Gallet, qu'il n'est pas nécessaire de présenter aux lecteurs de « *Fiction* », a écrit ici un livre extrêmement passionnant, qui se lit comme une nouvelle de S. F., et qui montre que la science-fiction précisément est souvent basée sur des faits bien réels.

M. Gallet est unique parmi les vulgarisateurs par sa largeur de vues. Et je ne peux pas m'empêcher de croire qu'une partie au moins de sa largeur de vues est due à son immense culture en matière de science-fiction.

— HORS - SÉRIE —

par ALAIN DORÉMIEUX

HISTOIRE DE L'INFAMIE, HISTOIRE DE L'ETERNITE, par Jorge Luis Borgès (Editions du Rocher).

Voici, après « *Fictions* », « *Labyrinthes* » et « *Enquêtes* » (édités chez Gallimard), le quatrième ouvrage de Borgès publié en français. Rien de ce qu'écrit Borgès n'est a priori indifférent. Toutefois, si nous ne savions déjà par expérience à qui nous avons affaire, si c'était là les premiers textes de l'auteur à nous être livrés, reconnaissons qu'ils ne frapperaient peut-être pas notre esprit de façon définitive.

Ce livre est en effet, malgré son intérêt, le moins significatif de ceux de Borgès que nous avons lu jusqu'à maintenant. Il n'ajoute rien à sa gloire. Tout au moins présente-t-il l'énorme avantage d'aider à la connaissance que nous avons de lui.

L'attrait de l'ouvrage est en effet de nous montrer, dans la majeure partie des cas, un Borgès antérieur au Borgès des grandes allégories fantastiques de « *Fictions* », un Borgès encore à demi seulement révélé à lui-même. Les textes qui s'y trouvent rassemblés datent pour la plupart de vingt à vingt-cinq ans. Ils comptent donc parmi les plus anciens que nous connaissions aujourd'hui de l'écrivain argentin. Il est bien dans la logique borgèsienne que son œuvre nous soit ainsi révélée à l'envers. Espérons pouvoir connaître un jour prochain l'œuvre du débutant Borgès de l'an 1925 !

Borgès, dans les années trente, était connu avant tout en Argentine comme critique et essayiste. C'est de cette face de son talent que nous avons pu juger en lisant « *Enquêtes* ». C'est elle également, sous un aspect plus sophistiqué, plus baroque, qu'on retrouvera dans le présent livre, jointe à une nouvelle face mal connue : Borgès compilateur ! Comme dans un jeu de cubes dont chaque cube levé découvre un autre cube, chaque livre de Borgès découvre ainsi un nouveau visage de l'auteur.

Les biographies de personnages « infâmes », narrées dans la première partie de l'ouvrage, proviennent en effet de diverses sources que Borgès ne se fait pas faute de citer. Un point commun les unit : la recherche d'une certaine bizarrerie essentielle qui finit par prendre une valeur mythique. On voit l'intérêt, pour le lecteur, de l'opération : les lectures de Borgès nous renseignent sur Borgès et réciproquement. Tel ou tel texte était-il du Borgès avant la lettre, contenait-il en germe l'inspiration de Borgès, ou bien est-ce que Borgès est devenu lui-même par le canal précisément de ces textes qui l'ont inspiré ? La réalité est à la fois plus nuancée et plus directe : ce n'est *que dans l'optique de Borgès* que ces textes se révèlent sous ce jour particulier : c'est grâce à la façon dont il les orchestre qu'ils acquièrent un relief proprement *borgèsien*. Comme l'écrit Roger Caillois dans une postface :

« Ces textes ressemblent tellement à ceux qu'il écrit, qu'on pourrait aisément croire qu'ils sont de lui et qu'il s'est plu à les attribuer à tel ou tel auteur. Il n'en est rien. (...) Mais Borgès ne paraît pas s'être contenté de choisir et de confronter. Il semble toujours avoir modifié le récit qu'il retient. (...) Et il semble que sa part d'invention personnelle soit, dans certains cas au moins, fort étendue. »

Le lecteur fidèle de Borgès pourra à cette occasion se permettre des confrontations intéressantes. Certaines pages de « *Histoire de l'infâmie* » annoncent ou préfigurent les développements de « *Fictions* ». Ainsi, « *Le sorcier ajourné* » (inspiré de l'Infant don Juan Manuel, qui s'inspirait lui-même d'un livre arabe) contient en germe le thème du récit « *Le miracle secret* » (« *Fictions* », page 189). Parfois, cette confrontation s'exerce sur de simples points de détail : un passage de la biographie du « teinturier masqué » nous révèle ici la véritable origine de la phrase allégorique que Borgès, dans « *Fictions* », attribue à un hérésiarque du monde imaginaire d'Uqbar : « *Les miroirs et la paternité sont abominables, parce qu'ils multiplient le nombre des hommes* » (« *Fictions* », pages 20-21). Il y a là un certain cheminement souterrain de l'inspiration de Borgès dont il est curieux de suivre les manifestations.

Le reste de l'ouvrage (« *Histoire de l'éternité* ») est constitué par des essais critiques concernant des sujets disparates. Celui qui semble le plus séduire Borgès est l'étude ou la réfutation des diverses doctrines philosophiques concernant le temps, notamment la théorie cyclique du temps circulaire, dont il fait également état par endroits dans ses autres ouvrages.

On retrouve donc là certaines des préoccupations majeures de Borgès, et un visage de lui qui ne saurait nous être étranger. Est-ce à dire que la lecture de cet ouvrage soit automatiquement recommandable ? Je me contenterai de le conseiller à ceux qui ont déjà pratiqué Borgès. Les lecteurs qui ignorent encore son œuvre auront plutôt intérêt à se plonger dans le monde de ravissements intellectuels qui les attend derrière les pages de « *Fictions* ». S'il est un ouvrage indispensable dans la bibliothèque du lecteur cultivé amateur de fantastique, n'est-ce pas celui-ci ?

— ÉDITIONS DE LUXE —

par ALAIN DORÉMIEUX

LE FANTASTIQUE AU CINEMA, par Michel Laclos (Pauvert).

Sous la même présentation que « *L'érotisme au cinéma* », de Lo Duca, qui parut l'an dernier, Jean-Jacques Pauvert nous offre un luxueux album, consacré aux monstres et créatures de toute espèce qui enchantèrent notre imagination. Grâce au zèle d'ardents collectionneurs qui mirent généreusement leurs archives à sa disposition, Michel Laclos a pu réunir, en quelque trois cents photos, une iconographie des plus complètes sur tous les âges du cinéma fantastique. Ce catalogue s'ouvre sur des images de films de Méliès et se termine par les plus récentes évocations de la science-fiction. Entre ces deux extrêmes, nous y voyons défiler, abondamment représentés, ces objets d'horreur chers à notre cœur que sont la créature de Frankenstein et autres vampires et loups-garous, le Dr. Jeckyll, Dracula, le Golem, Nosferatu, King-Kong, ainsi que des fantômes divers, des créatures de songe, des êtres bizarres, bref, tout ce que l'imagination des scénaristes, alimentée par celle des romanciers, a pu enfanter pour produire des nuits blanches en cinquante ans de cinéma.

L'intérêt de cette documentation est énorme, car c'est sans doute la première fois que se trouve rassemblée une telle quantité de photos, souvent rares, sur ce sujet. On remarquera notamment l'imagerie très complète qui a été établie du monstre de Frankenstein, ainsi que l'étonnante série de photos du film étrange et méconnu de Tod Browning : « *Freaks* ».

L'ouvrage débute par une étude sur le cinéma fantastique, due à Michel Laclos. Si l'on avait un reproche à adresser à celui-ci, ce serait d'avoir borné cette étude, en fait, à une simple nomenclature, au lieu d'avoir entrepris l'essai critique qui s'impose en ce domaine. Mais il déclare lui-même avoir l'intention de réaliser ce projet dans un ouvrage ultérieur. Regrettons néanmoins un certain nombre d'erreurs de détail au cours de cette introduction. Laclos n'a évidemment pas vu tous les films dont il parle, ce qui lui vaut de commettre quelques contre-sens. Ainsi cite-t-il, parmi les films de science-fiction consacrés à la *survivance* à notre époque de monstres préhistoriques, un film qui se déroule en fait à l'âge de pierre : « *Tumak, fils de la jungle* ». On remarque d'autres exemples de ces lacunes d'information.

Voilà, en conclusion, un livre qui vient fort utilement recouper le numéro spécial de « *Cinéma 57* » consacré l'an dernier au même thème. L'avantage de celui-ci était, bien sûr, d'offrir une documentation aussi étendue pour un prix beaucoup plus modique. Mais le numéro de « *Cinéma 57* » offrait une richesse photographique bien moindre, et c'est la beauté des photos qui fait l'importance d'un ouvrage comme « *Le fantastique au cinéma* ».

A bas la S. F. ?

TRUFFAUT NE « MARQUE » PAS UN POINT...

par F. HODA

Nous publions ci-dessous la réponse de notre collaborateur F. Hoda à l'article « A bas la science-fiction », *de François Truffaut, paru dans* « Arts » *du* 16 *avril, à propos du film britannique* « La marque » (*voir nos pages II et III de couverture*).

Quand « *Fiction* » me demanda d'écrire une réponse à l'article de François Truffaut paru dans « *Arts* » (16 avril 1958), ma première réaction fut de décliner l'invitation. Je venais justement d'envoyer une lettre à Truffaut au sujet de son article sur « *Positif* » paru dans les « *Cahiers du cinéma* » et je croyais avoir suffisamment exposé ma façon d'apprécier ce que j'appellerai volontiers la « nouvelle formule critique » inaugurée par l'ami François. Mais qu'elle ne fut pas ma surprise de voir cette lettre paraître avec de nombreuses coupures. D'autre part, les attaques gratuites de Truffaut contre la S. F. éveillaient parmi tout un groupe de gens s'intéressant au cinéma des réactions favorables. En relisant le papier paru dans « *Arts* », je décidai d'accepter l'offre qui m'était faite de rédiger la réponse. Et ceci parce que Truffaut, piqué par je ne sais quelle mouche, s'attaque à coup d'affirmations péremptoires à une chose qu'il ne connaît pas ou tout au moins connaît fort mal. Tout se passe comme s'il voulait se rassurer lui-même en détruisant un monstre qui l'effraie. Ce faisant, il imite l'attitude prêtée au public par maints scénarios du genre : la peur s'empare du commun des mortels en face de l'inconnu, la réaction du héros de ces films est de défense ; il jette la pierre au « Martien ». Truffaut, lui, est critique de cinéma : sa pierre prend l'allure d'un raisonnement en apparence étoffé. Dans son élan il se laisse ainsi aller à des extrémités insoupçonnables : « *Je ne puis m'empêcher de penser qu'il faut bien de la sécheresse, de l'insensibilité et de la pauvreté d'imagination pour s'en aller chercher du côté des Martiens une fantaisie, une poésie, une émotion qui sont chez nous, sur la terre, à portée de main, de regard et de cœur, quotidiennes, éternelles.* »

La pauvreté de cet argument étonne sous la plume de Truffaut qui nous avait habitués à mieux. Depuis quelque temps, il se laisse aller à des affirmations contradictoires, à des phases successives d'humilité ou d'agressivité. Tout semble indiquer qu'il se trouve en période de désarroi. Son argument se rattache au trop connu « bien de chez nous », lequel procède moins de la poésie que de son contraire. Mais je passe sur cet aspect. Si l'on prenait Truffaut au pied de la lettre, il résulterait de son raisonnement que Poe et Kafka, pour ne citer que ceux-là, sont des écrivains insensibles, secs, sans imagination. Ce genre d'arguments ne fait que couvrir le vide. Ce n'est pas parce que X ou Y qui aiment la S. F. sont des imbéciles sans cœur que toute la S. F. devient condamnable.

A défaut d'une véritable méthode critique, à défaut d'une connaissance de la science actuelle dans son devenir, Truffaut mêle syllogisme, renversement d'hypothèses et de conclusions, tautologie et quelques autres procédés bien connus. Il croit que son style « brillant » et « enlevé » fera le reste. Qu'il se détrompe : depuis quelques mois ses positions s'affaiblissent, et derrière le ton péremptoire et la phrase qui fait mouche, le manque de substance se fait sentir. Il écrit par exemple . « *Toute belle et grande œuvre est sa propre S. F.* » Et alors, mon cher Truffaut ? Qu'est-ce que cela prouve ?

Truffaut commence par s'écrier : « *A bas la S. F.* » pour nous apprendre ensuite que les personnages de Fellini d'Hitchcock (ses auteurs préférés) sont de véritables Martiens « *sans accessoires, peut-être, mais tellement féeriques* », « Les dames du bois de Boulogne, » *comme* « Il bidone », *comme* « Fenêtre sur cour », *est un film de S. F.* ». Qu'est-ce à dire ? François renierait-il ses propres saints ?

Tout au long de son article consacré à « *La marque* », Truffaut fait montre d'un manque de connaissances incroyable de la S. F. « *Les amateurs de S. F.,* » écrit-il, « *conscients de l'extrême fragilité des romans ou des films basés sur une bonne idée, une trouvaille, un postulat, avouent que l'intérêt commence là où les sentiments apparaissent, c'est-à-dire lorsque la bête, la chose, la forme s'humanise, souffre et réagit sentimentalement, donc lorsque l'entreprise débouche sur nos canevas habituels et que le fantastique ne s'exprime plus que dans les apparences charnelles, vestimentaires, etc.* » Mais, cher Truffaut, nous nous élevons justement contre les livres et les films qui se contentent de transposer dans l'avenir ou dans le passé le canevas habituel d'aujourd'hui. Nous répétons avec Bazin que le fantastique moderne a acquis un caractère moral et intellectuel qui existe dans la littérature du genre, mais que le cinéma n'a pas encore utilisé (ou tellement peu). « *Il faut filmer des idées qui deviendront des images et non des images qui seront trahies par d'autres images.* » Et alors ? En quoi cela change-t-il l'économie des films de S. F. qui essaient justement de trouver le moyen de filmer des idées ?

Pourquoi le « supposons que... » serait-il plus irritant que le « il était une fois ». Ceci n'est que la forme nouvelle de cela. A moins que Truffaut veuille soutenir que le public déteste les contes de fées. Ni la première formule ni la seconde ne transforment les spectateurs en co-scénaristes.

Au surplus, qui donc pense au renouvellement des sujets par la S. F. ? Loin de nous cette idée de pérennité dans les canevas. Il ne s'agit pas de renouveler les anciens sujets, mais de constituer une forme d'art capable d'exprimer le formidable progrès scientifique accompli depuis une cinquantaine d'années.

Sentant sans doute la faiblesse de son raisonnement, Truffaut fait appel, suprême astuce, à des comparaisons dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne trouvent pas leur place dans ce débat : que vient faire le spectacle son et lumière en cette galère ? Pourquoi affirmer que l'amateur de S. F. est trop paresseux pour s'adonner aux sciences ? Il fait autre chose dans la vie et veut suivre les développements de la science, mais à sa façon. Le nombre des amateurs de S. F. augmente de jour en jour aux U.S.A. et en U.R.S.S., comme dans bien d'autres pays. Cela ne prouve qu'une chose : c'est que les formes actuelles de la littérature n'expriment pas toute une zone de l'humain contemporain, zone liée aux problèmes scientifiques et techniques qui commencent à bouleverser nos conceptions ancestrales.

En vérité l'attitude de Truffaut et de ceux qui le suivent sur ce terrain est celle des hommes qui ne peuvent concevoir un monde futur différent du nôtre, un monde où les conceptions religieuses, morales et philosophiques se trouveront en évolution. Truffaut se range sous la bannière de ceux qui ont peur de l'avenir.

Pourtant on sent que le critique d' « *Arts* » veut dire autre chose, qu'il s'attaque à une ou plusieurs personnes qu'il ne veut pas nommer ; on sent aussi qu'il s'agit de scientistes desséchés et desséchants qui s'accrochent désespérément à la S. F. Mais en choisissant de faire de ces personnes les boucs émissaires de toute la S. F., Truffaut se place en quelque sorte à leur niveau. Qu'il me permette de lui donner un avertissement amical : il pourrait bien un jour se trouver dans une ornière semblable et se dessécher à son tour. Pour conclure cette réponse, je ferai appel à mon savant ami Jacques Bergier. J'imagine qu'en scientifique parfait il aurait dit à Truffaut (comme à Albérès) : « *Elève Truffaut vous me copierez vingt fois la phrase : désormais je ne parlerai plus de ce que je ne connais pas.* »

Au sommaire du numéro de Juillet de

Fiction

vous pourrez lire, entre autres :

LA MORT DE CHAQUE JOUR

par IDRIS SEABRIGHT

●

UN RIEN D'ÉTRANGE

par THEODORE STURGEON

●

L'HOMME QUI PARLAIT AUX MARTIENS

par FRANCIS CARSAC

●

DÉPART EN BEAUTÉ

par CHAD OLIVER

●

LES NON-HUMAINS

par CHARLES HENNEBERG

●

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de



Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

SI PEU DE TEMPS APRÈS KUTTNER...

par FORREST J. ACKERMAN

Une série noire endeuille décidément la science-fiction américaine. Un mois après Henry Kuttner, dont nous avons annoncé la mort dans notre numéro d'avril, c'est C. M. Kornbluth qui a succombé à son tour, lui aussi à une crise cardiaque. Kornbluth était également un des « as » de la S. F. américaine. Les lecteurs de « Fiction » *ont pu lire de lui dans le passé :* « La saison du serpent de mer » (*n°* 1), « Plus ça change » (*n°* 3) *et* « Une fermière endiablée » (*n°* 12). *Sa mort survient au moment où le Rayon Fantastique publie, sous le titre* « Planète à gogos », *un des romans qu'il écrivit en collaboration avec Frederik Pohl. Nous présentons à titre d'hommage dans* « Fiction » *de ce mois une nouvelle inédite de Kornbluth :* « Manuscrit trouvé dans un sablé chinois ». *Notre correspondant aux Etats-Unis, Forrest J. Ackerman, qui nous avait déjà envoyé l'article concernant la mort de Kuttner, nous a communiqué au sujet de celle de Kornbluth le texte qui suit.*

La mort de Cyril M. Kornbluth prend un caractère plus tragique encore du fait de sa jeunesse, puisqu'il n'avait que trente-cinq ans, lorsqu'une crise cardiaque l'a emporté le 21 mars dernier. Un mois plus tôt seulement, il avait pris la parole à New York, à une réunion des amis et admirateurs du regretté Henry Kuttner, pour rendre hommage à celui-ci, sans se douter que le destin choisirait, à si peu d'intervalle, de le frapper à son tour.

L'œuvre de Kornbluth a revêtu de multiples aspects. Son roman le plus célèbre fut celui qui inaugura sa fructueuse collaboration avec Frederik Pohl : « *The space merchants* » (1). Il signa également « Cyril Judd » une autre série de romans écrits en collaboration avec Judith Merrill ; le plus connu de ceux-ci est « *Mars child* » (2). Sous son propre nom, il a fait paraître des romans de science-fiction comme « *Takeoff* » (qui va être porté au cinéma) et « *Not this august* » (un classique). Il avait été particulièrement fier d'apprendre, lorsque « *Not this august* » fut édité en pocket-book en même temps que « *Guerre et paix* », que les ventes de son livre dépassaient celles du chef-d'œuvre de Tolstoï !

Ses débuts dataient de 1940 (il avait alors dix-sept ans). Dans les premières années de sa carrière, ses œuvres — des nouvelles en général dotées d'un humour satirique — furent publiées sous les pseudonymes, entre autres, de Cecil Corwin (3) et de S. D. Gottesman (les initiales S. D., déclara-t-il un jour, signifiaient... Samson Dalila !)

Je devais rencontrer pour la première fois Kornbluth en 1939, lors de la première Convention Mondiale de la Science-Fiction qui se tint cette année-là à New York. Il avait à peine seize ans et moi tout juste vingt-deux ! Vingt ans après, je garde encore un souvenir précis de notre rencontre, car — conduite inexplicable digne d'un extra-terrestre trop ignorant de nos coutumes ! — au lieu de me serrer la main, il rompit la glace en me donnant un vigoureux coup de poing en plein estomac... Par la suite, à travers les années, l'impression que je garde de Kornbluth est celle d'un être sombre, renfermé, à la fois sardonique et mélancolique — une personnalité « difficile ».

Aujourd'hui, nous reste seul son souvenir. Perdre la même année Kuttner et Kornbluth est un trop grand coup du sort. Que le destin ne nous atteigne pas davantage !

---

(1) C'est cet ouvrage qui vient de paraître au Rayon Fantastique sous le titre « *Planète à gogos* ».

(2) Paru récemment en feuilleton dans les pages de notre confrère « *Galaxie* », sous le titre « *L'enfant de Mars* ».

(3) Voir l'introduction de « *Manuscrit trouvé dans un sablé chinois* ».

COURRIER DES LECTEURS

Pour ou contre Poul Anderson ? (suite et fin).

Monsieur Lucien AUDIN, *Saint-Médard-en-Jalles* (Gironde).

Puis-je verser mon témoignage au dossier Poul Anderson dont le procès se déroule dans les colonnes de « *Fiction* » ?

Si vous lanciez à la fois le concours des dix meilleures et des dix plus mauvaises nouvelles parues dans « *Fiction* » depuis le début, je ferais figurer le nom d'Anderson sur les deux listes, tant il me paraît capable du meilleur et du pire.

J'ai repris tous les numéros de « *Fiction* » et toutes les nouvelles de l'accusé depuis « *L'émissaire* » (n° 3), et j'ai essayé de comprendre les causes de cette « indigestion » dont ont parlé vos correspondants et dont je suis également victime.

En quatre ans, vous avez publié au total douze récits d'Anderson échelonnés sur cinquante numéros. A première vue, cette cadence de parution semble insuffisante pour provoquer la saturation, la lassitude et l'indigestion.

Mais depuis un an, le rythme s'est considérablement intensifié : cinq nouvelles (dont quatre en quatre mois) et, malheureusement, parmi ces cinq dernières nouvelles se trouvent, à mon sens, les trois plus médiocres de l' « auteur maison ».

« *Superstition* » et « *Loup y es-tu ?* » devaient fatalement indisposer à la fois les amateurs de fiction scientifique et les tenants du fantastique pur. Ce mélange de sorcellerie et de science, de superstition et de technique, constitue un cocktail assez fade et peu appétissant.

Quant à « *Gangsters légaux* », voilà un sujet en or pour une bande dessinée de journal à sensations bon marché, mais franchement, cette élucubration n'était pas digne de « *Fiction* ».

Trois mauvais récits coup sur coup, il n'en faut pas davantage pour discréditer un auteur et faire oublier les brillantes qualités dont il a fait preuve dans le passé ; d'autant que « *Le bout de la route* » qui a suivi n'était pas, et de loin, du meilleur Anderson. « *Un travail de Romain* » paraît remonter la pente de la médiocrité mais, à la suite d'une telle indigestion, il est difficile d'accueillir cette nouvelle avec le même préjugé favorable que l'on accordait naguère à l'auteur après « *L'émissaire* », « *La Patrouille du Temps* » ou « *L'autre univers* ».

Pour conclure, j'espère que le talent de l'accusé (dont nous avons eu des preuves éclatantes) n'est pas complètement tari et que vous saurez, dans l'avenir, sélectionner pour nous du bon, du meilleur Poul Anderson, sans nous exposer à une nouvelle indigestion !

•

Monsieur Georges VINCENT, Marseille.

Pro-Andersonistes ! Anti-Andersonistes ! Voilà bien une polémique qui risque de s'éterniser si l'on ne se décide pas à placer le problème sous son angle véritable.

Je crois tout simplement qu'il y a deux sortes de lecteurs. Les uns amateurs de science-fiction, les autres fervents du fantastique et de l'insolite. Seuls quelques auteurs « intermédiaires » ont leurs places dans les deux genres.

Car, ainsi que l'a parfaitement défini un chroniqueur de la revue « *Satellite* » : « Le fantastique et la science-fiction sont deux branches nettement distinctes d'un même arbre. »

Quelle solution apporter à ce problème ? 1° Répartir dans « *Fiction* » le plus judicieusement possible des nouvelles des deux genres (en évitant les romans à épisodes, toujours fastidieux à suivre). 2° Editer deux magazines différents, l'un traitant uniquement de la S. F., l'autre du fantastique. Voilà une formule qui, si elle était réalisable, pourrait contenter les plus exigeants.

•

Nous arrêtons là cette polémique, qui aura au moins servi à démontrer que Poul Anderson était apprécié de nombreux lecteurs — beaucoup plus nombreux en apparence que ceux qui le dénigrent ! Nous ne cessons en effet de recevoir des lettres qui prennent sa défense (merci à tous ces aimables correspondants). En conclusion, c'est en toute quiétude que nous continuerons, dans l'avenir, d'inscrire Poul Anderson à nos sommaires...

⁂

Des sons et des couleurs (suite).

Monsieur Bernard SZIGETI, Paris.

Madame Laubreaux, de Brazzaville (1), confond bien ses sensations.

« *Nos perceptions tant auditives que visuelles,* » déclare-t-elle, « *sont causées par des vibrations de plus ou moins haute fréquence...* » Mais sans autre lien que ce mot : *vibration* et cette définition : *fréquence*. La vibration audible nécessite un support matériel (l'air). Elle est mécanique. La vibration visible se transmet fort bien dans le vide. Elle est électromagnétique.

Pour plus amples détails, cherchez la différence dans ce livre fort documenté qui est « *La Physique* », *classes de philosophie, sciences exp. math. élem.* Ou encore écrivez-moi directement, je vous répondrai plus longuement. Mais, de grâce, retirez cette idée fausse de votre esprit.

Maintenant, Messieurs de la rédaction, ne croyez-vous pas que sous couleur de fiction vous pourriez utilement donner un peu de science vraie à vos lecteurs ? Vive Asimov et même Efremov, quoique comme em... poisonneur il se pose assez là. Mais au moins il sait de quoi il parle.

●

Monsieur Jean GREBERT. *Doullens* (Somme).

A propos de la lettre, dans ces colonnes, de Madame Colette Laubreaux, je ne suis pas d'accord avec les quelques observations formulées par cette lectrice.

Celle-ci demande si vos lecteurs ont besoin de profondes connaissances scientifiques ? Je le crois, ne serait-ce que pour relever les erreurs du genre de celles faites par elle.

Ou cette lectrice a mal lu, ou ce M. Buchet qu'elle cite et elle se fourvoient complètement. En tant que spécialiste d'électronique, je peux vous dire que l'oreille humaine, optimum, et très fine, ne discerne que de 16 périodes sec. à 20.000 p/s au grand maximum, ce qui est loin des 72.000 p/s dont elle parle, fréquence inaudible se rangeant dans les ultra-sons à effet physiologique rapide, car les maux de tête débutent à 30-35.000 p/s.

Quant à notre rétine, elle n'est impressionnée que par les longueurs d'onde allant de 0,4 à 0,8 Angstroem. Le calcul donne donc une sensibilité visuelle s'étendant de 4.10^8 trillions, soit 400 millions de trillions de c/s, jusqu'à 75.10^9 trillions, soit 75.000 millions de trillions, soit 75 sextillions, puisque cette lectrice affectionne les facteurs ou chiffres exprimés en unités désuètes.

L'Angstroem est équivalent à 10^{-4} micron (dix-millionième de millimètre). Le billion vaut 10^9, soit un milliard. Le trillion vaut 10^{12}, soit 1 000 milliards ; et on ajoute ainsi de suite trois zéros à chaque saut. En dessous de la plus faible fréquence, c'est le domaine des infrarouges, donc chaleur, et, au-dessus, de l'ultra-violet. Ensuite, en montant toujours, on arrive aux fréquences des rayons X, des bêta, des gamma, et ainsi de suite. Nous sommes là très loin des chiffres formulés par Mme Laubreaux...

Pour finir, je relèverai chez elle cette phrase : « *Il ne serait pas défendu d'imaginer, puisqu'en FAIT* (sic) *il n'existe entre les vibrations sonores et visuelles qu'une différence de DEGRE* (resic)... » En fait, ce sont des phénomènes qui ne sont pas de même ordre. Le son est d'origine mécanique, à l'échelle moléculaire, et la lumière d'ordre électromagnétique, électronique et non atomique, de la même famille que les ondes de T.S.F.

(1) Voir Courrier des Lecteurs du numéro 53.

CONNAISSEZ-VOUS LE CLUB « FUTOPIA » ?

Les lecteurs de « *Fiction* » ignorent peut-être qu'il existe un groupe d'amateurs de fantastique et surtout de science-fiction, dont le siège est à Lausanne, en Suisse, mais sur le domaine duquel le soleil ne se couche jamais.

Créé en septembre 1956 par Pierre Versins, auteur de science-fiction bien connu des amateurs, le Club « Futopia » s'est développé jusqu'à atteindre tous les pays de langue et de culture françaises : France, Suisse, Belgique et Canada. Il est en outre en rapports constants avec les groupements similaires qui existent aux Etats-Unis, en Allemagne, au Portugal, aux Pays-Bas, et ailleurs encore. Il est aidé et soutenu par toutes les personnalités qui s'intéressent aux mêmes activités. En bref, « Futopia » est dans une situation idéale pour remplir son but et se lancer dans des activités de plus en plus intéressantes et importantes.

Le Club publie sous forme de fascicules une revue, « *Ailleurs* », et possède une bibliothèque assez considérable.

Le premier numéro d' « *Ailleurs* », introuvable aujourd'hui, est sorti en novembre 1956. Bimestriel jusqu'au n° 6, « *Ailleurs* » passait de 20 à 24 pages dès le n° 3 et s'agrémentait dès lors de nombreux dessins, tandis que sa présentation devenait remarquable. Depuis janvier 1958, il est devenu mensuel et publie en feuilleton un roman de science-fiction dont la valeur égale celle des meilleurs ouvrages du genre. Essais, études, biographies, bibliographies, nouvelles, contes, tout y est représenté, sous trois formes, d'une part la revue ordinaire, et d'autre part les « *Cahiers d'études d'Ailleurs* » et « *Ailleurs hors série* » dont le premier numéro a publié une œuvre introuvable de Fitz-James O'Brien et dont les suivants publieront Rosny Aîné, Van Vogt, Jack Lewis, Charles Nodier, Bob Olsen, etc.

En ce qui concerne la bibliothèque, elle comprend à ce jour 918 volumes et revues en langue française, anglaise, allemande, italienne, portugaise, espagnole, roumaine et suédoise. Ses ouvrages peuvent être empruntés également par les membres du Club ne résidant pas à Lausanne, des expéditions régulières étant assurées sur demande par la bibliothécaire. Des catalogues sont publiés de temps à autre à cet effet. La bibliothèque futopienne est riche, outre les collections spécialisées, d'un grand nombre de volumes introuvables aujourd'hui.

De plus, deux réunions mensuelles assurent un contact permanent entre les membres lausannois, et le président entretient une correspondance suivie avec les adhérents qui le désirent.

Ceci pour le passé et le présent. Pour l'avenir, le Club ne manque pas de projets ambitieux, depuis un « *Cahier d'études d'Ailleurs* » hors série consacré à l'Art Fantastique, qui reproduira des textes de Serge Hutin, K. A. Jelenski et Magritte et des reproductions de Leonor Fini, Magritte et Aubin Pasque, jusqu'à la traduction et la publication du chef-d'œuvre d'anticipation de tous les temps qu'est « *Last and first men* », d'Olaf Stapledon, que les connaisseurs attendent en vain depuis plus de vingt-cinq ans.

Vous pouvez participer aux activités du Club « Futopia », soit en devenant membre du Club, soit en vous abonnant à sa revue. Pour être membre, il vous suffit de verser, pour 6 mois ou 1 an : Fr. suisses 6 — ou 12 — plus un droit d'entrée unique de Fr. 3 — (*à M. R. Demont, droguerie, Lausanne, C. C. P. II* 7332, *en indiquant au dos du coupon : « Club Futopia »*) ; Fr. français 660 — ou 1 320 — plus 330 Fr. (*à Mme A. Belzanne*, 55, *rue de la Procession, Paris-XV*e, *C. C. P. Paris* 15 233-10) ; Fr. belges 75 — ou 150 plus Fr. 37,50 (*à Pierre Versins, Primerose* 38, *Lausanne, Suisse*). La seule différence entre abonnement et adhésion est que les abonnés n'ont pas à régler de droit d'entrée.

L'écran à quatre dimensions

LA MANTE ET LES DINOSAURES

par F. HODA

Le cinéma de science-fiction semble plus que jamais suivre la route du film d'épouvante. Le gigantisme y sévit à outrance. Deux films récents, « *L'oasis des tempêtes* » et « *La chose surgie des ténèbres* », nous proposent une fois de plus des animaux aux proportions monstrueuses. C'en est vraiment trop. On a l'impression en voyant les films de S. F. qu'on assiste toujours à la même chose. Les cinéastes se répètent à l'envie et se pillent, comme on le verra, sans ménagement.

« *L'oasis des tempêtes* », c'est une fois de plus « *Le monde perdu* ». Seul le point de départ a vaguement changé. Une expédition polaire cherche à situer une oasis d'eau tiède signalée par l'amiral Byrd lors d'une expédition dans l'Antarctique. Dans l'hélicoptère qui quitte le navire explorateur, prennent place deux officiers et une charmante correspondante de presse. Une tempête les lance dans une sorte de cratère et ils se retrouvent dans une étrange vallée chaude qui n'a subi aucune transformation depuis l'épque mégalithique. Ils se heurtent à tout un défilé de monstres préhistoriques... et à un précédent explorateur, pris au piège, et qui pour survivre s'est transformé en homme de l'âge de pierre. Le film aurait pu présenter de l'intérêt si ses auteurs s'étaient concentrés sur l'évolution psychologique subie par ce rescapé du genre Robinson. Mais au lieu de cela, ils se contentent de narrer une vague histoire d'aventures faisant appel à un suspense éculé. Certes je ne m'attendais pas à un chef-d'œuvre de la part de Virgil Vogel, auteur de l'insipide « *Peuple de l'enfer* ». Mais tout de même il y avait dans ce sujet des possibilités. Réalisé en CinémaScope noir et blanc, le film comporte quelques séquences où le trucage cède le pas à une atmosphère lourde et angoissante. Mais c'est tout.

Le film de Nathan Juran ne vaut guère davantage. Et ce qu'il y a de plus grave ici, c'est que les auteurs ne se sont pas contentés de suivre le canevas traditionnel. Ils ont littéralement copié le sujet de « *Them* » (*Des monstres attaquent la ville*), mais en le vidant de toute substance. On sait que le film de Gordon Douglas, un des meilleurs du genre, abordait le problème des expériences nucléaires. Ici rien de pareil. Le monstre, une mante religieuse géante des époques préhistoriques (sic), est libéré des glaces polaires par un tremblement de terre. L'animal se nourrit de chair humaine tout en poursuivant sa route vers la Californie. Blessé par l'aviation, il se réfugie dans le tunnel qui passe sous l'Hudson, où il est finalement tué par un commando de l'armée. La mante sent le carton-pâte et tous les trucages tombent à plat. La vision du monstre supprime d'ailleurs tout effet d'angoisse dès le premier quart d'heure.

La mise en scène de ces deux films révèle un fait que nous connaissions déjà : la part du trucage l'emporte et, comme il s'agit de budgets limités, elle n'est pas particulièrement soignée. Deux films inutiles et sans intérêt, qui prouvent une fois encore que le film d'épouvante a fait son temps. Le fantastique d'aujourd'hui, comme il ressort des meilleurs récits publiés par « *Fiction* », diffère de tout ce qui l'a précédé. Il est d'ordre intellectuel et moral. Malheureusement, les films de S. F. restent à mi-chemin entre l'ancien cinéma d'épouvante et la nouvelle littéraire et aboutissent à des mélanges hybrides dépourvus d'intérêt. Pour ce qui est de la représentation visuelle du fantasti-

que, les spectateurs auraient intérêt à revoir les vieux films, comme « *L'homme invisible* », sur lequel je reviendrai dans une prochaine chronique à l'occasion de sa reprise.

. . . .

P.-S. A cet article déjà écrit, j'ajoute quelques mots pour parler du film qui a occasionné l'attaque de Truffaut (1) : « *La marque* », qui fait suite au « *Monstre* » déjà projeté en France. A l'occasion de la première S. F. de Val Guest j'avais indiqué les réserves que je faisais au sujet du travail de ce réalisateur. « *La marque* » justifie certaines de mes craintes d'alors, car la mise en scène est inexistante ici, et son absence encore plus soulignée par le budget limité de l'entreprise et une des photos les plus laides que j'aie jamais vues. Et pourtant le film est plus intéressant que son prédécesseur. On sent, derrière les images ternes, un scénario parfaitement balancé, et, ce qui n'est pas peu, sortant du canevas habituel dans lequel le genre s'enlise au cinéma. Point de militaires qui, à grand renfort de napalm ou de bombes A, détruisent les monstres. Non, dans un pays déjà envahi par d'autres êtres, un savant seul, à l'aide de gens du peuple révoltés par la brutalité, parvient à sauver l'humanité. Le scénario ne manque pas d'humour : les envahisseurs d'un autre monde utilisent des projets semblables à ceux que nous sommes en train de mettre au point pour inaugurer l'ère sidérale. Pour la première fois au cinéma, aucune intrigue sentimentale ne se trouve surajoutée. Tout cela fait qu'on se trouve en face d'un spécimen relativement rare. Et si la mise en scène est très faible, n'oublions pas ce que disait Bazin : ce genre de film est avant tout affaire de scénario. Justement, l'ironie veut que Truffaut choisisse ce film pour attaquer les autres S. F. Je me demande s'il l'a vraiment regardé jusqu'au bout.

(1) Voir page 134.



TABLE DES RECITS PARUS DANS « FICTION »

(Sixième année.) — Premier semestre 1958. (N°s 50 à 55.)

(*Suite de la page* 148.)

N°s		Mois	Pages
50	SHECKLEY, ROBERT : Invasion avant l'aube.	Janv.	3
53	Amour & Cie	Avril	47
53	SILVERBERG, ROBERT : La sangsue	Avril	32
55	SMITH, EVELYN, E. : Mon Martien et moi	Juin	93
51	STERNBERG, JACQUES : Partir, c'est mourir un peu moins...	Fév.	41
51	VERLANGER, JULIA : Les derniers jours	Fév.	75
54	VERSINS, PIERRE : La Force	Mai	35
55	VERSINS, PIERRE et BERGIER, JACQUES : Solidarité.	Juin	3
51	VIDAL, GORE : Visite à une petite planète ..	Fév.	3
50	WILLIAMS, JAY : Guerre froide	Janv.	48
54	WILSON, RICHARD : Brouillage	Mai	3
52	WOOD, CHRISTOPHER : La proie	Mars	74
54	WUL, STEFAN : Expertise.	Mai	57

TARIF DES ABONNEMENTS A « FICTION »

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B RECOMMANDÉ FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D RECOMMANDÉ FRANCS
CATÉGORIE N° 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois.......	760	1030	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1480	2020		
CATÉGORIE N° 2. - ÉTRANGER				
6 mois.......	960	1230	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1850	2380		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS		CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2
NOTA. — Les numéros 1, 2 et 3 sont épuisés.	N° 1 à N° 50 inclus.	120	145
	à partir du N° 51	140	165

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* **:**
France et Union Française : **45** F — *Étranger (tous pays)* : **45** F

TARIF DES RELIURES

Reliures pouvant contenir 1 semestre complet. Prix : 325 F (10 % remise aux abonnés). Dans votre commande, *ne manquez pas de spécifier* le type désiré et les indications d'année et de semestre.
Type A - large - Pour les n°s 1 à 7 inclus et tous les numéros à partir du n° 38.
Type B - étroit - Pour les n°s 8 à 37 inclus.

ajouter les frais de port et de recom.		France et U.F.	Étranger
	1 rel.	**95** F	**75** F
	2 rel.	**115** F	**105** F
	3 rel.	**150** F	**130** F

BON DE COMMANDE (F.)

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 ;

Expédition A - B - C - D (à servir à partir du n° ....) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... F = ... plus frais de port ....

.... N°s antérieurs à .... F = ... plus frais de port ....

N°s .... TOTAL ....

Règlement : Mandat, Chèque bancaire ou C. C. P. Paris 1848-38 (1).
Aucun envoi contre remboursement.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques. **F.**

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER :
En BELGIQUE : Agence Franco-belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Bruxelles, Auderghem. C. C. P. Bruxelles 612-51.
En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.

AFFRANCHIR
ICI

"FICTION"

96, rue de la Victoire

(PARIS-9e)

à plier suivant le pointillé

TABLE DES RECITS PARUS DANS « FICTION »

(Sixième année.) — Premier semestre 1958. (Nos 50 à 55.)

Nos		Mois	Pages
50	ANDERSON, POUL : Gangsters légaux	Janv.	20
51	Le bout de la route	Fév.	32
52	Un travail de Romain !	Mars	59
53	BERGIER, JACQUES et VERSINS, PIERRE : Solidarité	Juin	3
50	BLOCH, ROBERT : Si vous n'y croyez pas...	Janv.	65
55	Mon barman et son monstre	Juin	46
55	BOUCHER, ANTHONY : Gandolphus	Juin	57
52	BROWN, FRÉDRIC : Un homme d'expédition.	Mars	81
55	CARR, JOHN DICKSON : L'homme au col de fourrure	Juin	31
51	CASSILL, R. V. : Guerre dans les airs	Fév.	82
53	CHANDLER, BERTRAM : En cage	Avril	73
52	CLARKE, ARTHUR C. : Les idées dangereuses	Mars	55
52	CLINGERMAN, MILDRED : Le rêve	Mars	105
52	La sève de l'arbre	Avril	59
50	CORREY, LEE : La route est ouverte	Janv.	103
55	CURVAL, PHILIPPE : Un rêve de pierre	Juin	69
54	DERLETH, AUGUST et LOVECRAFT, H. P. : La lampe d'Alhazred	Mai	74
51	DICKSON, GORDON R. : La semaine de huit jours.	Fév.	102
50	DORÉMIEUX, ALAIN : La Valse	Janv.	13
54	EDMONDSON, G. C. : L'Inferlabo	Mai	23
55	Renaissance	Juin	100
53	EFREMOV, IVAN : L'ombre du passé	Avril	84
53	EHRWEIN, MICHEL : La harpe	Avril	68
51	FONTENAY, CHARLES, L. : Lâchez tout !	Fév.	51
54	FRANÇOIS, FERNAND : Travailler est un vrai plaisir	Mai	64
52	GANDON, YVES : Vie et métamorphoses de Peter Finch	Mars	3
54	JACKSON, SHIRLEY : Celle qui partit	Mai	47
55	JEAN-CHARLES, JEHANNE : Trois petits tours et puis s'en va	Juin	51
53	KLEIN, GÉRARD : Le visiteur	Avril	43
53	KNIGHT, DAMON : En scène !	Avril	3
55	KORNBLUTH, C. M. : Manuscrit trouvé dans un sablé chinois	Juin	115
50	KUTTNER, HENRY et MOORE, CATHERINE L. : La machine à deux mains	Janv.	82
54	Sous le regard de l'Aigle	Mai	84
50	LATHIERE, RENÉ : Les prisonniers	Janv.	60
54	LOVECRAFT, H. P. et DERLETH, AUGUST : La lampe d'Alhazred	Mai	74
54	MASEFIELD, JOHN : L'enfant-phoque	Mai	61
54	MATHESON, RICHARD : Jours disparus	Mai	14
52	MEAUROIX, DANIEL : La nuit du Vert-Galant	Mars	39
50	MOORE, CATHERINE L. et KUTTNER, HENRY : La machine à deux mains.	Janv.	82
54	Sous le regard de l'Aigle	Mai	84
52	NELSON, ALAN : Avec des gants...	Mars	29
52	PAGERY, FRANÇOIS : Le cavalier au centipède.	Mars	83
54	PORGES, ARTHUR : Journal d'un parasite	Mai	41
51	RAY, JEAN : La choucroute	Fév.	96
55	DEL REY, LESTER : L'enfant qui n'était pas là	Juin	81
52	ROBERTS, JANE : Le temple	Mars	44
55	RUSSEL, RAY : Le dialogue des sourds	Juin	54

(*Suite de cette table en page* 144.)

Dépôt légal : 2e trimestre 1958. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.